PBLAB-

NEUPHILOLOGISCHE MITTEILUNGEN

5. JAHRGANG

1903

BIBL. SHL
WITHDRAWN

SWETS & ZEITLINGER N.V.
AMSTERDAM - 1967

NEUPHILOLOGISCHE MITTEILUNGEN

5. JAHRGANG

1903

SWETS & ZEITLINGER N.V.
AMSTERDAM - 1967

Reprinted by permission of the
Modern Language Society, Helsinki

A combined index of the years 1902, 1903
and 1904 has been published in volume 6-1904.

NEUPHILOLOGISCHE MITTEILUNGEN

Herausgegeben vom Neuphilologischen Verein in Helsingfors.

15/1 — 15/3

Acht Nummern jährlich. Preis 4 Fmk. Zahlende Mitglieder des Vereins erhalten das Blatt unentgeltlich. — Abonnementsbetrag, Beiträge, sowie Bücher zur Besprechung bittet man an die Redaktion (Adr. Dr. H. Palander, Alexanderstr. 19) zu senden.

1903

Gaston Paris.

In memoriam.

Une grande lumière vient de s'éteindre, un noble cœur a cessé de battre, un large esprit a cessé d'éclairer le passé . . . .
G. Paris sur J. Darmesteter 1894.

Je ne connais point d'épigraphe plus digne, plus simple et plus belle à placer en tête de ces quelques pages consacrées à la mémoire du grand philologue et humaniste qui vient de mourir, que ces paroles d'adieu adressées par lui même à l'un des maîtres les plus distingués et des hommes les plus nobles de notre temps. Elles expriment tout ce que l'on peut dire de meilleur et de plus vrai sur lui, et ceux qui l'ont connu n'ont pas besoin d'autres mots pour formuler sa personnalité. Une intelligence toujours rayonnante de clarté et de chaleur, mais qui par instants étincelait de fantaisie française et de légèreté spirituelle; un cœur pur et bon comme celui d'un enfant, s'intéressant à l'humanité aussi bien qu'aux hommes, et toujours ouvert aux confidences de toute sorte, un esprit qui avait pénétré toutes les époques et exploré tous les domaines de la civilisation humaine, et dont les aperçus sur toutes choses révélaient un œil habitué aux vastes et calmes horizons. Si on veut ajouter quelques traits pour caractériser l'intelligence, il faut signaler le mélange bien

français d'une pensée scientifique et d'un goût artistique exquis; et si on pense à un autre côté de sa personnalité, on relèvera le charme extraordinaire répandu sur tout son être, et qui avait sa source, non seulement dans ces qualités intellectuelles et morales, mais dans une force d'attraction indéfinissable, qu'il est donné à de rares personnes d'exercer sur tout leur entourage.

Rien d'étonnant dès lors à ce que Gaston Paris ait été estimé, honoré et aimé comme l'ont été bien peu d'hommes. Il était lié d'amitié, sans distinction d'opinions, avec tout ce que la France a compté de meilleurs représentants, pendant plus d'un quart de siècle, dans la culture scientifique, littéraire et même artistique. La plupart des maîtres qui, dans les universités d'Europe et d'Amérique, enseignent la langue et la littérature françaises, et bien d'autres encore, peuvent être regardés comme ses disciples Pour tous ceux-là, la nouvelle de sa mort apparaît comme un événement sinon imprévu, au moins incompréhensible, comme quelque chose à quoi on n'osait penser sérieusement; et rarement les mots de »perte irréparable» se sont présentés à leur esprit avec une force aussi désespérante. Car si les chaires de Gaston Paris doivent être bientôt occupées par des érudits plus jeunes qui, formés à son école, s'efforceront de continuer son œuvre, il sera difficile d'ici longtemps de trouver quelqu'un qui réunisse toutes ses grandes qualités de savant et de maître. Et ce qui surtout ne pourra jamais être remplacé, c'est cette amitié réconfortante, et cette infatigable bienveillance toujours prête aux plus grands et aux plus petits services. C'est une œuvre immense que ce sage a accomplie par ses écrits et son enseignement; mais ce qui a peut-être le plus agi, c'est précisément sa personnalité, qui a répandu si largement dans son pays l'intérêt pour les études qui remplissaient sa vie, et qui a éveillé et affermi chez ses disciples l'amour du travail et de la recherche scientifique.

Il a été un adorateur et un serviteur de la science, de la race des plus grands — des humanistes de la Renaissance, des Renan, des Taine, des Pasteur. Plus d'une fois il a pro-

clamé avec un brûlant enthousiasme le droit de la science à exister pour elle-même, et le droit du savant à proclamer même dans son enseignement les résultats de ses recherches, sans se soucier de leur utilité pratique. »Dans les préoccupations de celui qui s'est voué à la recherche du vrai», dit-il dans son discours de réception à l'Académie française, »l'utilité, au sens ordinaire du mot, ne tient qu'une place accessoire. L'œuvre de science, comme l'œuvre d'art, a son but en elle-même; son utilité supérieure est dans sa perfection, qui, en enchantant l'esprit, crée l'enthousiasme et provoque l'émulation. Ce qui fait la grandeur suprême, la plus haute noblesse de l'homme, c'est le culte désintéressé des choses divines.» Et, dans son article à la mémoire de James Darmesteter, il recourt à une image grandiose, pleine de mélancolie mais aussi de la joie de la recherche, pour célébrer le rôle du savant qui, à travers les déserts, doit conduire aux sources de la science les âmes altérées du désir de savoir. »Etait-ce un mirage que l'oasis où il voulait nous conduire? Peut-être la caravane tombera-t-elle épuisée dans le désert; peut-être en sortira-t-elle par une autre route que celle qu'il avait cru découvrir ou retrouver. Elle ne lui en devra pas moins admiration et reconnaissance, comme à tous ceux qui essaient de lui frayer la voie du salut, qui bravent par amour pour elle, — avec quel courage et quelle douleur, ils le savent seuls, — les vents arides et les sables brûlants, et dont les chants, même s'ils ne la dirigent pas, charment au moins sa marche fiévreuse et lui font oublier un moment ses fatigues séculaires et ses déceptions toujours renaissantes.» — On rencontre souvent dans les écrits de Gaston Paris de ces dithyrambes à la science. Même lorsque, pour la première fois, il donne au grand public un volume d'articles de vulgarisation, il convient dans la préface que, si ses études sur le moyen-âge français ont été pour lui la source d'une grande joie patriotique et littéraire, c'est pourtant le point de vue scientifique qu'il met ici encore au dessus de tout, la joie de se plonger dans le mystère de la recherche, d'ouvrir les fenêtres par où pénétrera à flots la lumière, d'ordonner et de

fixer les faits, de tirer de mines inconnues de nouvelles contributions à l'histoire de l'âme humaine. — Mais jamais il n'a formulé cette théorie du droit de la science à une indépendance complète avec plus de fierté et de force que lorsqu'il dit: »Je professe absolument et sans réserve cette doctrine que la science n'a d'autre objet que la vérité, et la vérité pour elle-même, sans aucun souci des conséquences bonnes ou mauvaises, regrettables ou heureuses, que cette vérité pourrait avoir dans la pratique. Celui qui se permet, dans les faits qu'il étudie, dans les conclusions qu'il en tire, la plus petite dissimulation, l'altération la plus légère, n'est pas digne d'avoir sa place dans le grand laboratoire où la probité est un titre d'admission plus indispensable que l'habileté». De telles paroles ne tombent pas en vain, quand les disciples qui les écoutent sont pleins d'enthousiasme pour les victoires scientifiques de l'avenir, et que le maître sait les faire passer en acte à chaque instant.

Je voudrais caractériser brièvement la carrière scientifique et littéraire de Gaston Paris; mais c'est impossible. D'abord, je ne saurais, en ce moment où domine le chagrin personnel de cette perte, entreprendre d'envisager ses travaux d'un œil calme, comme lui-même eût exigé qu'on le fît; et ensuite parce que cette carrière est si vaste que, même si on en connaît les grandes lignes, il faut pourtant une étude nouvelle et de longue durée pour en apercevoir toutes les richesses. Pendant ces derniers jours j'ai feuilleté un grand nombre de pages écrites par lui: cette lecture l'a évoqué lui-même devant mes yeux. J'ai revu sa belle tête d'apôtre, son regard vif à travers le lorgnon replié en monocle sur l'œil gauche, son sourire amical et bienveillant; j'ai entendu sa voix faible, mais distincte, comme lorsqu'elle résonnait à nos oreilles, tandis que nous étions suspendus à ses lèvres, au collège de France dans les grands cours littéraires ou les petits cours linguistiques (ceux-ci dans la salle de Renan), dans les salles si incommodes de l'Ecole des Hautes-Etudes, et surtout chez lui, aux inoubliables conférences du dimanche. Assis à une extrémité de la longue table de sa bibliothèque,

il répandait la science, sans être astreint à suivre un programme de leçon, déroulant des vues grandioses sur des problèmes et des combinaisons littéraires ou linguistiques, distribuant l'éloge ou la critique, heures solennelles où l'on apprenait plus qu'en un mois d'études livresques, où l'on se demandait avec un étonnement croissant comment cette masse de savoir pouvait être emmagasinée avec tant d'ordre dans une mémoire d'homme, et d'où l'on sortait avec un sentiment presque honteux d'impuissance, et une reconnaissante admiration qui chez beaucoup se changeait en un dévouement éternel et presque filial. — Mais, autant le souvenir de sa personnalité est resté vivant à mes yeux, autant il m'est difficile de réunir dans un ensemble les traits variés de sa production. Dans la seule *Romania*, que, avec Paul Meyer, il a dirigée depuis sa fondation en 1872, il a publié en moyenne plus d'un grand article ou d'une édition de texte par an, près de cent petites notices, et environ deux cent cinquante compte-rendus, dont quelques-uns très longs et très importants par des vues personnelles, sans parler d'analyses de livres et d'articles, sommaires mais très substantielles, dont le chiffre se monte sans doute à un millier. On comprend facilement tout ce que doit contenir cette production, et on serait tenté de placer le centre du travail scientifique de Gaston Paris dans cette revue qu'il aimait tant, si on ne voyait en même temps les éditions d'anciens monuments littéraires avec leurs introductions philologiques pleines d'érudition et qui ouvrirent des voies nouvelles, ou les grands ouvrages d'histoire littéraire, à commençer par sa thèse, l'*Histoire poétique de Charlemagne*, de plus de 500 pages, pour finir par le grand traité sur les romans du cycle breton dans l'*Histoire littéraire* des Bénédictins, ou les excellents manuels de l'histoire de la littérature française au moyen-âge, ou les grands articles du *Journal des Savants* sur la vie des mots, sur le Roman de Renart, sur les Cours d'amour au moyen âge, sur la nouvelle en France au XVe et au XVIe siècles, sur l'épopée nationale espagnole, sur les chants populaires du Piémont, sur plusieurs légendes dont l'histoire compli-

quée est pour la première fois éclaircie, etc., ou les articles de vulgarisation dans *La Poésie du moyen âge*, témoignage éclatant du caractère attrayant de ses leçons et de ses qualités de styliste. Dans tous ces travaux on retrouve quelques traits communs qui caractérisent sa manière, que ses recherches portent sur la linguistique pure, sur l'histoire de la littérature ou sur le folk-lore: les larges vues, les combinaisons suggestives, la clarté extraordinaire. Tout ce qu'il touche, même les plus subtiles questions linguistiques, se transforme sous sa main en un panorama artistique qu'anime une grande idée poursuivie avec méthode, et qui passe sous les yeux du lecteur revêtu des couleurs et des divisions les plus nettes. Des matériaux qu'il amasse il sait toujours construire un édifice d'un style élégant et bien proportionné. Il se peût qu'un architecte vienne et montre que tel ou tel détail de construction n'est pas bien calculé, ou que certains matériaux sont de mauvais choix; mais, même si quelques parties ont besoin d'être refaites, le nouvel architecte ne saurait manquer d'être inspiré par les idées du premier, et d'en conserver une partie plus ou moins considérable. C'est ainsi que Gaston Paris, même quand ses propres hypothèses ont été soumises à une correction ou remplacées par d'autres, a marqué son empreinte sur presque toutes les découvertes faites depuis une trentaine d'années en philologie romane, au moins par la jeune génération.

J'ai mentionné les travaux de vulgarisation écrits par Gaston Paris. Je voudrais m'y arrêter un instant. J'ai parlé du but élevé qu'il posait à la recherche scientifique: mais cela ne veut pas dire qu'il eût regardé comme indigne du savant de vulgariser les résultats de ses études; au contraire, dès que ces résultats étaient assurés et qu'ils pouvaient éveiller de l'intérêt, on devait, estimait-il, les rendre accessibles au grand public. Lui-même n'a pas craint d'éditer des légendes du moyen-âge pour les enfants et la jeunesse, comme le *Huon de Bordeaux*, paru également en suédois à Noël de l'année dernière. Les articles qu'il a écrits dans ce sens traitent de l'histoire de la littérature ou des légendes. Les

premiers donnent une idée de ce qu'il entend par une étude d'histoire littéraire basée sur la philologie, des méthodes à suivre, que Gaston Paris a été l'un des premiers à développer, et de la possibilité d'y joindre aussi des considérations psychologiques. Il a appliqué cette méthode critique, la seule juste à mon sens, non seulement à la littérature du moyen-âge, mais encore à la littérature moderne, dans ses grands articles sur Frédéric Mistral et Sully-Prudhomme. Et si parfois, comme dans son livre d'ailleurs très remarquable sur François Villon, l'habitude et le goût de discuter des questions de détail a peut-être nui à l'éclat de l'exposition esthétique et psychologique et au travail propre du critique, il a montré ailleurs comment la personnalité peut relever et animer l'étude d'un sujet en le traitant du point de vue de l'histoire littéraire. C'est ainsi que l'essai sur Sully-Prudhomme m'apparaît comme une grande confession philosophique; mais je suis encore plus attiré par le sentiment purement humain qui a dicté tant de pages, et surtout les dernières, de son article sur Tristan et Iseut, écrit avec l'ardeur de la jeunesse et les larges vues du sage sur les passions humaines. Ce roman est toujours apparu aux yeux de Gaston Paris comme la plus profonde et la plus belle épopée d'amour que la littérature universelle ait produite, et on a rarement proclamé avec moins de réserves les droits de la poésie qui, »aux lois sociales, aux conventions nécessaires qui règlent les rapports des hommes et qui frappent de châtiment ou de reprobation les actes qui les violent, oppose une loi plus ancienne et en même temps moins changeante, cette »loi non ecrite» qui dicte ses arrêts au fond des cœurs et qui, quand elle apparaît dans son éternelle réalité, réduit à néant les lois promulguées par les hommes. Au dessus des devoirs ordinaires, notre légende proclame le droit qu'ont de s'appartenir malgré tous les obstacles deux êtres que pousse l'un vers l'autre un invincible et inextinguible besoin de s'unir». L'on peut comparer aussi la préface, inspirée par les mêmes idées, que Gaston Paris a écrite au beau livre de Bédier sur le

roman de Tristan, livre qui a fait tomber l'article ci-dessus dans un oubli immérité quoique compréhensible.

Si l'on veut avoir une expression du brûlant patriotisme de Gaston Paris, dont sa carrière tout entière n'est qu'un long témoignage, on n'a qu'à lire l'article sur la Chanson de Roland et la nationalité française, conférence faite en 1870 sous le canon prussien. Mais ce sentiment n'était point mêlé de chauvinisme: il suffit pour s'en convaincre, de prendre, soit la préface du second volume de la Poésie au moyen-âge, où il traite des échanges entre la littérature française et les littératures étrangères, et montre comment la première, dans ses périodes les plus brillantes, a toujours subi des influences étrangères très fortes; soit son discours de réception à l'Académie française, dans lequel il adresse des paroles sérieuses à la jeunesse française; soit l'article sur James Darmesteter, où il parle de l'éducation de cette jeunesse; soit, pour remonter plus haut, la préface de l'*Histoire poétique de Charlemagne* où il se plaint, avec la vivacité de la jeunesse, de l'indifférence de ses compatriotes envers leur passé; soit l'article sur son père, Paulin Paris, dans lequel il engage à ne pas exagérer la valeur de la littérature du moyen-âge, comme l'ont fait certains enthousiastes, pour le plus grand dommage des études scientifiques.

Il est curieux et intéressant de suivre les débuts de Gaston Paris dans la carrière littéraire. Il y a sans doute peu de personnes, surtout dans la jeune génération, qui sachent où il commença à écrire. Dans les premières années du *Jahrbuch für romanische und englische Litteratur* d'Ebert (1859 et suiv.) on trouve le nom de Gaston Paris, qui écrit de Paris des correspondances sur la littérature française moderne. Il n'avait pas vingt ans lorsqu'il rédigea la première de ces lettres critiques. Elles sont naturellement juvéniles, mais écrites dans une langue excellente, qui laisse entrevoir déjà le style de la maturité, sérieux et cependant tout personnel, qui recherche plutôt la simplicité, la profondeur et la clarté que l'ampleur et l'éclat. On trouve aussi dans ces premiers essais des images heureuses, esquisses des métaphores si puissantes que

Gaston Paris aimait à employer dans les derniers temps de sa carrière. Les jugements littéraires y sont très indépendants. Sans cesse il déclare que la critique a, d'une voix presque unanime, loué d'un ouvrage les côtés »qui sont précisément les plus mauvais»; et il juge la littérature d'alors en général faible et sans valeur. Ce jeune homme de dix-neuf ans traite en 1859 avec un ton de supériorité *L'Amour* de Michelet, dont il critique la morale et le style. L'année suivante il blâme aussi fortement la *Légende des siècles* de Victor Hugo; mais il relève pourtant quelques mérites dans le livre, et accorde une admiration sans réserve aux *Pauvres gens*, dont la beauté, à son avis, a échappé à la plupart des critiques. Dans la même lettre, il parle avec indignation des publications de George Sand, Paul de Musset et Louise Colet sur Alfred de Musset. Il y est encore question de *Mireille* de Mistral, qu'il apprécie, chose remarquable, avec sympathie, mais sans enthousiasme, et dont il aperçoit à peine les principaux mérites: plus tard, comme on le sait, il devait devenir un admirateur passionné du poème. La publication de *La Femme* de Michelet lui fournit l'occasion de revenir sur *L'Amour*. Michelet avait dit que toutes les femmes qui avaient lu ce livre avaient pris parti pour l'auteur, et caché l'ouvrage sous leur oreiller, pour le cas où leurs maris leur en interdiraient la lecture. Le jeune critique ajoute avec malice: Ou bien M. Michelet s'est imaginé le fait, à cause de l'opinion qu'il a lui-même de son livre, ou bien il a oublié de nous dire quel genre de femmes il avait questionné. Dans un troisième article il parle avec dédain de quelques romans de George Sand, et critique vivement le livre de Sainte-Beuve: *Chateaubriand et son groupe littéraire*.

En général le point de vue auquel il se place dans ces critiques, — qui du reste trahissent des connaissances peu ordinaires, surtout en littérature allemande, — est juste et logique, bien que très conservateur. Mais Gaston Paris conserva toute sa vie une grande défiance à l'égard de certains courants nouveaux dans la littérature française, ce qui s'explique par son caractère idéaliste. Je me souviens qu'un jour, en par-

lant de ces questions, il disait que rien de ce qu'il avait lu depuis longtemps en fait de nouveautés littéraires ne lui avait plu autant qu'une nouvelle finlandaise de Juhani Aho, qui avait paru en traduction dans le *Journal des Débats*. C'était une destinée vraie et saisissante décrite par un poète; cela avait du caractère et inspirait des réflexions profondes, tandis que la littérature française moderne était désespérante par ses tendances sceptiques et négatives.

Dès ces correspondances de jeunesse on voit apparaître son admiration pour Renan et Taine, les deux grands champions de la culture moderne en France, avec lesquels il fut plus tard lié d'amitié. Des juges plus compétents pourront décider quelle influence ont exercé ces deux hommes sur les conceptions de Gaston Paris. Il me semble que bien des traits de sa production pleine à la fois de science et d'art, l'étendue de son esprit ouvert à toutes choses, l'infinie souplesse de sa pensée et la variété de ses travaux en font un disciple de Renan, tandis que, dans sa méthode d'histoire littéraire, on retrouve quelques unes des meilleures idées recommandées par Taine: on n'a qu'à lire, pour s'en rendre compte, son article sur la poésie du moyen-âge envisagée dans ses rapports avec le moyen-âge lui-même. Je l'ai comparé plus haut aux humanistes. Il était en effet et avant tout un humaniste, et, s'il ne s'était consacré à un domaine d'études si spécial, il se serait sans doute conquis, dans la critique littéraire ou la littérature comparée, une place à côté des plus grands. En contribuant à ressusciter le moyen âge français, il a servi ses compatriotes et leur a donné un sujet de fierté; par son travail scientifique, il a été un exemple pour tous. Mais il était, et il resta un humaniste, non seulement en ce sens que son éducation scientifique était bâtie sur un fondement classique, ou qu'il possédait toutes les connaissances littéraires et philologiques du monde, mais aussi dans ce sens plus vaste encore, que rien de ce qui était humain ne lui resta étranger – *nihil humani alienum.*

Gaston Paris portait à la Finlande un intérêt très vif et qui datait de loin. De bonne heure il lut la traduction du

Kalevala par Léouzon le Duc; il connaissait Runeberg par des traductions allemandes, et *La Finlande au dix-neuvième siècle*, dont un exemplaire lui fut offerte par ses élèves [1]), lui procura une grande joie, et l'amena à écrire son article si beau et si personnel dans la *Revue de Paris* en 1895.

Des fleurs déposées sur sa tombe ont témoigné des regrets de ses élèves finlandais. Ses enseignements continueront à vivre dans leur souvenir reconnaissant. Ces lignes écrites à la hâte ont voulu dire à d'autres aussi que la France et l'humanité ont perdu avec Gaston Paris un de ces grands esprits élevés au dessus des luttes journalières et mesquines, nés pour servir de modèle et de consolation à leur époque, et dont nous avons besoin maintenant plus que jamais.

Werner Söderhjelm.

Die Ferienkurse im Auslande.

Die neuere Metode im Unterricht der lebenden Sprachen verlangt bekanntlich vom Lehrer »ausser den auf der Universität erworbenen philologisch-historischen Kenntnissen einen hohen Grad technischer Fertigkeit, eine sichere Beherrschung der lebenden Sprache in Wort und Schrift, zugleich aber auch eine gründliche Kenntnis des fremden Volkstums, seiner staatlichen, gesellschaftlichen und kirchlichen Verhältnisse, seiner Sitten und Bräuche, Gewohnheiten und Einrichtungen.» [2]) Gelegenheit sich jene Dinge im Auslande anzueignen, bieten seit einigen Jahren den Lehrern und Studierenden der neuern Sprachen die englischen, deutschen und französischen Ferien- oder Sommerkurse.

---

[1]) Les Finlandais qui ont suivi pendant un certain temps l'enseignement de Gaston Paris et pris part à ses conférences du dimanche sont A. Wallensköld, U. Lindelöf, Anna Lindgren, Hj. J. Runeberg et l'auteur de cet article.

[2]) H. Breymann, Die neusprachliche Reform-Literatur 1900.

Diese Ferienkurse scheinen, obwol sie auch von Lehrern und Lehrerinnen aus Finland besucht worden sind, doch ihrem Wesen nach verhältnismässig wenig bei uns bekannt zu sein.[1] Es dünkt mir daher, ein längerer, die Ferienkurse in *England*, *Deutschland*, der *Schweiz* und *Frankreich* umfassender Bericht könnte von einigem Interesse für unsere Lehrerwelt sein. Das Bild der Entstehung und Organisation der Kurse, das ich zu entwerfen gedenke, wird und kann zwar nicht vollständig sein, da eine solche Arbeit den Rahmen eines einfachen Berichts beträchtlich überschreiten würde.

Die ältesten Ferienkurse, an denen fremden Lehrern und Studierenden Gelegenheit geboten wird, sich im Auslande in der Kenntnis der fremden Sprachen und Literaturen zu vervollkomnen, das fremde Volkstum kennen zu lernen, sind die auf Veranstaltung der »University Extension Movement» (Universitäts-Ausdehnungs-Bewegung) seit 1888 an den alten Universitäten zu *Oxford* und *Cambridge* gehaltenen »Summer-Meetings.» Seit dem obenerwähnten Jahre waren 10 Meetings in Oxford, die übrigen in Cambridge. Einmal, im Jahre 1898, hat das Meeting in London stattgefunden. Man hat aber von London Abstand genommen, wol aus dem Grunde, weil dort die Entfernungen so gross sind und die Weltstadt allzu viele Zerstreuungen und Abhaltungen bietet, vielleicht auch weil die meisten London schon mehr oder weniger kennen und

[1]) Die »Tidskrift för pedagogiska föreningen» enthält ausser einigen Programmen folgende Berichte: *A. Wallensköld*, En feriekurs i Greifswald för lärare och lärarinnor i franska språket (1894); *P. Nordmann*, »Cours de vacances i Genève 1894 (gedr. 1896); *L. Eichinger*, De franska feriekurserna i Paris 1896 (gedr. 1897) und *A. Rosendahl*, Alliance française'in toimeenpanemista cours de vacances Parisissa kesällä 1898 (erschien in verkürzter Form in den »Neuphilologischen Mitteilungen» $^{15}/_{2}$ 1899: »Cours de vacances de l'Alliance fr.»). Von übrigen Quellen, deren ich mich bedient habe, mögen folgende genannt werden: »Die Neueren Sprachen», »Svensk pedagogisk Tidning», »Vor Ungdom», die Programme der verschiedenen Ferienkurse sowie Berichte (meist Programmarbeiten) von *Hoffschulte, Luley, Gaster, Reusch, Lachmund, Dressler, Neumann, Koschwitz, Breymann.*

den Wunsch hegen, eine der beiden alten Universitätsstädte kennen zu lernen, die seit Jahrhunderten an der Spitze des Geisteslebens Englands gestanden haben. In den letzten Jahren ist es Regel geworden, zwischen Oxford und Cambridge abzuwechseln, so dass das letzte Meeting im Sommer 1902 am Cam abgehalten wurde. Die Hauptaufgabe der in allen Teilen des Landes mit lebhaftem Interesse verfolgten grossen Sommer-Versammlungen ist, jene gewaltige Volkshochschuleinrichtung, die »University Extension Movement» stärken und ausbauen zu helfen und die Studenten aller Teile der vereinigten Königreiche unter den Einfluss der alten Universitäten zu bringen. Aus dem oben gesagten ist ersichtlich, dass die Meetings in erster Reihe für Engländer bestimmt sind. Doch sind Ausländer als Gäste willkommen, weil man in England hofft durch Heranziehung von Nichtengländern bei Diskussionen die Ansichten und Erfahrungen des Auslandes kennen zu lernen.

Während die Summer-Meetings in Oxford [1]) und Cambridge sich eines weit verbreiteten Rufes erfreuen, blieben die Sommerkurse in *Edinburg* lange Zeit ziemlich unbekannt. Diese Kurse, die seit 1886 nur mit biologischen Studien zu tun hatten, seit 1890 auch soziale Fragen behandelten, veränderten im Jahre 1897 ihr Programm, indem Sprachkurse, sowol englische als französische, nach dem Muster der Kurse auf dem Kontinent, eingerichtet wurden. Obwol das Programm der letzten Summer-Meetings reichhaltig und verlockend war, sahen sich die Leiter der Kurse veranlasst das Unternehmen im Jahre 1899 einzustellen. Es wird mir aber aus Edinburg mitgeteilt, dass vielleicht nächsten Sommer eine Wiederaufnahme desselben wird stattfinden können.

Die englischen Summer-Meetings fanden zuerst in *Deutschland* Nachahmung, wo der erste Versuch auf Thüringer Boden im Jahre 1889 gemacht wurde. *Jena* war die erste Universitätsstadt, in welcher Fortbildungskurse, wie sie bereits

[1]) Es soll noch erwähnt werden, dass seit einigen Jahren in *Oxford* in St. Hilda's Hall englische Sprachkurse für *Damen* stattfinden. Diese Kurse, die unter Leitung der Mrs. Burch stehen, umfassen englische Sprache, Literatur und Geschichte und erfreuen sich einer recht grossen Teilnehmerzahl.

für Ärzte an mehreren deutschen Universitäten bestanden, nun auch für Lehrer und Lehrerinnen, sowie für ein weiteres Publikum, eingerichtet wurden. Es wurden zuerst nur naturwissenschaftliche und pädagogische Kurse, die letztgenannten unter der Leitung des berühmten Pädagogen, Professor Rein, gehalten. Trotz vieler Gegnerschaft, trotz mancherlei Zweifel und mannigfacher Hindernisse, die dem Unternehmen in den Weg gelegt wurden, wurde dasselbe mit grossem Eifer von Seiten der Universitätslehrer fortgesetzt. Mit jedem folgenden Jahre wurde das Programm erweitert: die Teilnehmerzahl, die 1889 etwa 25 Kursler umfasst hatte, stieg langsam an, ein Beweis, dass die Sache Anklang fand.

Auf Jena folgte im Sommer 1894 *Greifswald*, wo der damalige Rektor der Universität Prof. Ed. Koschwitz eine Reihe Vorlesungen und Übungen für Lehrer und Lehrerinnen der französischen Sprache veranstaltete. Seitdem ist das Programm bedeutend erweitert worden. Zu dem französischen Kursus sind englische und deutsche Kurse getreten: auch wird Geschichte und Naturgeschichte in ziemlich grossem Umfange den Zuhörern geboten. Der Kursus soll, wie der in Jena, Herren und Damen, insbesondere deutschen Lehrern und Lehrerinnen, Gelegenheit zur Erweiterung oder Erneuerung ihrer Kenntnisse geben und ihnen Anleitung bieten sich wissenschaftlich fortzubilden. Er nimmt gleichzeitig aber auch auf Ausländer, die sich im Gebrauche der deutschen Sprache vervollkomnen wollen, besondere Rücksicht, und giebt ihnen Anleitung, sich mit deutscher Sprache und Literatur zu beschäftigen.

Als Prof. Koschwitz nach *Marburg* übersiedelte, wusste er die Universitätslehrer für die Idee der Ferienkurse zu interessiren, und im Sommer 1897 strömten nach der an der Lahn hübsch gelegenen kleinen Stadt zahlreiche deutsche und ausländische Studierende und Lehrer um an den Vorlesungen und Übungen in deutscher, französischer und englischer Sprache teilzunehmen. In verschiedenen Städten Deutschlands wurden nach dem Muster der obenerwähnten Städte Ferienkurse eingerichtet, wie in Berlin, Bonn, Frankfurt a. M., Göttingen,

Köln. Da jene Kurse aber speziell für deutsche Lehrer und Lehrerinnen veranstaltet und nicht von Ausländern besucht zu sein scheinen, werde ich sie bei Seite lassen und mich ausschliesslich inbetreff Deutschlands mit den drei erstgenannten Kursen in Jena, Greifswald und Marburg beschäftigen.

Der Ruhm, die Ferienkurse in der *Schweiz* zuerst ins Leben gerufen zu haben, gebührt *Genf* und dem dort wirkenden, tätigen und geistreichen Prof. Bouvier. Die dortigen Kurse, »Cours de vacances», die 1892 begannen, unterscheiden sich von den bis jetzt erwähnten darin, dass sie an erster Stelle die Aufgabe haben, in Genf sich aufhaltenden fremden Lehrern die Gelegenheit zur weitern Erlernung der französischen Sprache zu geben, an zweiter Stelle erst den Forderungen der einheimischen Studierenden, die die Ferien in Genf zubringen, angepasst sind. Jene Kurse haben bisher eine grosse Anziehungskraft ausgeübt, wozu natürlich die landschaftlichen Reize der Schweiz in nicht geringem Masse beigetragen haben. Weniger besucht sind die Cours de vacances der kleinen Universitätsstädte *Neuchâtel* und *Lausanne,* die ersterwähnten im Jahre 1893, die letztgenannten 1896 begründet. Zu Gunsten jener Kurse spricht, obwol das Programm bei weitem nicht so reich ist als das in Genf, der Umstand, dass die Teilnehmerzahl und die Lebenskosten, besonders in Neuchâtel geringer sind.

Für die Lehrer und Studierenden der französischen Sprache ist natürlich eine möglichst gründliche Aneignung dieser Sprache das Hauptziel. Aus dem Grunde muss das Hauptgewicht auf *Frankreich* gelegt werden, als den für den genannten Zweck geeignetsten Ort. Auch wird seit einigen Jahren in Frankreich sehr viel getan um die Ausländer ins Land zu ziehen. In erster Reihe sind es die französischen Universitäten, die den Fremden eine weitgehende Gastfreundschaft gewähren. Sehr verdient gemacht hat sich ferner die bekannte im Jahre 1883 begründete »Alliance française», die ihr Ziel — die Kenntnis der französischen Sprache, Literatur und Kultur im Auslande zu fördern und zu verbreiten — teils durch Unterstützung französischer Lehranstalten, literarischer

Vereine etc. im Auslande, teils durch Organisirung von Sprachkursen in Paris und einigen anderen Städten Frankreichs zu erreichen sucht. Das Bedürfnis, eine Prüfungsbehörde zur Ausstellung von Zeugnissen an Ausländer, die die französische Sprache im Auslande lehren wollen, zu schaffen und den Prüfungen die nötige Unterlage zu geben, hat im Jahre 1894 die »Cours de vacances» in *Paris* ins Leben gerufen. Die Teilnehmerzahl dieser Kurse, die ausschliesslich für Ausländer eingerichtet sind, erfuhr eine rasche Zunahme. Von 50 Zuhörern im Jahre 1894 stieg deren Zahl ein Jahr später auf 120, im Jahre 1896 auf 326 und erreichte 1902 die stattliche Höhe von 566. Den Ruhm der Pariser Kurse, die mannigfaltige Gelegenheit zur Weiterbildung bieten, erklärt besonders der Umstand, dass die Vorträge und Übungen in der Hauptstadt Frankreichs stattfinden, die ja stets die grösste Anziehungskraft auf Ausländer ausüben wird.

Von Paris ist die Einrichtung französischer Ferienkurse für Ausländer auch auf mehrere Provinzialstädte übertragen worden. In *Caen* bestehen indessen schon seit 1890 Kurse fur Ausländer. Die ersten Kurse wurden von Prof. Spencer für Engländer eingerichtet; später standen sie unter Aufsicht der »Teacher's Guild of Great-Britain and Ireland», bis im Jahre 1898 ein französisches Comité gebildet wurde, welches unter der Aegide der Alliance française und der Universitätsbehörden die alten Kurse reorganisirte. Es muss aber erwähnt werden, dass diese Kurse, da sie hauptsächlich von Engländern besucht werden, speziell auf die Bedürfnisse und Kenntnisse derselben zugeschnitten sind. — Das Bestreben, die Engländer, die die Sommerferien in den am Südufer des Kanals gelegenen französischen Seebädern zubringen, mit französischer Sprache, Literatur und Sitten, sozialen Einrichtungen u. s. w. bekannt zu machen, hat zahlreiche »Cours de Vacances» ins Leben gerufen, wie die von der Alliance bevorzugten Kurse in *Bayeux*, *Luc-sur-Mer* und *Villerville-sur-Mer* in der Nähe von Trouville, sowie die von der schon genannten »Teacher's Guild» gestifteten Ferienkurse in *Honfleur*. Wenn schon diese Kurse wesentlich für Engländer berechnet sind, werden doch auch

Angehörige anderer Nationalitäten, soweit es die Verhältnisse erlauben, zugelassen. — Bevor wir das nördliche Frankreich verlassen, um uns dem Süden und Osten zuzuwenden, müssen wir noch die Sommerkurse erwähnen die in *Tours* der englischen »Teacher's Guild»[1]) ihr Dasein verdanken. Der Grund des besonderen Interesses dieser Stadt für den Ausländer liegt darin, dass dort und in der Touraine überhaupt, ein sehr reines Französisch gesprochen wird.

Den Ausländern, die es vorziehen ihre Kenntnisse der französischen Sprache im östlichen und südlichen Frankreich zu erweitern, wird seit einigen Jahren reichliche Gelegenheit dazu geboten. Ausser den permanenten Sprach- und Literaturkursen für Ausländer, die während des Wintersemesters an den Universitäten zu Montpellier, Grenoble, Besançon und Lyon eingerichtet worden sind, veranstalten die Alliance française in Nancy und die Universitätsbehörden in Grenoble, Besançon und Bordeaux auch Sommerkurse. Da die »Cours de vacances» in *Besançon* und *Bordeaux* noch verhältnismässig jung sind (seit 1901), haben sie noch bei weitem nicht die Berühmtheit der Grenobler Kurse erlangt. Doch scheinen die Verhältnisse sich besonders in Besançon, der Vaterstadt Victor Hugo's, die an den Abhängen des Jura-Gebirges malerisch liegt, recht günstig zu gestalten. — Eines der tätigsten und erfolgreichsten Glieder der Alliance française ist der seit 1896 in *Nancy* bestehende Zweigverein, der Auslandkurse das ganze Jahr hindurch leitet, denen jederzeit beigetreten werden kann. Nach dem Vorbilde der Nancy'er Kurse sind z. B. in Caen sowol s. g. »Cours permanents», die den grössten Teil des Jahres umfassen, wie auch eigentliche Sommerkurse eingerichtet worden. — Die berühmtesten Ferienkurse der französischen Provinzstädte sind ohne Zweifel die Cours de vacances in *Grenoble*, deren Teilnehmerzahl von 35

[1]) Die »Teachers Guild» veranstaltet auch *spanische* Sommerkurse in dem an der Nordküste Spaniens schön gelegenen *Santander*. — Es mag hier auch nebenbei bemerkt werden, dass im Sommer 1900 in *Venedig* ein *italienischer* Ferienkursus zur Ausbildung von ausländischen Lehrern und Studierenden abgehalten wurde.

im ersten Jahre ihres Bestehens (1898), schon im Jahre 1900 auf mehr als 200 gestiegen war. Den Universitätsbehörden wird von Seiten der Kursler viel Lob gespendet wegen der stetigen Bemühungen den Unterricht zu verbessern und zu erweitern. Die herrliche Lage der Stadt in einer der schönsten Gegenden Frankreichs, der Dauphiné, in nächster Nähe der Alpen, trägt dazu bei, den Sommeraufenthalt angenehm zu gestalten.

Das *Programm* der Ferienkurse muss sich verschieden gestalten, je nachdem es in erster Reihe den Bedürfnissen einer einheimischen oder denen einer ausländischen Zuhörerschaar entsprechen soll. Ferner beruht die Gestaltung desselben natürlich darauf, ob den Zuhörern Gelegenheit geboten wird, nur in einer, näml. der Landessprache sich zu vervollkomnen, oder ob drei verschiedene Sprachen der Gegenstand der Studien sind. Wir kommen dergestalt zu einer Dreiteilung, die vorher schon angedeutet wurde: 1) die englischen *Summer-Meetings,* oder Kurse in *englischer* Sprache hauptsächlich für *Engländer,* 2) die *Cours de Vacances* in der Schweiz und Frankreich, oder Kurse in *französischer* Sprache hauptsächlich für Ausländer und 3) die *deutschen* Ferienkurse, oder Kurse hauptsächlich für *Deutsche* in *deutscher, französischer* und *englischer* Sprache.[1]) In den englischen Summer-Meetings fällt das Hauptgewicht auf die *realen* Unterrichtsfächer, in den »Cours de Vacances» treten die *sprachlich-literarischen* Unterrichtsfächer in den Vordergrund, während die deutschen Ferienkurse sich entweder, wie Jena, mehr den englischen anschliessen oder, wie Marburg, mehr den französischen, während Greifswald es versucht die beiden Richtungen mit einander zu verschmelzen.

Nehmen wir als Vertreter der erstgenannten Kategorie das Programm der zwei letzten Summer-Meetings in *Oxford* und

[1]) Zu den letztgenannten können die Edinburger Kurse gezählt werden, da sie sowol das *Englische* als das *Französische* umfassen.

Cambridge, sowie das der letzten *Jenaer* Ferienkurse. Die Vorlesungen, nach ihrem Inhalt gruppirt, behandelten Geschichte, Naturwissenschaften, Sozial-Ökonomie, Pädagogik, Teologie und Philosophie, Kunst und Literatur. Den breitesten Raum in dem englischen Lehrplan nahm die *Geschichte* ein, welcher etwa 40 Vorlesungen gewidmet waren. Das Meeting in Oxford 1901 behandelte in erster Linie die älteste Periode der englischen Geschichte: The Making of England (—1215), with special reference to the Life and Times of King Alfred.» Der Gegenstand des Meetings in Cambridge 1902 war wie im Jahre 1900: »Life and Thought in Europe and America in the Nineteenth Century», wobei besonders die Beziehungen Englands zu den übrigen Grossmächten berücksichtigt wurden. — Was die *naturwissenschaftlichen* Kurse betrifft, die für die Neusprachler von geringerem sachlichem Interesse sind, scheinen die englischen Meetings sich mehr mit Sternkunde und Geographie, die Jenaer sich hauptsächlich mit Pflanzen- und Tierkunde zu beschäftigen. Vorlesungen wurden von trefflichen Lichtbildern und zahlreichen Exkursionen unterstützt und brachten auch den Neusprachlern eine hübsche Bereicherung des Wortschatzes. — Die Vorträge und Konferenzen auf dem Gebiete der »*Social Economics*», die recht zahlreich und in Jena von der Vorlesungsreihe »Deutsche Wirtschaftsgeschichte» repräsentirt waren, erfreuten sich eines sehr zahlreichen Besuchs und gewährten dem Ausländer vielfach Einblicke in die englischen und deutschen Verhältnisse. Besonders scheinen die englischen Vorträge über John Ruskin und den tief gehenden und weit verbreiteten Einfluss des grossen Sozialreformers auf das englische Volk lebhaftes Interesse erregt zu haben. Sehr lehrreich waren die an diese Vorträge zuweilen sich anschliessenden Konferenzen, wobei jeder, auch der Ausländer, seine Ansichten und Erfahrungen vortragen konnte. — Die *teologischen* und *philosophischen* Kurse waren verhältnismässig wenig zahlreich, erfreuten sich aber auch einer ziemlich grossen Hörerschaar.

Das Hauptgewicht der Jenaer Ferienkurse scheint in den *pädagogischen* Kursen zu liegen, die von dem schon genannten

berühmten Professor Rein geleitet werden. Es wurde sowol allgemeine als spezielle Didaktik getrieben, Probelektionen wurden in verschiedenen Fächern gegeben, Vorlesungen und Konferenzen über die Bildung des sittlichen Charakters, über das Seelenleben des Kindes, über Frauenfrage und Mädchenerziehung u. s. w. gehalten. Auch in den englischen Summer-Meetings wurde auf dem Gebiete der Pädagogik recht viel und Interessantes geboten. Es wurden in Cambridge u. anderem Reformen und Reformatoren des 19 Jahrhunderts behandelt, in Oxford das Unterrichtswesen im allgemeinen und die Organisation des englischen Schulwesens im besondern, die Frauenfrage u. s. w.

Die Gruppe »*Literatur und Kunst*» scheint am reichsten in Cambridge vertreten zu sein. Hier galt es ein Bild der Kunst und Literatur des 19 Jahrhunderts und deren Hauptvertreter, besonders der englischen zu geben. In Oxford behandelten die literarischen Vorlesungen die epische Poesie in Europa; es werden besonders die Vorlesungen des Bischofs von Ripon über Dante und die Vorträge über die Artussage als überaus treffliche Leistungen gerühmt. In Jena wurde unter anderem Gœthes Faust als symbolische Dichtung behandelt. Auf dem Gebiete der *Kunst* wurde Verschiedenes geboten. So hatten die deutschen Ferienkursler z. B. Gelegenheit mit der brennenden Frage: »Die Kunst in Haus und Schule», in Vorträgen und Diskussionen, sowie durch eine Ausstellung von Kunstblättern, sich vertraut zu machen. In einer Reihe von Vorlesungen suchte man den englischen »Students» Wesen und Entwickelung der normannischen Architektur und der frühitalienischen Malerei klar zu machen. — Die Vortragenden erläuterten ihre Ausführungen durch zahlreiche schöne Lichtbilder und ergänzten sie durch Besuche von Kirchen und »Colleges.» — Auch die *Musik* war auf dem Programm der drei Ferienkurse repräsentirt, und zwar waren es tüchtige Kenner und Verehrer der Wagner'schen Musik, die sich bemühten einige der gewaltigen Werke des deutschen Tondichters den aufmerksamen Hörern nahe zu bringen. Die Ausführungen wurden öfters durch Klavierspiel unterstützt.

Auf dem rein *sprachlichen* Gebiete scheinen die englischen Summer-Meetings verhältnismässig wenig zu bieten, und die Ausländer, von denen viele auf diese Sprach-Kurse ihr Hauptaugenmerk gerichtet hatten, klagen, die Einrichtung sei in ihrer jetzigen Gestalt verfehlt. Neben den wenigen Vorträgen über die englische Sprache, die gehalten wurden, — in Oxford versuchte der berühmte Phonetiker und Grammatiker, Prof. Sweet in einem 10-stündigen Cyclus einen Überblick über die Entwickelung der englischen Sprache bis auf Shakespeare zu geben — wünschten die Fremden mehr Phonetik teoretisch und praktisch zu treiben und weit mehr Gelegenheit zur Übung im Sprechen. — Jena hat in dieser Hinsicht mehr für die Fremden getan, die die deutsche Sprache studiren, obgleich auch hier keine eigentliche Phonetik getrieben wurde. Durch zahlreiche Sprechübungen, an die sich schriftliche Übungen anschlossen, sollte Gewandtheit in mündlicher und schriftlicher Darstellung der Gedanken erlangt werden. Alle Stunden (täglich eine) und sechs Spaziergänge, welche zu dem Unterricht in enger Beziehung standen, trugen den Charakter der deutschen Unterhaltung. — Da die englischen und französischen Kurse ihrer Organisation nach mit den Greifswalder und Marburger Kursen im Wesentlichen zusammenfallen, werde ich sie bei Besprechung der letztgenannten erwähnen.

Soll für die zweite Kategorie der Ferienkurse, der »Cours de vacances« in Frankreich und der Schweiz, die die Aufgabe haben Ausländern Gelegenheit zu geben, die französische Sprache und französisches Wesen an der Quelle zu studiren, ein Beispiel gegeben werden, so fällt die Wahl natürlich auf die berühmtesten und am meisten besuchten, näml. die *Pariser Kurse* der Alliance française. Wie oben angedeutet, ist hier die Scheidung zwischen sprachlich-literarischen und realen Unterrichtsfächern, den Bedürfnissen der fremden Zuhörerschaar entsprechend, so vorgenommen worden, dass das *sprachlich-literarische* in den Vordergrund tritt, während den Realien weniger Aufmerksamkeit gewidmet wird.

Diesem Grundsatz gemäss zerfällt das Programm in drei

Abteilungen: *I Französische Sprache; II Literatur; III Französische Institutionen und Kunst.* Den Schülern von 1902 wurde innerhalb der ersten, der *Sprachgruppe*, die etwa 40 Vorlesungen umfasste, vielerlei geboten: Abrisse aus der geschichtlichen und vergleichenden Grammatik des Französischen, Anleitung zum Studium des Neufranzösischen auf der Bühne und in der politischen Presse, französische Lexikologie und schliesslich Experimental-Phonetik vom berühmten Abbé Rousselot, woran sich praktische Lautübungen unter der Leitung des Phonetikers Fauste-Laclotte anschlossen. Durch Einführung der Vorträge über Phonetik, durch Vorführung phonetischer Apparate und Modelle, sowie durch praktische von phonetischgeschulten Fachleuten geleitete Übungen, ist nunmehr einem grossen Missstand abgeholfen worden, den die meisten Besucher der Pariser Kurse vor 1898 hervorgehoben haben. Es konnten demgemäss die Aussprache-, Lese- und Vortragsübungen (»élocution et prononciation courante» und »lecture et diction»), deren Nutzen wegen der fehlenden phonetischen Unterlage vielfach in Zweifel gesetzt wurde, mit grösserem Erfolg betrieben werden. Zwar wurden jene Übungen durch grosse Beteiligung beeinträchtigt. Auch andere Übungen, die die Spracherlernung zur Aufgabe hatten, wurden vorgenommen: es wurden in Gesprächstunden literarische und grammatische Fragen erörtert, französische Texte erklärt und schriftliche Aufsätze und Übersetzungen aus dem Russischen, dem Deutschen und dem Englischen korrigirt. — Die *Literaturvorträge*, etwa 15 in jedem der zwei Kurse, beschäftigten sich hauptsächlich mit der französischen Literatur des 19 Jahrhunderts, insbesondere mit Victor Hugo und dem »roman d'observation.» Diese Vorlesungen des Herrn Doumic, Verfassers einer in Frankreich viel gelesenen Literaturgeschichte und zahlreicher Einzelabhandlungen über zeitgenössische Dichter, werden als ebenso gediegen wie geistreich und formvollendet gerühmt.

Die *Realien*, welchen etwa 20 Lektionen gewidmet waren, sollten einerseits in die »*Institutionen*» des modernen Frankreich einführen und andererseits einen auf Anschauung ge-

gründeten Überblick der französischen Kunst gewähren. Die Vorträge der Herren Debidour und Thalamas erstreckten sich auf das Gesamte der politischen Einrichtungen und der Gesellschaftsordnung Frankreichs. Die Behandlung des reichen Stoffes war, scheint es, wertvoll und lehrreich durch die geschickte Gruppirung und Auswahl gerade des für den Fremden Wissenswerten. Durch ihre anregende und geistreiche Art zu reden, wussten die Vorleser alle Zuhörer zu fesseln. — Höchst belehrend waren auch die *Kunststudien,* welche die Form sogenannter »visites artistiques», Besuche einzelner Gebäude, besonders Kirchen, Museen u. dergl., hatten. Diese Besuche geschahen unter Leitung des Herrn Carl, der, selbst Bildhauer und zugleich wissenschaftlich gebildet, nicht nur mit vielem Geschick die wichtigsten Kunstschätze hervorzuheben wusste, sondern auch mit grösster Bereitwilligkeit das zeigte und besprach, was in den Wünschen seiner Zuhörer lag.

Als von der Entstehung der «Cours de vacances» der Alliance die Rede war, wurde betont, dass die Kurse eigentlich den Prüfungen die nötige Unterlage geben sollten. Dieses Moment der *Prüfung* kommt nur in Frankreich vor. Am Ende der Kurse wird ein sogenanntes Examen abgehalten, bei dessen schriftlichem Teil aus drei seit vier Monaten bekannt gegebenen Stoffen je ein Thema zur Auswahl gestellt wird. In der mündlichen Prüfung werden für das »Diplôme élémentaire» Fragen über Literatur und Grammatik gestellt, für das »Diplôme supérieur» Erklärung eines französischen Textes und Beantwortung verschiedener Fragen über Literatur gefordert. Wer sich dieser Prüfung nicht unterziehen will, kann ein Zeugnis (certificat d'assiduité) erhalten, falls er die Kurse regelmässig besucht hat. Mit solchen Besuchsbescheinigungen, die überhaupt von allen — nicht nur den französischen — Kursenbehörden auf Wunsch ausgestellt werden, begnügt sich die Mehrzahl der Ferienkursler.

Das Programm der übrigen »Cours de vacances» ist im grossen und ganzen nach dem Muster der Pariser Kurse aufgestellt worden. Natürlich kommen Abweichungen vor, in

Frankreich z. B. im Programm der Grenobler und Besançoner Kurse, die mehr Realien aufnehmen. Besonders scheint die Geographie, die Geologie und die Pflanzenkunde einerseits der Dauphiné und Savoyens andererseits des Jura und der Franche-Comté in dem Programm ziemlich reichlich vertreten zu sein. Auch kommen vereinzelte Vorträge aus dem Gebiete der Rechtswissenschaft, der Medizin und der Pädagogik vor, die letztgenannten z. B. an den schweizer Ferienkursen, wo 1902 unter anderem neue Aufgaben und neue Wege im Unterricht der lebenden Sprachen besprochen wurden.

Unter den deutschen Ferienkursen treten betreffs der sprachlich-literarischen Unterrichtsfächer die *Marburger* und *Greifswalder* Kurse in den Vordergrund. Die Vorlesungen in der *deutschen* Sprache, die für die Ausländer von besonderem Interesse sind, behandelten 1902 in Marburg z. B. unter anderem deutsche Stilistik, den Lautstand im Deutschen, die Faktoren der Sprachentwickelung und Geschichte der deutschen Schriftsprache. Ausserdem wurden Abschnitte aus dem Gebiete der deutschen Literatur des 19 Jahrhunderts besprochen, Vereinzeltes aus dem Gebiete der Kunst, der Völkerkunde, der Philosophie und der deutschen Geschichte mithineingezogen. Übungen in mündlicher Unterhaltung waren eingerichtet. Um neue Anregungen auf pädagogischem Gebiete zu geben wurden Fragen der neusprachlichen Reform besprochen und eine Ausstellung von Lehrmitteln mit den Kursen verbunden. Greifswald wieder hatte eine Ausstellung bedeutenderer Erscheinungen der neuesten deutschen Literatur veranstaltet.

Die *französischen* und *englischen* Sprachkurse in Deutschland und in Edinburg scheinen im grossen und ganzen nach demselben Grundsatz organisirt zu sein. Die Lehrer sind meist geborene Franzosen und Engländer, die täglich in ihrer Muttersprache Vorträge und Deklamationen halten, wodurch die Kursler sich im Hören der fremden Sprache üben können. In den Übungszirkeln, die etwa 5 bis 10 Teilnehmer zählen und von je einem Franzosen oder Engländer geleitet werden, wird den Teilnehmern Übung im Lesen und in der Konversation geboten. Scheint Jena inbetreff jener fremdsprach-

lichen Kurse das wenigste zu bieten, so nimmt Marburg den entgegengesetzten Standpunkt ein. Wenn, wie in Aussicht genommen ist, in diesem Jahre in Marburg neben den bisherigen speziellen Sprachkursen auch naturwissenschaftliche und teologische errichtet werden, so wird das Programm ebenso abwechselnd sein als das der Greifswalder Kurse, wozu noch der Vorzug kommt, dass in Marburg zwei auf einander folgende Kurse stattfinden, während Greifswald sich mit einem begnügt.

Wenn wir die Quantität des gebotenen Unterrichtsstoffes betrachten, finden wir, dass das Programm der Jenaer Kurse und das der Oxforder und Cambridger Summer-Meetings das meiste bieten, was natürlich durch die Mannigfaltigkeit des Stoffes zu erklären ist. In Jena z. B. wurden 1902 26 Kurse gehalten und zwar teils 12-, teils 6-stündige, mit Ausnahme des deutschen Sprachkursus, der einschliesslich des Unterrichts auf Spaziergängen mehr als 30 Stunden umfasste. Es muss aber bedauert werden, dass die allzukurze Zeit der Jenaer Kurse (2 Wochen nur) es den Kurslern unmöglich macht ausser an dem deutschen Sprachkursus an mehr als höchstens 4 oder 5 Kursen teilzunehmen. Günstiger gestalten sich in dieser Hinsicht die Verhältnisse in England, wo mehr als drei Wochen, und in Greifswald, wo bei weniger reichem Programm, drei Wochen in Anspruch genommen werden. Die reichsten Programme bieten sodann die Marburger Kurse, wo das Deutsche etwa 60 Stunden, das Französische und Englische je etwa 40 Stunden (auf 3 Wochen verteilt) zählen, (die Edinburger Summer-Meetings [englisch und franz.] weisen ungefähr dieselbe Stundenzahl au) und die Pariser Cours de Vacances, die etwa 100 Vorlesungen und Übungen, auf 4 Wochen verteilt, umfassen, was im Durchschnitt eine etwa 4-stündige tägliche Arbeit giebt Die übrigen Kurse nehmen 2, meistens 3 Stunden des Tages in Anspruch.

Einige der weniger besuchten Ferienkurse, besonders die im nördlichen Frankreich, haben sowol *elementare* als auch *höhere* Kurse, eine Zweiteilung, die auch früher in Paris beobachtet wurde, die meisten aber begnügen sich mit einem

für alle Schüler gemeinsamen Kursus. Die Ferienkurse sind gewissermassen entweder *einfache,* die nur aus je einem Kursus bestehen, oder *doppelte* und *vielfache,* die zwei oder mehrere auf einander folgende Kurse umfassen. Der kürzeste ist der nur zwei Wochen dauernde Jenaer Ferienkursus, dessen deutscher Sprachkursus jedoch drei Wochen umfasst. Von den übrigen einfachen Kursen umfassen die meisten 3 bis 4 Wochen, wie z. B. die Greifswalder und die englischen Sommerkurse. Die französischen dauern in der Regel 3 bis 4, die schweizer 6 Wochen, die Cours de Vacances in Grenoble und Besançon 4 Monate, können aber in 4 Kurse von je einem Monat eingeteilt werden. Bei den englischen und den schweizer Kursen kann ebenfalls eine Zweiteilung vorkommen. Die Pariser und die Marburger Kurse endlich zerfallen in je zwei, à einen Monat (Paris) und à 3 Wochen (Marburg). — Die meisten Kurse werden im *August* gehalten; der einzige, der schon im Juni beginnt, ist der in Bordeaux (16 Juni—13 Juli); Julikurse finden in Greifswald statt, Juli—Augustkurse in der Schweiz (26 Juli—30 Aug.), in Marburg und Paris, Juli—Oktoberkurse in Grenoble und Besançon.

Die *Lehrer* der Ferienkurse sind Universitätsprofessoren und Dozenten, Gymnasiallehrer, Geistliche, Privatgelehrte etc. — Leute, die im allgemeinen gründliche wissenschaftliche Arbeit bieten und deren Vorlesungen meistens nach Inhalt und Form als treffliche Leistungen bezeichnet werden. Um den Bedürfnissen der lernbegierigen Schüler recht entgegenzukommen, sind ausser den einheimischen Vorlesern auch ausländische Grössen an verschiedene Ferienkurse berufen worden. Es hielten z. B. letzten Sommer in Cambridge je ein russischer, französischer, deutscher und österreichischer Historiker Vorträge über die Geschichte des 19:n Jahrhunderts. Auch nahmen einzelne Professoren der Universitäten Amerikas sowie der bekannte Professor der Universität zu Kopenhagen, Jespersen, an dem Summer-Meeting teil. Den Abbé Rousselot, der ein unermüdlicher Besucher der Ferienkurse zu sein scheint, finden wir z. B. 1894 und 1895 in Greifswald, 1897 in Marburg, 1900 in Grenoble. Sein Pariser Fachgenosse, Paul Passy,

gehörte 1898 zu den Vorlesern in Edinburg, 1899 und 1900 trat er in Marburg auf.

Die Leiter der Kurse, die Lehrer und Professoren beschränken sich nicht nur auf die Veranstaltung der Kurse. Vielmehr bezeigen sie die liebenswürdigste Bereitwilligkeit mit den Kurslern in persönlichen Verkehr zu kommen und lassen sich gern in Gespräche über mannigfache Fragen ein. Das bezieht sich ganz besonders auf die Provinzialstädte, wo die Ausländer in geringerer Anzahl vorhanden sind und die Lehrer mehr Zeit haben ihnen näher zu treten. — Die Leiter der Kurse bemühen sich im allgemeinen den Fremden den Aufenthalt so nützlich und angenehm als möglich zu machen, ihnen gute Pensionen zu verschaffen und ihnen Familienanschluss zu ermöglichen. Zwar kann von einem lebhaften Familienverkehr ebenfalls nur in den kleinern Städten die Rede sein, während z. B. den Parisern unmöglich zugemutet werden kann, die Unzahl der fremden Schüler in ihren häuslichen Kreis zu ziehen. Um so erwähnenswerter ist es, dass den an den Kursen teilnehmenden Fremden, besonders den Damen, Abends einige Pariser Salons geöffnet sind »pour leur faire connaître et apprécier le charme de nos intérieurs français», wie es in den an die Zuhörer verteilten Berichten heisst. Auch in Oxford und Cambridge haben zahlreiche Familien die Liebenswürdigkeit, die »Students» zu einem »At Home» oder einem »Tea» einzuladen, was aber bei der übergrossen Zahl der Schüler keinen eigentlichen Familienverkehr ersetzen kann. — In anerkennenswerter Weise erleichtern die Leiter der Kurse den Zutritt zu den Teatern, entweder dadurch, dass sie Freiplätze anschaffen (was namentlich in Paris den Ausländern viel Vergnügen bereiten könnte, wenn nicht bei der grossen Zahl der Ferienkursler durchschnittlich jeder von ihnen sich mit etwa einem Opernbillet und einem bis zwei Teaterbillets begnügen müsste), oder auch dadurch, dass durch ihre Vermittelung die Teater bedeutende Preisermässigungen gewähren. Im Anshluss an die englischen Summer-Meetings, wird von den Schauspielern der Elizabethan Stage Society, deren Spiel fast durchweg als mustergiltig bezeichnet wird, eines der be-

rühmtesten Stücke des ältern englischen Teaters aufgeführt. — Ferner wird den Kurslern der Zutritt zu reservirten Plätzen in den Gerichtsverhandlungen erwirkt und ihnen die Gelegenheit geboten den Abiturientenprüfungen der Gymnasiasten beizuwohnen. Auch die Preisverteilungen, die in den Schulen Frankreichs eine so grosse Rolle spielen, finden, dank den Verwaltungen der Kurse eine Menge von Ferienkurslern unter ihren Zuschauern. Mehrere fremde Lehrer und Studierende benutzen die von der Verwaltung erwirkte Erlaubnis, dem Unterricht in verschiedenen Schulen beizuwohnen. Die Biblioteken nebst dazu gehörigen Lese- und Arbeitszimmern stehen den Kurslern offen. Für die englischen Students werden allsonntäglich Gottesdienste eingerichtet; die Prediger gehören zu den bedeutendsten Kanzelrednern Englands.

Zu den beliebtesten Veranstaltungen der Leiter unserer Ferienkurse, die den Zweck haben die Kursteilnehmer in näheren Verkehr untereinander und mit den Lehrern zu bringen und die freien Stunden in angenehmer Weise auszufüllen, gehören die *Spaziergänge*, weitere *Ausflüge* und *Unterhaltungsabende*. Sofern es sich darum handelt die Sprachkenntnisse zu vermehren, sind jene Vergnügungen natürlich von grösserem Nutzen in den Ländern, wo die Ausländer die Minorität der Teilnehmer ausmachen, in England und Deutschland. Denn bei der grossen Zahl der einheimischen Kursler ist den Fremden vielfach Gelegenheit geboten bei den gemeinsamen Vergnügungen, Spaziergängen und Unterhaltungsabenden Bekanntschaften zu machen, in lebhaften Gedankenaustausch zu treten und die Fähigkeit zu vervollkomnen Gedanken und Gefühle in der fremden Sprache »richtig und gewandt» auszudrücken. Gilt es aber die Sachkenntnis der Kursler zu vermehren, näml. Stätten, Gebäude und dergleichen, die in der Geschichte, der Literatur und dem wirtschaftlichen Leben des betreffenden Volkes eine Rolle spielen oder gespielt haben, aus eigener Anschauung kennen zu lernen, oder ihnen Genuss zu verschaffen, so bieten Frankreich und die Schweiz ebenso, vielleicht sogar mehr Gelegenheit dazu einerseits durch den Reichtum an schönen Bauten und reichen Museen, anderer-

seits durch die Schönheit der Natur, in welcher Hinsicht die Schweiz und das südöstliche Frankreich sowie Schottland den Preis davontragen. Die kürzern und weitern Ausflüge werden unter lebhaftem Anschluss von Seiten der Ferienkursler vorgenommen. Die Edinburger Schüler gehen ins schöne schottische Hochland, die Oxforder besuchen unter anderem das Shakespeare-Haus in Stratford. Von Jena aus werden Weimar, Eisenach und die Wartburg, von Greifswald wird Rügen besucht. Die Schweizer Schüler machen Exkursionen nach Ferney, Coppet und Chillon sowie oft tief in die schöne Alpenwelt hinein, wozu auch die Grenobler Ferienkursler ausgiebige Gelegenheit haben. Von Nancy werden Ausflüge nach Domremy und in die Vogesen geleitet, von Besançon in das Jura-Gebirge, von Tours aus nach zahlreichen architektonisch interessanten Schlössern, die sämtlich in innigem Zusammenhang mit der Geschichte Frankreichs stehen. Die Caen'er Ausflüge gelten meist weithin berühmten normannischen Bädern, wie dem eleganten Trouville, dem aristokratischen Houlgate mit dem sich anschliessenden idyllischen Beuzeval. Von Paris aus besuchen die Ferienkursler gewöhnlich St. Denis, St. Germain und endlich Rouen, dessen grossartige Kirchen und bürgerliche Renaissancebauten den Geist vergangener Zeiten und Geschlechter eindringlich heraufbeschwören.

Der *Hörerkreis* der Ferienkurse ist natürlich ungemein buntscheckig, besonders in England, wo die »Students» den verschiedensten Ständen angehören. Aber auch in den übrigen Ländern sieht man unter den Schülern allerlei Leute: Studenten aller Länder neben vereinzelten Universitätslehrern, Geistlichen, Juristen, Kaufleuten u. a., während jedoch die Lehrer und Lehrerinnen das Hauptkontingent bilden. In England und Deutschland wird die grösste Zahl der Schüler aus dem Reiche gestellt: Ausländer bildeten in Oxford (1901) etwa $^1/_4$ des Hörerkreises, in Cambridge (1902) $^1/_6$, in Jena $^1/_2$ und in Greifswald beinahe $^1/_6$. In der Schweiz und besonders in Frankreich kommen nur vereinzelte einheimische Schüler vor. Die Ausländer, von denen die Deutschen und Engländer die zahlreichsten sind, repräsentiren alle euro-

päischen Nationalitäten. Auch Nicht-Europäer kommen vor; die Amerikaner gehören natürlich nicht zu den Seltenheiten. So zählten die letzten Pariser Kurse ihrer 71. Vereinzelte Finländer nahmen an den Kursen von 1902 teil, z. B. in Jena 6, in Paris und Cambridge je 1, in Genf 3. Die Beteiligung der Finländer scheint übrigens früher grösser gewesen zu sein als letzten Sommer. Im Sommer 1898 z. B. nahmen an den Pariser Kursen 9 Finländer Teil. — In Bezug auf das Geschlecht der Hörer, waren in den deutschen Kursen die Herren zahlreicher vertreten als die Damen. Das weibliche Geschlecht überwog aber in Frankreich, der Schweiz und besonders in England, wo (in Cambridge 1902) von etwa 950 Schülern nur etwa 270 Männer waren. — Es mögen hier einige approximative Angaben der Hörerzahl folgen, von denen ich die meisten den Verwaltungen der Kurse verdanke:

1) 1901: Oxford, 1,200; Cambridge, 950 (im J. 1902).
2) 1902: Jena, 273; Greifswald, 382; Marburg, 200;
3) » Genf, 237; Lausanne, 103;
4) » Paris, 566; Grenoble, 400; Nancy, 135; Caen, 114.

Die übrigen Kurse hatten zwischen 30 und 100 Hörer.

Die *Kosten* scheinen in Jena am grössten zu sein. Werden, nebst dem deutschen Sprachkursus, der 30 Rmk kostet, 4 zwölfstündige Kurse à 10 Rmk besucht, was eine tägliche 5-stündige Arbeit ausmacht, so betragen die Honorare nebst 5 Mk Einschreib-Gebühren = 75 Rmk (93 f. Mk.) Die englischen Kurse kosten bei gleicher Arbeit für Lehrer 30 Sh. nebst Sprach- und Pädagogikkursus = 50 Sh. (63 f. Mk.) Das Honorar für die Kurse in Frankreich beträgt zwischen 50 und 55 Frcs (die beiden Pariser Kurse zusammen 100 Frcs); die Caen'er Kurse kosten 65 und 75 Frcs. In Grenoble kostet der ganze 4-monatliche Kursus 60 Frcs, die ersten 6 Wochen 40 Frcs; in Besançon der ebenfalls 4-monatliche Kursus 50 Frcs, ein Monat 20 Frcs. Die Greifswalder, Marburger und Schweizer Kurse kosten, wenn spezielle Sprachkurse und Übungen mitgemacht werden, zwischen 40 und

50 Frcs (etwa 30—35 Rmk), die beiden Marburger Kurse zusammen 45 Rmk.

Was die *Lebenskosten* anlangt, ist Paris bekanntlich eine der kostspieligsten Grossstädte der Welt, wo nur selten in befriedigender Weise und zu mässigem Preise volle Pension in einer gebildeten Familie gefunden wird. Wohnt man in einer grösseren Pension, so sind 150 Frcs der Mindestpreis, wobei nur selten Gelegenheit zu ausgiebiger Unterhaltung mit Wohnungsgeber und Hausgenossen geboten wird. Der Durchschnittspreis der bessern Pensionen ist monatlich 200 Frcs. Gelingt es einem in gebildeter Familie als Pensionär Aufnahme zu finden, so zahlt man von 200 bis 300 Frcs. — Die Pensionsverhältnisse liegen besser in der französischen Provinz. Zwar kostet das Leben in Professorenfamilien etwa 200 Frcs monatlich, der Preis der Familien-Pensionen aber variirt zwischen 100—150 Frcs. — Die Lebenskosten in der Schweiz und Deutschland entsprechen im allgemeinen denen der französischen Provinzstädte (in der Schweiz 80—150 Frcs monatlich; in Deutschland 20—35 Rmk die Woche). In England scheint das Leben ein wenig teurer zu sein, im Durchschnitt 35 Sh. (45 f. Mk) die Woche.

Es mögen hier nur noch einige Worte über den Nutzen der Ferienkurse folgen. Zuerst soll bemerkt werden, dass jene Kurse natürlich keinen vollen Ersatz für den längern Aufenthalt im Auslande bieten können. Lehrer und Studierende aber, die wegen ihrer Arbeit in den Schulen und an der Universität nicht im Stande sind sich während der Semester im Auslande aufzuhalten, müssen sich mit Ferienaufenthalten begnügen. Gelegenheit zum Hören und Üben der fremden Sprache in der spätern Hälfte des Sommers zu finden, wo die Universitäten geschlossen sind und Professoren und Lehrer aufs Land ziehen, ist, wie wir Neusprachler es mehrmals schmerzlich haben erfahren müssen, mit grossen Kosten und Schwierigkeiten verbunden. Diese zu beseiti-

gen sind die Ferienkurse eingerichtet worden. Sie bieten ihren Schülern Gelegenheit ihre Sprach- und ihre Sachstudien zu mehren. Die grosse Mannigfaltigkeit der Stoffe ermöglicht es einen grossen Wortschatz zu hören; auch ist der Wechsel der Lehrer in den Vorträgen und Konferenzen eine treffliche Schule für das Ohr. Wenn auch, zufolge der grossen Zahl der Schüler, diesen nicht überall genügende Gelegenheit sich selbst im Sprechen zu üben, geboten wird, wenn auch noch gewünscht werden muss, dass die Konversationszirkel weit häufiger werden und höchstens 5—6 Mitglieder umfassen sollten, so bieten immerhin die Ferienkurse, besonders in England und Deutschland, eine Gelegenheit zur Spracherlernung, die nicht zu verachten ist. Der Verkehr mit den einheimischen Schülern vor und nach den Vorlesungen, auf Spaziergängen, Festen, Ausflügen, Konferenzen und Konversationsabenden kann sich recht lebhaft und für die Spracherlernung vorteilhaft gestalten und Anknüpfung von Bekanntschaften ermöglichen, die später von Nutzen sein können. — In Bezug auf Erweiterung der Sachkenntnis scheint der Wert der Ferienkurse auch recht bedeutend sein zu können. »Es mag das Ergebnis je nach dem Standpunkt und den Bedürfnissen des Einzelnen recht verschieden, es mag besonders die Ausbeute an Wissen für manchen vielleicht geringfügig sein: der Hauptgewinn wird für jeden Teilnehmer ohne Ausnahme in der Bereicherung der allgemeinen Erfahrung und Anschauung liegen. Dieser Vorteil, der selbstverständlich ist für jeden gewissenhaft ausgenutzten Ferienaufenthalt im allgemeinen, springt freilich nicht so in die Augen, wo es sich um die Ferienkurse insbesondere handelt; er macht sich unmittelbar vielleicht nur bei den dort gebotenen Realien bemerkbar. Im Übrigen könnte man glauben, es sei bei beschränktem Aufenthalt im fremden Lande Zeitverschwendung, Dinge anzuhören, die einem bekannt oder anderweitig zugänglich sind. Jedoch schon die rein passive Aufnahme des Vorgetragenen, abgesehen von dem behandelten Stoff, hat ihren eigentümlichen Wert durch die geistige Atmosphäre, in die es den fremden Hörer versetzt. Die französische (englische, deutsche)

Eigenart zu sehen, zu urteilen und sein Urteil zu formuliren tritt uns wol auch beim Lesen eines Buches entgegen, aber nicht annähernd so anschaulich und lebendig, wie aus dem gesprochenen Wort, das der sprechende Gesichtsausdruck, die sprechende Bewegung begleitet.» [1] »Ganz gewiss erhält jeder Teilnehmer der Kurse reiche Anregungen zu fernerem Studium auf dem Gebiete der fremden Literatur und Volkskunde und auch manchen guten Wink in Bezug auf geeignete Bücher. Eine reiche Ausbeute wird den Kurslern möglich gemacht in der Volkskunde (namentlich in England, auch wol in Deutschland). Das Zusammenströmen von Schülern aus allen Teilen des Reiches, aus allen Stämmen, regt naturgemäss zu Beobachtungen im Gebiete der Rassenkunde an, lässt uns Blicke tun in das Wesen der verschiedenen Stämme, aus denen das Volk sich gebildet hat. Einzelne Vorträge und namentlich die Konferenzen bieten besonders viel Volkskundliches, gewähren Einblick und Aufschluss in Bezug auf den englischen (französischen, deutschen) Nationalcharakter, das Staats- und Gemeindewesen, politische, wirtschaftliche und soziale Verhältnisse, das Bildungswesen in allen seinen Verzweigungen, geistige Strömungen und Bestrebungen auf allen diesen Gebieten.» [2]

Es wird demnach neben der *grösseren Sprechfertigkeit* der Hauptgewinn für jeden Teilnehmer der Ferienkurse in der *Bereicherung der allgemeinen Erfahrung und Anschauung* liegen.

H. Andersin.

---

[1]) Lachmund: Ein Ferienkursus in Paris (1897).

[2]) Luley: Der Oxforder Summer Meeting von 1901.

Protokolle des Neuphilologischen Vereins für das akademische Jahr 1902—1903.

Protokoll des Neuphilologischen Vereins vom 29 November 1902, bei welcher Sitzung ausser dem Vorstande 23 Mitglieder anwesend waren.

§ 1.

Das Protokoll der letzten Sitzung wurde verlesen und geschlossen.

§ 2.

Doktor *Pipping* hielt einen Vortrag über »Umlaut und Brechung» in den nordischen Sprachen.

§ 3.

Doktor *Wallensköld* leitete eine Diskussion über die Beschaffenheit der Lektüre beim höhern Schulunterricht der modernen Sprachen ein. Doktor W. fand, dass keines der französischen Lesebücher, die uns jezt zu Gebote stehen, den Forderungen genügt, die er an ein Lesebuch stellen wollte. Der Vortragende stellte 2 Thesen folgenden Inhalts auf: 1) Die Lektüre soll nicht aus Lesestücken bestehen, die ausschliesslich vom schönliterarischen Standpunkte ausgewählt sind; Lesestücke eines realeren Inhalts, die sich auf die Erdkunde, Geschichte, Literaturgeschichte u. s. w. des betreffenden Landes beziehen, sollen auch vorkommen. Dr. W. meinte nämlich, dass Stücke dieser Art, welche die Schüler zu Hause vorbereitet haben, sich besser zu Sprechübungen eigneten, und da sie den Schülern einen grösseren positiven Gehalt gäben, nützlicher seien als belletristische Stücke. 2) Wünschenswert wäre, dass es für die modernen Sprachen auch ganz kurzgefasste literarhistorische Handbücher gäbe, welche in den betreffenden Sprachen geschrieben und als Lektüre in den höhern Klassen angewendet werden könnten.

Es enstand eine recht lebhafte Diskussion, woran sich besonders Prof. Söderhjelm und Doktor Wallensköld beteiligten. — Prof. S. machte darauf aufmerksam, dass in unseren französischen Lesebüchern auch eine nicht so unbedeutende Zahl solcher nützlichen Stücke anzutreffen sind. Überhaupt teilte prof. S. die in der ersten These ausgesprochenen Ansichten; jedoch fand er, dass

bei der Zusammenstellung eines Lesebuches vor allem ein ästetischer Gesichtspunkt berücksichtigt werden soll. Hauptsächlich sollen deshalb auch in demselben belletristische Stücke besten Stils und fesselnden Inhalts enthalten sein. Das erste Ziel des Sprachunterrichts ist ja doch, dass die Schüler die betreffende Sprache gut lernen und dies geschieht am besten dadurch, dass ihnen Lesestücke obenerwähnter Art geboten werden. Auch eine gute Erzählung kann ja als Stoff für Sprechübungen dienen oder eignet sich wenigstens dazu von den Schülern frei wiedergegeben zu werden.

Frau *Freudenthal* hielt es für besonders wichtig, dass bei den Schülern durch die fremdsprachliche Lektüre Interesse für das Land und Volk, dessen Sprache sie erlernen, erweckt wird.

Frl. *Lindfors* schloss sich den von Prof. Söderhjelm ausgesprochenen Ansichten an.

Der Verein beschloss im Wesentlichen die erste von den von Dr. W. aufgestellten Thesen anzunehmen. Die zweite beschloss der Verein bei einer der nächstfolgenden Sitzungen zu eingehender Diskussion aufzunehmen.

In fidem:

Matias Wasenius.

Protokoll des Neuphilologischen Vereins vom 31 Januar 1903, bei welcher Sitzung ausser dem Vorstande 18 Mitglieder anwesend waren. — In der Abwesenheit des Sekretärs wurde das Protokoll von Dr. Palander geführt.

§ 1.

Das Protokoll der letzten Sitzung wurde verlesen und geschlossen.

§ 2.

Der Bericht der Revisoren für das Jahr 1902 wurde verlesen und beschloss der Verein dem Kassenverwalter Decharge zu erteilen.

§ 3.

Fräulein *Bohnhof* hielt in englischer Sprache einen Vortrag über die Shakespeare-Bacon-Frage, wobei insbesondere auf ein im vorigen Jahre mit dem Titel »The mystery of William Shakespeare» erschienenes Buch von Professor Webb Rücksicht genommen wurde.

§ 4.

Fräulein *Andersin* erstattete in einem längeren Vortrag Bericht über die Ferienkurse im Auslande. Zuerst wurde die Entstehung und das allmähliche Umsichgreifen der Idee von Ferienkursen geschildert, wonach eine eingehende Erörterung der verschiedenen Kurse in England und auf dem Kontinent folgte.

Der Vortrag veranlasste eine Diskussion, in welcher einige Vereinsmitglieder ihre persönlichen Erfahrungen von den Ferienkursen mitteilten. — Frau *Freudenthal* war geneigt von den verschiedenen Orten, unter welchen die Wahl getroffen werden kann, einem kleinen Orte den Vorzug zu geben, da man hier in voller Ruhe sich seinen Studien widmen kann und eine bessere Gelegenheit findet das Volksleben kennen zu lernen als in einer grossen Stadt. Besonders wollte Frau F. Marburg empfehlen, das einen sehr guten Eindruck gemacht hatte. — Dr. *Uschakoff* zog einen Vergleich zwischen den Kursen in Grenoble und Jena. Die erstgenannten hatten den Vorteil, dass der Zutritt zu den Vorlesungen der Professoren jedem frei war. Dagegen waren die Anordnungen für das praktische Erlernen des Französischen nicht zu loben und die Zahl der Teilnehmer an den Übungen zu gross. Auch schienen die Professoren, denen der Unterricht in der Aussprache anvertraut worden war, nicht genügende Kenntnisse in der wissenschaftlichen Phonetik zu besitzen. — In Jena war der Übelstand vorhanden, dass man keine Gelegenheit hatte viele Vorlesungen zu hören und dass für diejenigen, zu welchen der Zutritt gestattet war, ein besonderer Preis bezahlt werden musste. Die von der Vortragenden aufgeworfene Frage, ob die Ferienkurse für unsere Studenten zu empfehlen seien, wollte Dr. U. für sein Teil bejahen. — Auch Dr. *Wallensköld* war der Ansicht, dass die Kurse den Studenten sehr nützlich seien und empfahl lieber einen kleinen Ort zu wählen als eine Grossstadt, weil dort sich besser Gelegenheit fände Bekanntschaften zu machen und die Sprache praktisch zu lernen. In ökonomischer Hinsicht würde Greifswald wegen der kurzen Reise sich als der vorteilhafteste Ort für einen Ferienkursler erweisen.

In fidem:

Hugo Palander.

Der Bericht der Revisoren

über die Kassenverwaltung des Neuphilologischen Vereins für die Periode 1 Februar 1902—31 Januar 1903.

Einnahmen.

78 Abonnements der Neuphil. Mitteil. à 4 Mk .	Fmk	312: —
Jahresabgaben der Mitglieder	»	435: —
Beitrag der Universität für die »Mémoires« T. III	»	2,000: —
Verkaufte Exemplare der »Mémoires»	»	195: —
Summe	Fmk	2,942: —
In der Kasse d. 1 Febr. 1902	»	1,531: 82
Summe	Fmk	4,473: 82

Ausgaben.

Druckkosten der Neuphil. Mitteil.	Fmk	608: 51
Distribution » » »	»	44: —
Druckkosten » »Mémoires» T. III	»	2,446: 55
Bilder für die » » »	»	50: —
Distribution der » » »	»	67: 28
Anzeigen	»	61: 80
Bedienung	»	35: —
Summe	Fmk	3,313: 14
In der Kasse d. 31 Jan. 1903	»	1,160: 68
Summe	Fmk	4,473: 82

Helsingfors den 31 Januar 1903.

Matias Wasenius.

Bei der Revision der Rechnungen des Neuphilologischen Vereins haben wir sämtliche Posten mit den uns vorgelegten Verifikaten wie auch die Kasse mit der oben angegebenen Summe übereinstimmend gefunden, und schlagen wir deshalb vor, dem Kassenverwalter Decharge zu erteilen.

Helsingfors wie oben.

A. Lindfors. *J. Poirot.*

Mitteilungen.

Die histor-phil. Sektion der philosophischen Fakultät hat den Dozenten der romanischen Philologie Dr. *A. Wallensköld* zum a. o. Professor vorgeschlagen.

Der dritte Band der *Mémoires de la Société néophilologique à Helsingfors* ist von Oscar Grojean in der *Revue de l'Instruction publique en Belgique* (Jan. 1903) und von A. Pillet in der *Deutschen Literaturzeitung* (1902, Nr. 50) besprochen worden. Ausserdem hat R. Mahrenholtz in der *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur* (Bd. XXV) über den in den *Mémoires* veröffentlichten Aufsatz J. Poirot's (»A propos de V. Hugo») gesprochen.

NEUPHILOLOGISCHE MITTEILUNGEN

Herausgegeben vom Neuphilologischen Verein in Helsingfors.

15/4— 15/5 | Acht Nummern jährlich. Preis 4 Fmk. Zahlende Mitglieder des Vereins erhalten das Blatt unentgeltlich. — Abonnementsbetrag, Beiträge, sowie Bücher zur Besprechung bittet man an die Redaktion (Adr. Dr. H. Palander, Alexanderstr. 19) zu senden. | 1903

The Mystery of William Shakespeare.

In 1848 a certain Mr. J. C. Hart of America threw out some doubts about the authorship of Shakespeare's plays in a book, called *The Romance of Yachting*, whether in joke or in earnest we do not know. This gave rise to the theory that Bacon was the author of Shakespeare's plays. A controversy began, which has lasted until the present day and will last while »good and sound knowledge will putrify and dissolve into a number of subtle, idle, unwholesome and vermiculate questions, which have indeed a quickness and life of spirit, but no soundness of matter or goodness of quality», as Bacon says in his *Analysis of the Abuses of Learning*. Now the Bacon-myth has half a million of believers, its own bulky literature, its own review, the Baconiana, while numberless essays and articles are written about it. In defence of the craze may be alleged, that no author furnishes a more tempting subject for writers, who »want to rush before the public with a discovery», than the mysterious Shakespeare, about whom the most minute research has been almost fruitless. Eminent scholars like Mr. Halliwell-Phillips in his *Outlines* (with »an authentic collection of all the known facts respecting the personal and literary history of the great dramatist»), Mr. Sidney Lee in his *Life of Shakespeare,* Mr. Justice Madden in his *Diary of Master William Silence* and Mr. Swinburne in

his *Study of Shakespeare,* not to mention Georg Brandes and the Germans, have been able to add very little to our knowledge of Shakespeare.

Our actual knowledge consists of a few dry dates and a few allusions to him by his contemporaries, allusions made to the man and actor, not to the author, while all the rest of our information rests so to say on tradition. The Earl of Southampton, the only patron of Shakespeare, known to biographical research, has left no record of his patronage; the Burbages, his employers and fellowactors had no conception of his intellectual superiority, as none of them mentioned him as an author; and Shakespeare never himself claims the authorship of the plays and never mentions them in his will, while the only specimens we possess of his handwriting are the words »By me» and five signatures.

In the present age the influence of an author's life on his works is considered of so much importance, that biographers bodily follow the footsteps of the author, in order to gain an insight into his thoughts and feelings; men of genius sit as it were on a pedestal, and are interviewed by people hungering for the minutest details of their lives; no wonder then that scholars turn in despair from a man whose whole life seems to have been ruled by the sentiment, expressed in the lines on his tombstone, which tradition attributes to himself:

> Good friend, for Jesus' sake, forbeare
> To digg the dust encloased heare;
> Bleste be the man that spares thes stones,
> And curst be he that moves my bones.

Again if we turn to Shakespeare's dramatic and other writings and try to construct a theory about the author's life on this basis, the greatest difficulties meet us. The plays attributed to him either contain parts that are utterly un-Shakespearian and must be ascribed to Greene, Marlowe and others, or they exist in different shapes, difficult to distinguish some of them being piratical editions. In some cases it can

hardly be ascertained whether they were touched by his hand at all. In the folio edition, printed seven years after the death of the author in 1623, his fellow-actors, Hemming and Condell, profess to give »all the plays of Shakespeare cur'd and perfect of their limbs, and absolute in their numbers, as he conceived them», but through careful research we have been able to ascertain, that in numerous cases these men are not to be relied on. Ben Jonson who in his earlier days is thought to have denounced Shakespeare in his *Book of Epigrams* as »A Poet-ape who takes up all, makes each man's wit his own», wrote on the flyleaf of the folio with the portrait of the poet before him, apparently for the information of posterity: »The figure that thou here seest put, It was for *gentle* Shakespeare cut» and his *Memorial Verses* in the folio contain the most ample praise of the author — Jonson calling him »my beloved» and »soul of the age.» These and various other inconsistencies make it hard to arrive at any decided conclusions about the mysterious man, the great genius, whose works have influenced England and the world for nearly three-hundred years. No wonder then that the most ridiculous theories have been set up about him.

The Mystery of William Shakespeare is the name of a book by Judge Webb, Fellow of Trinity College, Dublin, and Professor of the University. It appeared last summer and treats of the Bacon - versus - Shakespeare subject in such a clever and interesting manner that it has given new life to the question and been the cause of sundry articles in English and American reviews. It may be worth while to take it up here too, though Georg Brandes has in his clever biography of Shakespeare made Scandinavian readers acquainted with the Bacon theory and at the same time refuted it in the most brillant manner.

A short history of the quarrel and the names of the most important writers on the question may be of interest before we proceed to Mr. Webb's book.

As was already mentioned, Mr. J. C. Hart began in 1848. In 1856 William Smith propounded the Bacon-theory

in full earnest in a letter and subsequently in a small volume, founding his assertion on parallel passages and quoting some words out of a letter to Bacon from his friend Matthew as evidence. The same year 1856 another champion arose in the person of Miss Delia Bacon. She died in a lunatic asylum after having haunted Shakespeare's grave, where she hoped to find the clue to the mystery. In 1866 Nathaniel Holmes, also an American, wrote a voluminous work to show, that the vagabond William Shakespeare, coming from a bookless neighbourhood and who could hardly write his own name, had made the great Bacon's fame his own. Then follows Mrs. Henry Pott in 1883; she edited Bacon's *Promus of Formularies and Elegancies* with a view to showing that the compiler of the Promus must have written the plays, giving thousands of similar expressions found in both. These parallels are »Amen» and »well» and »I was thinking» and »bonjour» and others, most of them trivial words and phrases, that may be found in any book of the age. It reminds one of people who make it their study to count the »ands» and the »ors» in the Bible. There are still to be mentioned Mr. Donnelly's *Great Cryptogram* and Mr Edwin Reed's *Bacon versus Shakespeare*, the latter work having lately appeared in its seventh edition, before we speak of the curious work of one Mrs. Gallup, a native of Detroit, Michigan, *The Bi-literal Cypher of Sir Francis Bacon*. Last year's Nineteenth Century opened its columns to a controversy on this book, a facsimile of a piece of the folio edition being given to illustrate Mrs. Gallup's theory. It appears that Bacon invented a cypher and published a book about it. Mrs. Gallup applies this wonderfully simple cypher to Shakespeare's works. We shall not take the trouble to explain her system here but only mention some of the wonderful discoveries Mrs. Gallup makes through her cypher-reading. She finds out that not only Shakespeare's plays but Marlowe's, Greene's and even Spenser's works were written by Bacon, and further that Bacon and his friend Essex were both Elizabeth's sons, the lawful issue of a secret marriage with Leicester. We will only add Mrs. Gallup's admis-

sion, that none can read the cypher properly but he who has the proper inspiration, and then leave her in the hope, that she may not »Gallup» into the lunatic asylum after Miss Bacon.

And now to Mr. Webb's book. Two things strike one in reading it. Mr. Webb is a great admirer of Bacon (the lawyer of the lawyer) and knows him to perfection, — and Mr. Webb wields the weapons of his scholarship with great dexterity. The ground on which he bases his disbelief in Shakespeare's authorship is the strangeness of the poet's career. The problem is always uppermost in his mind how a young man, who had very little opportunity for study and who came from a bookless neighbourhood, could acquire the knowledge Shakespeare displays. To this anomaly he returns in every chapter, whatever it may otherwise contain. We will however go deeper into some of the matter, Mr. Webb sets forth.

The first chapter he devotes to proving, that the author and actor are not one and the same. There exist the five signatures in Shakespeare's own handwriting but they are all spelt *Shakspere* while the author's name is always spelt *Shakespeare*. Very cleverly Mr. Webb goes on to prove that the »man-player and deserving man», mentioned by Burbage, is the actor, while the real Shakespeare, that is Bacon, mentioned by Jonson in his famous eulogy, prefixed to the folio, is the poet, that is no other than Bacon, as he will prove later. He explains Jonson's words »Sweet Swan of Avon» in a way that does not convince anybody. Mr, Webb, however, is so sure of his theory that he never forgets to distinguish between the actor *Shakspere* and the author *Shakespeare* throughout the whole book.

The following chapter contains a short resumé of all the difficulties a Shakespeare scholar has to conquer to distinguish Shakespeare's own handiwork in his plays, to find out what parts of them must be attributed to Marlowe, Greene, Dekker, or even Fletcher and what belongs to the old text, which Shakespeare retouched.

In a chapter called the Scholarship of Shakespeare, Mr.

Webb fights his great battle. Even to the greatest Shakespeare enthusiasts it must seem wonderful that the poor half-educated youth could acquire the knowledge of ancient literature and philosophy, of law and science displayed in his very first plays. To his believers this is a sign of his superhuman powers, but it affords the Baconians the weightiest reason for denying him the authorship. As there is not a single particle of actual evidence respecting Shakespeare between 1587 when he is supposed to have come to London and 1592, before which year *Love's Labour Lost*, *The Comedy of Errors*, *A Midsummer Night's Dream*, *Romeo and Juliet*, *Hamlet,* in its earliest shape, *Titus Andronicus*, *King John* and the trilogy of *Henry the Sixth* must have been written, the Baconians with Mr. Webb at their head take the liberty of believing, that the young man from Stratford was unable to do, what their candidate, Bacon, was through his long course of study the right person to accomplish. Mr. Webb enumerates all the works, which the author must have studied even before he wrote the first of his plays, *Henry VI.* He knew *Horace*, Sidney's *Arcadia* and Lyly's *Euphues* before he wrote *Love's Labour Lost.* The *Comedy of Errors* was founded on the Latin Plautus, not on a translation, the first translation appearing in 1595. And in all the plays he parades his most intimate knowledge of English Jurisprudence. These are the arguments in favour of Bacon. Of course a perusal of Bacon's works would convince anyone, who was not prejudiced, how unfit Bacon was for the task, however much learning he possessed. It was the fashion of the time to parade one's learning and Shakespeare could not help falling in with it, though he caricatures writers like Lyly and Sidney in some instances.

I cannot resist the temptation of here saying a few words about Bacon.

Born in 1561 Bacon was Shakespeare's senior by three years. He was never young. Already at the age of 23 he wrote a letter of advice to the Queen, in which there is a singular want of enthusiasm. His friendship with the ardent, enthusiastic Essex was onesided. It was Bacon's misfortune,

never to have passed through the stage of admiration, which goes far to develop a complete character. And of love there is no mention made. He sought a wife who could bring him money, being himself penniless. He was a wary politician down into the depth of his soul. When his admiring and faithful friend Essex was brought before the council to answer for his conduct in Ireland, Bacon, after a faint attempt to excuse himself, submitted to the Queen's pleasure and appeared at the bar in support of the charges. The Earl's life was taken in consequence of Bacon's pleadings. The Queen, who had been pleased with some of his writings, probably his essays written in imitation of Montaigne's, selected him to murder the Earl's fame by writing »A Declaration of the Practices and Treasons attempted and committed by Robert, Earl of Essex», and he did so. It strikes one that a man with such a bent of mind, however great a genius he may be and whatever learning he may possess, could not write Shakespeare's works, where mean actions are always placed in their proper light. Besides Bacon was old from the cradle; he lacked the lightheartedness and humour, the fancy and passion that speak in every line of Shakespeare. We might be convinced of his writing the philosophical passages but never the humorous or fantastic. There exists a collection of private memoranda, known as the *Commentarius Solutus*, set down in 1608. It is said to be full of hints as to the advancement of his great schemes in science and politics as well as to the advancement of his own fortunes. Great ideas jostle small ones, says his biographer, and the thought of a restoration of philosophy or of laying the foundation of a showy foreign policy is found side by side with a plan for flattering the Lord Chamberlain, who might be helpful, and other mean matter. Bacon's biographer does not mention any allusions to poetry or drama in these private memoranda, where they would have been safe from the eyes of the world, as the Baconians have it, that Bacon kept his authorship secret on account of the discredit it would have been to a man of his high aspirations, dramatic literature being at that time consi-

dered no literature at all. By an anti-Baconian this same argument may be used in favour of Shakespeare. It was then quite in accordance with the opinion of the time that he valued his dramas as little as his contemporaries did and left them to be published by whoever cared to do so. — We will say one more word about Bacon and then return to our book. Would he not, if the gift of song had really been his, have paid his homage to Elizabeth as the other poets of the time did, he who fawned on great people, to gain influence in politics. Now Shakespeare was the only poet, who absolutely refused to do homage to her.

In a chapter called »the Identity of Shakespeare» there is one argument that may be worth mentioning. Mr. Webb quotes the following lines out of Sonnet 76:

> Why write I still all one, ever the same,
> And keep *invention* in a noted *weed,*
> That every word doth almost tell my name,
> Showing their birth and whence they did proceed?

He makes out that the second line meant, that Shakespeare was not the real name of the author, who was fearful lest his identity should be discovered. His name must be Bacon. An explanation is supplied by Bacon himself in his *Henry the Seventh* where he says, that a man »clad himself like a hermit and in that *weed* wandered about the country.» Further Mr. Webb quotes a saying of Bacon's that »his head was wholly employed about *invention*.» And from these two parallels Mr. Webb makes out his great case. The same man whose head is wholly employed about *invention* and who uses the word *weed* must have written the sonnets, nay the poems and plays. Here, I think, lies Mr. Webb's weak point. As long as he represents the difficulties of studying Shakespeare and of understanding the gigantic genius that so wonderfully adapted itself to new spheres of thought, we follow him with interest. But when he propounds arguments in favour of Bacon, he treads on such uncertain ground, that one does not care to listen to his arguments.

Mr. Webb further gives us the facts of Shakespeare's acquaintance with Jonson. He is of opinion that Jonson spoke ill of the actor during his life and quotes sundry passages out of Jonson's works in evidence thereof. How then could Jonson admire him so prodigiously in his »Memorial Verses»? Who does not know the saying about envy between authors and artists? He may have forgiven Shakespeare when he lay in his grave. But then Mr. Webb explains the following line under »The Figure»: »It was for gentle Shakespeare cut» to mean: »it was instead of gentle Shakespeare cut.» He says that the author could not have been dead whom Jonson addressed thus in his introduction to the folio: »Thou art a Moniment without a Tomb.» The context explains how wrong Mr. Webb is.

If anything is certain in regard to the sonnets, poems and plays it is certain that the author was a lawyer, says Mr. Webb, and quotes a series of law-terms, that none but a lawyer could have written.

We will not stop to examine this but pass on to his assertion that Shakespeare was Bacon, that is a man of science, and see how it has been refuted by an antagonist in the Nineteenth Century by a quotation from *Coriolanus* Bacon says about himself, that he rang the bell that called the wits together, and both in political and scientific questions he had to give teaching, which his own generation was incapable of comprehending. But in some things he was behindhand. He either knew nothing of the circulation of the blood or did not believe in it. This is evident from his frequent allusions to the blood and its functions in his works. Now, Shakespeare did believe in the new theory. It is Coriolanus' friend who makes the belly answer the other members of the body thus:

»True is it, my incorporate friends», quoth he,
»That I receive the general food at first,
Which you do live upon; but if you do remember,
I send it through the rivers of your blood
Even to the court, the heart, — to the seat of the brain,

And through the cranks and offices of man.
The strongest nerves and small inferior veins
From me receive that natural competency,
Whereby they live.»

This chapter further affords Mr. Webb the opportunity of giving numerous proofs in the form of parallels of phrases and words which, as he says, supply evidence, that decides the question. We will quote only a few: »Discourse of reason» he finds constantly in Bacon and several times in Shakespeare. Now »discourse of reason» occurs, according to Mr. Webb's antagonist in the Saturday Review, in Florio's translation of Montaigne, the only book which we are sure Shakespeare must have read, since there exists a copy with his name on the fly-leaf; the book is now kept at the British Museum. »Excrements» for hair is used by Bacon in his *Natural History* and by Shakespeare in several plays. No wonder since it was quite a common expression in the 16th century. Lines from *Richard III* describing the »water swelling before a storm» are compared with a passage in Bacon's works. Shakespeare has taken the remark directly from the work, which furnished him with the plot. Bacon says that young cattle, brought forth in the full of the moon are stronger than those brought forth in the wane: Shakespeare adopts the idea and calls Caliban a mooncalf. If Mr. Webb had studied the Clarendon press edition of *the Tempest* he would find the following explanation: mooncalf: — See Holland's translation of Pliny: »a false conception called Mola, a mooncalfe, that is to say, a lumpe of flesh without shape» etc Shakespeare and Bacon have described the phenomena of approaching death. The one speaks of the »nasus acutus», the other »the nose as sharp as a pen»; Bacon mentions the »frigus extremitatum» and the »clamor», Shakespeare the »feet as cold as stone and the crying out God, God, God three or four times. And Mr Webb points out that the *Historia Vitæ et Mortis* by Bacon was not published till long after Shakespeare's death. Does Mr. Webb really believe, that such very common phenomena must be studied out of books?

Some interesting matter is found in the chapter »Of certain Plays of Shakespeare» concerning *Richard II.* It was the first of the plays that was published with the name of Shakespeare. It was catalogued in the Northumberland papers, found 1867 in Northumberland House, with some of Bacon's works, and on the title page of the manuscript volume there are scribblings of a quotation from the *Rape of Lucrece*, and the words *Shakespeare* and *William Shakespeare* in close connection with the name *Bacon*. Mr. Webb's inference need not be mentioned.

A redeeming feature of Mr. Webb's book are the last words: »whether Shakespeare wrote for gain or not, it is certain that he did not write for glory. Whoever was entitled to that glorious name, he never claimed it himself. In the highest creations of genius it is the work that is immortal.» — We agree with him. The author was Master Silence.

It strikes one after a renewed study of Shakespeare that the mystery of the young man from Stratford resolves itself into the mystery of the great genius.

A. Bohnhof.

Vom Unterrichte der s. g. allgemeinen Grammatik.

Da ich neulich eine längere Zeit Gelegenheit hatte, den modernen Sprachunterricht in den ersten Lehranstalten Deutschlands und Skandinaviens aus unmittelbarer Anschauung kennen zu lernen, will ich dem Wunsche der Redaktion dieses Blattes entgegenkommen und einige Gedanken über die Frage von dem Unterrichte in der s. g. allgemeinen Grammatik niederschreiben.

Der traditionelle Sprachunterricht fusst einerseits auf einer verkehrten Auffassung von dem Wesen und der Entwickelung der Sprache und anderseits entspricht derselbe nur in seltenen Fällen dem Standpunkte der modernen psychologischen Didaktik.

Bis in die Mitte des vergangenen Jahrhunderts stand die Sprachwissenschaft unter dem Zeichen des alten Aristoteles, der bekanntlich seine logischen Kategorien aus den Sprachformen ableitete. Der philosophischen Sprachwissenschaft, die ihren Höhepunkt in dem »Organismus der Sprache» von K. F. Becker erreichte, verdanken wir die Annahme eines allgemeinen, auf abstrakt-logischen Prinzipien beruhenden Systems der Grammatik. Die Sprachphilosophen sahen in der Sprache eine angewandte Logik, und so entstand die »allgemeine» Grammatik. Die Ansicht, dass es eine allgemeingültige Form des menschlichen Sprachbewusstseins gebe, wurde zwar schon im Jahre 1855 durch H. Steinthals grundlegendes Werk »Grammatik, Logik und Psychologie» als unhaltbar nachgewiesen. Wenn ein Sprachforscher sich noch heutzutage bemühte die Irrwege der philosophirenden Sprachwissenschaft zu betreten, so würde man ihn kaum für ernst nehmen. Die »allgemeine» Grammatik als Wissenschaft existirt nicht mehr. Die genannte Ansicht aber, die auf der Verwechselung zwischen Logik und Grammatik und auf einer mangelhaften Erkenntnis der Gesetze der sprachlichen Entwickelung beruht, herrscht noch in der alt überlieferten Praxis der Schule. Auf dieser Ansicht, die noch in weiten Kreisen sogar die Geltung eines Dogmas hat, sind unsere Lehrpläne[1]) aufgebaut. Die Organisation der Lehrpläne entspricht nämlich durchaus der alten philosophischen Sprachauffassung, nach welcher das Studium der Grammatik der fremden Sprachen zur Kenntnis der »allgemein gültigen» grammatischen Kategorien führe und also auch dem Unterrichte in der Muttersprache diene. Die Zahl der wöchentlichen Stunden in der Muttersprache ist auf das Minimum niedergedrückt worden, denn das einheimische Idiom könne ja — so behaupteten die Sprachphilosophen — eines planmässigen und eingehenden Studiums, besonders auf dem grammatischen Gebiete, entraten.

[1]) Lehrpläne im eigentlichen Sinne des Wortes giebt es bei uns gar nicht, in der Praxis der Schule sind solche verschiedener Art jedoch entstanden. Vgl. § 5 in der Schulordnung vom 8 August 1872.

Diejenigen pädagogischen Schriftsteller, die mit der Zeit gehen, der Entwickelung der Wissenschaft folgen und die mit der zeitgenössischen Litteratur vertraut sind, geben zwar zu, dass eine tiefe Kluft zwischen der wissenschaftlichen Sprachauffassung und der traditionellen Schulpraxis besteht und dass eine Verbesserung des alt überlieferten Sprachunterrichts dringend notwendig ist. Wenn aber der Sprachunterricht nach der tieferen wissenschaftlichen Erkenntnis gestaltet und von philosophirenden Abstraktionen befreit werden soll, wenn die Beseitigung schwerer Irrtümer und grober Versündigungen gegen den kindlichen Geist der Schüler in Frage kommt, dann treten tiefgehende Meinungsverschiedenheiten auf.

Aus den in Preussen vorgeschriebenen Aufgaben in der Grammatik der Muttersprache, die ganz dieselben für alle drei Arten der höheren Schulen sind, welche aber hier abzudrucken der Raum mir nicht gestattet, geht hervor, dass die Muttersprache als »grundlegend« [1]) unterrichtet werden soll. Anders kann es auch nicht sein, wenn nun einmal eine Sprache als »grundlegend» getrieben werden soll, d. h. wenn eine Sprache die Kenntnis der elementaren grammatischen Begriffe vermitteln soll. Grundlegend in diesem Sinne muss die Sprache sein, die dem Schüler am nächsten liegt. Dies wurde bereits von dem hervorragenden pädagogischen Revolutionären Ratichius betont; er sagte: »Erste Unterrichtssprache ist die Muttersprache, auch in dem Sinne, dass an ihr die Grammatik zuerst eingeübt werden muss, darnach an den fremden Sprachen.[2])

Diese Tatsache wurde auch von den Lehrern der Muttersprache erkannt in den Lehranstalten, wo der Sprachunterricht nach den Prinzipien der modernen Pädagogik getrieben wird. Es war ihnen unbegreiflich, wie man durch Vermittelung einer für die Schüler ganz unbekannten fremden Sprache die grammatischen Begriffe klar machen könnte, welche einem

[1]) Ich gebrauche diese landläufige Benennung, obwol sie mir immer wunderlich und unwissenschaftlich vorgekommen ist; sie dürfte wie vieles Andere auf dem Gebiete des Schulunterrichts auf Selbsttäuschung beruhen.

[2]) *Fr. Paulsen*, Geschichte des gelehrten Unterrichts auf den deutschen Schulen und Universitäten, zweite Aufl. I, 462.

rationellen und von leerem Verbalismus befreiten muttersprachlichen Unterricht notwendig sind. Ebenso waren sie davon überzeugt, dass die Kenntnis in der Grammatik der Muttersprache von Belang und praktischem Nutzen ist, denn es sei den Schülern unmöglich ohne dieselbe das einheimische Idiom weder mündlich noch schriftlich mit Verständnis zu gebrauchen. Schon für die Interpunktion und ein sinngemässes Lesen sei das elementare grammatische Wissen, welches auf der Kenntnis der formalen Verhältnisse und auf dem Verständnis für den Aufbau des Satzes beruht, erforderlich. Sie waren der Ansicht, dass das Einprägen der elementaren grammatischen Begriffe beim muttersprachlichen Unterricht keineswegs die Schüler langweile und ihnen zuwider sei, falls die Sache nur in praktischer und zweckmässiger Weise und unter Vermeidung aller abstrakten Definitionen und Regeln getrieben wird. Nach manchen sollten die grammatischen Kenntnisse, die beim Unterricht in der Muttersprache erworben sind, beim fremdsprachlichen Unterricht noch vertieft und ergänzt werden. In den Schulen wieder, wo der Unterricht in fremden Sprachen nach der grammatisirenden Methode getrieben wird, hegen die meisten Lehrer auch betreffs des muttersprachlichen Unterrichts konservative Ansichten und treiben denselben schlendrianmässig und auf eine Weise, die oberflächlich genannt werden dürfte. Ein Direktor soll sogar so weit gegangen sein, dass er trotz der ausdrücklichen Vorschrift der Lehrpläne den Lehrern in der Muttersprache verboten hatte, auf den untersten Klassen sich auf die Erklärung der »allgemeinen» Grammatik einzulassen.

In den Lehranstalten, wo die Reformmethode in dem fremdsprachlichen Unterricht herrscht, schien die praktische Ausführung der oben angeführten sprachlich-pädagogischen Grundsätze zu Aller Zufriedenheit auszufallen. Der Erfolg des Unterrichts, der in vollends rationeller Weise und nach der induktiven Methode getrieben wird, erregt allgemeine Befriedigung.

In anderen Schulen aber wird vorzugsweise nach der deduktiven Verfahrungsweise gearbeitet. Man hat Vorliebe

für Abstraktionen, man geht von Regeln und Definitionen aus, welche dann durch Beispiele näher beleuchtet werden. Was die Anschaulichkeit des Inhalts in diesen Beispielen aber anbelangt, so lässt sie viel zu wünschen übrig. Bei Zurückgabe schriftlicher Arbeiten in der Muttersprache z. B. giebt man sich im allgemeinen sogar bei schweren syntaktischen Fehlern mit einer einfachen Korrektur zufrieden ohne eingehender die Art der Fehler zu erklären; man kümmert sich gar nicht darum, ob der betreffende Schüler nach der Verbesserung wirklich im stande ist einzusehen, worin der grobe Schnitzer gegen die muttersprachliche Syntax eigentlich besteht. Man wünscht des Unbequemen überhoben zu sein, was einem immer begegnet, wenn man dem künftigen Begehen solcher Fehler zuvorkommen will. Man überlässt den Lehrern in den fremden Sprachen eine Aufgabe, die einem selbst obliegt. Dass der Unterricht unter ähnlichen Umständen keinen Erfolg hat, liegt in der Beschaffenheit des Lehrstoffes und in der Natur des geistigen Lebens.

* * *

Der bekannte Professor in Jena K. V. Stoy († 1883) hat eine Methode des muttersprachlichen Unterrichts ausgearbeitet, die an verschiedenen Schulen in Deutschland, vor allem in Sachsen, zur Anwendung gebracht worden ist. Das Charakteristische dieser Methode ist, dass der grammatische Unterricht besonders in den drei Unterklassen stark betont wird, ja, man kann geradezu sagen, dass er auf der genannten Stufe das Rückgrat des muttersprachlichen Unterrichts bildet. Da auch ein kurzer Bericht über diese, von dem Standpunkte der traditionellen sprachlich-logischen Schulung interessante Methode zu viel Raum nehmen würde, so mag ein Teil vom Vorworte zum »Lehrplan für den deutschen Unterricht in den lateinlosen Unterklassen der Dreikönigschule» (Realgymnasium in Dresden) von Rektor Prof. Dr. Th. Vogel hier zitirt werden. In dieser Lehranstalt hat sich die Stoysche Methode

schon seit einer Reihe von Jahren eingebürgert und bestens bewährt. Für die Behandlung der Grammatik gelten, so steht es in dem genannten Vorworte, folgende Voraussetzungen:

1. Die allen Schulsprachen gemeinsamen Begriffe und Gesetze dürfen nur in der Muttersprache gefunden und festgestellt werden. Also ist aus der Sexta jeder grammatische Unterricht in einer Fremdsprache fernzuhalten; man muss dem deutschen Unterrichte einen Vorsprung geben, sodass beim Eintritt in die Grammatik der ersten Fremdsprache ein bestimmter Kreis grammatischer Begriffe, die in der Muttersprache gewonnen worden sind, als bekannt vorausgesetzt und verwertet werden kann.

2. Diese gemeinsamen grammatischen Begriffe und Gesetze und ebenso die unserer deutschen Sprache im besondern eigentümlichen sprachlichen Erscheinungen dürfen nicht als ein dem Gedächtnis einzuprägender Lernstoff behandelt werden; sind sie doch ein Besitz, den der Schüler aus dem Elternhause mitbringt und den er fortwährend, ohne es zu wissen — und deshalb oft nicht in richtiger Weise — verwendet. Der Sprach-Unterricht hat sonach die Aufgabe, den Schüler zur Erkenntnis und bewussten Anwendung des Gesetzmässigen, wie zur bewussten Vermeidung des Irrigen zu führen. Also hat der Unterricht die mechanische Darbietung ebenso wie die gedächtnismässige Aneignung des grammatischen Stoffes sorgfältig zu vermeiden, auch sind alle Hilfsmittel fernzuhalten, die zu solcher Darbietung und Aneignung verleiten könnten.

3. Der grammatische Unterricht darf nicht von dem übrigen deutschen Unterrichte abgesondert und für sich, etwa in besonderen Grammatikstunden, behandelt werden; er ist vielmehr an die verschiedenen Aufgaben des deutschen Unterrichts anzuschliessen und soll mit ihnen gemischt auftreten; dies geschieht am besten bei der Besprechung der im Lesebuch gebotenen Lesestücke. Es ist also die analytische Methode anzuwenden; durch Zerlegung und Ver-

gleichung der Sätze und Wörter sind die Gesetze der Sprache zur Erkenntnis zu bringen und festzustellen.

4. Es ist vor allem nötig, dem grammatischen Unterricht das lebhafte Interesse der Schüler zuzuwenden; dieser Zweck wird erreicht, wenn man sie ununterbrochen zur Arbeit heranzieht und sie selbst durch Beobachtung, Zergliederung, Vergleichung und Schlussfolgerung bei der Erkenntnis der Sprachgesetze und bei ihrer Feststellung tätig sein lässt (induktiver Gang). Man benutzt zu solcher Arbeit — natürlich nicht in gleich intensiver Weise — jedes Lesestück; von dem Ergebnis wird Einiges sofort für die eben im Vordergrunde stehende sprachliche Erscheinung verwendet, Anderes dagegen nur im Vorübergehn berührt und für später zu behandelnde grammatische Fragen zurückgestellt (heuristisches Verfahren).

So weit Vogel.

Als charakteristisch für die Stoysche Methode mag noch erwähnt werden, dass der Begriff und das Wort »Grammatik» den Sextanern und auch noch den Quintanern, d. h. den Schülern der zwei Unterklassen, vollständig unbekannt bleibt. Die Vertreter dieser Methode sind gar nicht der Ansicht, dass ein muttersprachlicher Unterricht der Stoyschen Art mit den vielen grammatischen Übungen das lebendige Interesse bei den Schülern beeinträchtige; nein, ihrer Meinung nach sollen die muttersprachlichen Stunden dem Schüler die liebsten von allen seinen Schulstunden sein.

* *
*

Es ist in der Tat wenigstens naiv und zeugt ohne Zweifel von mangelhafter Kenntnis in der modernen psychologischen Pädagogik, wenn man vermeint, eine dem Schüler fremde und unbekannte Sprache könne das Verständnis für die elementaren grammatischen Begriffe vermitteln. »Grundlegend» kann und muss die Muttersprache allein sein, wenn man nämlich einen wahren Wunsch hegt, dass die Schüler

die grammatischen Kategorien erlernen sollen, deren Anzahl ziemlich gering ist, und sich nicht mit einem mechanischen Einpauken leerer Worte ohne Begriffsinhalt begnügt. Die Behauptung, dass die Kenntnis der grammatischen Verhältnisse für die Einsicht in die Muttersprache vollkommen ohne Belang, ja sogar fremd für dieselbe sei, zeugt von einer allzu oberflächlichen Betrachtungsweise. Man darf nämlich keineswegs übersehen, dass der Schüler, wie übrigens auch der ungebildete Erwachsene, der unbewusst seine Muttersprache spricht, fast keine Kenntnisse in derselben besitzt, sobald die Rede von der gebildeten Sprache, der Schriftsprache ist. Eine Sprache können und dieselbe Sprache kennen ist eben etwas ganz Verschiedenes. Die grammatischen Kategorien bewegen sich auf dem Gebiete der gebildeten Sprache, die der Schüler nur in unbewusstem Besitze hat, zu welcher er aber herangezogen werden soll. Das, was ihm möglicherweise bekannt ist, zeigt ihm der Unterricht in völlig neuer Beleuchtung. Schon von den ersten Fragen des muttersprachlichen Unterrichts, wenn derselbe nämlich nicht unvernünftig und unpädagogisch erteilt wird, merkt der Schüler, dass er gerade in seiner Muttersprache recht viel zu lernen hat.

Die Aufgabe, das Verständnis für die elementaren grammatischen Kategorien zu vermitteln, ist allerdings schwierig schon beim muttersprachlichen Unterricht. Der Unterricht in der Muttersprache hat aber den unschätzbaren Vorzug vor allen anderen Fächern, dass sein Objekt in engster Verbindung mit dem Gemütsleben des Schülers steht und dass man in den muttersprachlichen Stunden immer an etwas relativ Bekanntes anknüpfen kann. Und die unerlässliche Bedingung eines wirklichen und erfolgreichen Unterrichts ist ja, dass der Unterrichtsstoff dem Kinde nahe steht. Diese Aufgabe stösst aber auf unübersteigbare Schwierigkeiten, wenn es das Studium einer fremden Sprache gilt. Es ist zu bemerken, dass ich die Sache nicht vom Standpunkte des Lehrers, sondern von dem des Schülers betrachte. Was den Lehrer betrifft,

soll auch in diesem Falle nicht vergessen werden, dass »wer die Suppe einbrockt, muss sie aufessen».

Das Einprägen der elementaren grammatischen Kategorien wird in bedeutendem Masse leichter, wenn der Lehrer den Unterricht in einer bestimmten Ordnung nach einem im voraus ausgearbeiteten Plan erteilt, sich von dem Gedanken an das psychologische Unding freimacht, das unter dem Namen die sprachlich-logische Schulung geht, den Unterricht in induktiver Weise bei der Besprechung eines dafür angemessenen, einfachen, konkreten, aus der Begriffssphäre der Schüler entnommenen Textes treibt, wenn er sorgfältig jede, auch die flüchtigste Vergleichung mit fremden Sprachen vermeidet und stets bei jedem ausgesprochenen Worte auf die geistige Entwickelungsstufe der Schüler herabsteigt. Es scheint mir, dass namentlich die Lehrer in der Muttersprache, in welcher wol jede geistige Bildung des Menschen gewonnen wird, sich stets der folgenden Worte bewusst bleiben müssen: »Der Erwachsene täuscht sich, wenn er meint, es sei mit den Worten, deren er sich zur Bezeichnung solcher Bewusstseinsinhalte bedient, in welchen keinerlei Empfindung und keinerlei wirkliches Erleben mehr verspürbar ist, auch in der Seele des Kindes derselbe empfindungslose Inhalt verknüpft; und noch grösser ist seine Täuschung, wenn er meint, er könne durch solche empfindungslosen Inhalte auf die Seele des Kindes wirken. Diese kann zunächst immer nur dadurch geschehen, dass das Kind von dem Erwachsenen in eine Lage gebracht wird, worin es etwas erlebt, das heisst, sieht oder hört oder schmeckt oder fühlt oder begehrt oder verabscheut, oder aber, dass der Erwachsene ein solches Erlebtes schon vorfindet und dasselbe wie eine Erinnerung zur Anknüpfung benutzt».[1])

Was die Sprachstudien in der Schule übrigens anbetrifft, so sollten die Sprachlehrer, vorab die Vertreter der Muttersprache zur Einsicht davon kommen, dass das Studium fremder Sprachen gar nicht die Ausbildung in der Mutter-

[1]) *L. Strümpell,* Psychologische Pädagogik, Seite 235.

sprache fördert, sondern ganz im Gegenteil die Erwerbung von sicheren und bewussten Kenntnissen in dem einheimischen Idiom erschwert und gefährdet. Um hier nicht wiederholen zu brauchen, was ich früher in dieser Sache geäussert habe, gestatte ich mir auf meinen Aufsatz »Wird die Ausbildung in der Muttersprache durch den fremdsprachlichen Unterricht befördert?» (Neuphilologische Mitteilungen $^{15}/_{4}$—$^{15}/_{5}$ 1902) hinzuweisen.

Meines Erachtens müssen die elementaren grammatischen Begriffe beim muttersprachlichen Unterrichte klar gemacht werden. Und dieser Unterricht selbst muss in rationeller und planmässiger Weise getrieben werden, wenn er nicht der Verflachung anheimfallen soll. Die altüberlieferte sprachphilosophische Auffassung ist schuld daran, dass der Unterricht in der Muttersprache, namentlich der in der muttersprachlichen Grammatik sich in einem Zustande der Verwirrung befindet, dass es diesem äusserst wichtigen Unterrichtszweige an Ordnung und Klarheit fehlt. Es muss dringend gefordert werden, dass die Schüler ein geordnetes, bewusstes Wissen von dem muttersprachlichen Rohstoff besitzen, den sie unbewusst verwenden. Dies kann aber meines Wissens nur dadurch geschehen, dass sie lernen, die Formen ihrer Muttersprache in die psychologischen (nicht logischen!) Gruppen einzuordnen, welche man als grammatische Kategorien zu bezeichnen pflegt.

Es liegt den Lehrern der Muttersprache vor allem ob, ihrem Unterrichtsfach eine allseitige, eingehende und intensive Behandlung zu teil werden zu lassen. Das verlangt unser nationales Bewusstsein. Da die Muttersprache hier im Lande nicht, wie es sein sollte, im Mittelpunkte des gesamten Unterrichts stehen kann, so mögen die Lehrer dieser Sprache sich angelegen sein lassen, durch liebevolle Behandlung und einen intimeren und planmässigen Unterricht dieselbe zu der ihr gebührenden Stellung zu erheben. Denn

»Modersmaal er vort Hjertesprog,
kun lös er al fremmed Tale;

det alene i Mund og Bog
kan vœkke et Folk af Dvale.»

Es sei in diesem Zusammenhange noch darauf hingewiesen, dass der muttersprachliche Unterricht bei uns sich ohne Zweifel besserte und vertiefte, wenn die Schüler auch in diesem Unterrichtsfach in der Maturitätsprüfung examinirt würden. Dasselbe gilt auch von unserer zweiten Landessprache. Oder denkt man hier im Lande immer noch, dass die fremden Sprachen bei uns von grösserem Werte und höherer Bedeutung seien als die einheimischen?

* *
*

Wenn der Unterricht in fremden Sprachen nach der alten Grammatik- und Übersetzungsmethode getrieben wird, die alles von einer fortgesetzten Vergleichung der fremdsprachlichen Formen mit denen der Muttersprache erwartet, so ist es unbedingt notwendig, dass der Schüler eine sichere und bewusste Kenntnis von der grammatischen Geltung und Bedeutung dieser muttersprachlichen Formen besitzt. Der Unterricht in einer fremden Sprache ist nicht im stande grammatische Begriffe und syntaktische Relationen in fremder Sprachform den Schülern klar zu machen, wenn der Weg nicht stets über die Muttersprache eingeschlagen wird. Wie kann aber dies geschehen, wenn nicht diese Begriffe und Verhältnisse bereits durch den muttersprachlichen Unterricht zum geistigen Besitz der Schüler geworden sind? Dass dies nicht der Fall ist, weiss jeder denkende Sprachlehrer. Das unpraktische und unpsychologische Lehrverfahren wird jedoch auch bei uns von denen empfohlen, die nicht mit der Zeit gegangen sind. Ein Lehrer der Mathematik würde niemals den groben didaktischen Fehler begehen, e i n e arithmetische Aufgabe mit z w e i unbekannten Grössen den Schülern zur Lösung vorzulegen. Aber das Lehrverfahren der Sprachlehrer von der guten alten Schule in jeder Unterrichtsstunde kann

mit einem solchen pädagogischen Missgriff verglichen werden, der ja gegen die gesunde Vernunft streitet. Ein jeder, der nach dieser »Methode» unterrichtet worden ist, dürfte im Gedächtnis haben, wie erfolglos das Exerziren mit den grammatischen Begriffen und syntaktischen Relationen war und wie man sich vor dieser Geistesgymnastik fürchtete. Manche werden auch einsehen, wenn sie sich nämlich die Sache überdacht haben, dass ihnen das Verständnis für die grammatischen Begriffe erst viele Jahre später aufzugehen begann, nicht durch den Unterricht im Latein, wie man so allgemein ohne Kritik annimmt, sondern trotz demselben durch den Unterricht in anderen Lehrfächern, zunächst durch den muttersprachlichen.

Die Folgen dieses unpsychologischen, schlendrianmässigen Lehrverfahrens sind wahrhaft so verhängnisvoll, dass sie das grösste Bedenken auch bei Indifferenten erregen sollten. Diese Folgen sind zu finden sowol in Lateinschulen als in lateinlosen Lehranstalten und keineswegs nur in unseren Reallyzeen, wie man hier im Lande in altphilologischen Kreisen zu glauben geneigt ist. Als Beweis für diese vermutlich für manchen unerwartete Behauptung mögen folgende Äusserungen von den kompetentesten und unparteiischen Beurteilern und sachverständigen Fachmännern hier angeführt werden. »Trotz der Verstärkung des formalen grammatischen Unterrichts ist auch heute bis auf die oberste Klasse eine nicht geringe grammatische Unsicherheit bemerklich». [1]) »Die Tatsache ist nur allzuwahr, unsere Schüler lernen im Verhältnis dazu, dass sie es neun Jahre lang treiben, erschreckend wenig Latein». [2]) »Wie viele Primaner sind wol imstande, mit Sicherheit anzugeben, was ein Vokal, ein Konsonant oder ein Diphthong und ein Doppelkonsonant ist? Wie viele Schüler der oberen Klassen sind denn über den Begriff der Modi, über die Unterscheidung der Wortarten und über den Aufbau des Satzgefüges im Klaren? Verwechselungen von Aktiv und

---

[1]) *A. J. Reisacher*, Zeitschrift f. d. Gymn.-Wesen. 1882. Seite 20.

[2]) *P. Cauer*, Preussische Jahrbücher. 1889. Seite 341.

Passiv und Fehler in der Anwendung der Adverbien kommen noch in der Sekunda vor». [1]) »— — aber dass wir Ursache hätten, uns der »formalen Bildung» unserer Studierenden und unserer Studierten zu rühmen, glaube ich darum gar nicht; es wird doch dabei bleiben, dass sowol die Gabe sprachlicher Mitteilung, als die Fähigkeit, Gedanken aufzufassen und zu prüfen, vielfach ungemein unentwickelt geblieben ist, ja, nicht selten beschämend zurücksteht hinter der Entwickelung der gleichen Fähigkeiten bei Leuten ohne gymnasiale und akademische Bildung: ein Beweis dafür, dass es auch andere Wege zur Bildung giebt als das klassische Gymnasium oder auch dafür, dass die Natur hier mehr tut, als die Schule.» [2]) »So lange derselbe (= der Unterricht in den klassischen Sprachen) in der Übermittlung von Sprachformen und Sprachgesetzen sein Ziel erblickt und darum die Extemporalien bis zur Oberprima als Hauptgeschäft ansieht, so lange ist auf eine tiefere geistige Beeinflussung der Jugend nicht zu rechnen. Die zahlreichen Anhänger dieser bequemsten und geistlosesten aller Verfahrungsweisen ahnen nicht einmal, wie viel Unheil sie damit anrichten, wie viel Lüge und Betrug damit grossgezogen wird — ohne dass man das Ziel der Sicherheit in den Sprachformen erreicht. — — — In den mittleren Klassen breiten sich öde, langweile Strecken aus und erst in den oberen belebt sich wieder der Eifer, wiewol hier die Klagen über mangelnde Sicherheit in der Grammatik beinahe stereotyp geworden sind.» [3])

Ich könnte mehrere Zitate dieser Art anführen, ich verzichte aber darauf, denn die obigen dürften genügen. Was das grammatische Wissen der Schüler in unseren klassischen Lyzeen anbelangt, darüber will ich mir kein Urteil anmassen. Ich frage nur: zeigt wol nicht der grammatische Unterricht auch in diesen Lehranstalten bedenkliche Lücken?

---

[1]) *A. Ohlert,* Allgemeine Methodik des Sprachunterrichts, Seite 255.

[2]) *Fr. Paulsen,* a. a. O. II, 649.

[3]) *W. Rein,* Pädagogik in systematischer Darstellung. Erster Band. Die Lehre vom Bildungswesen, Seite 439, 445.

Um den obwaltenden Übelständen Abhilfe zu leisten, verlangt man bei uns nicht einen verbesserten, gesunden und der Beschaffenheit des kindlichen Geistes angemessenen Sprachunterricht, sondern im Namen der sprachlich-logischen Schulung fordert man, dass beim Unterrichte in fremden Sprachen ein grösseres Gewicht als bisher auf ein systematisches Einprägen und Einpauken der »allgemeinen» Grammatik gelegt werden sollte. Hierzu mag nur im Vorbeigehen bemerkt werden, dass, soweit meine Erfahrung reicht, der fremdsprachliche Unterricht wenigstens auf den unteren und mittleren Klassen unserer Reallyzeen leider nicht über das Grammatikpauken und die Übersetzungsübungen hinaus geht. Diese Tatsache und ein oberflächlich und planlos getriebener Unterricht in der Muttersprache ist teilweise an der Verwirrung und dem kläglichen Zustande schuld, in welchem sich der Sprachunterricht unleugbar befindet.

Von dem, was hier oben von den fremdsprachlichen Studien als Mittel zur Vermittelung der elementaren grammatischen Begriffe andeutungsweise gesagt worden ist, dürfte es sich ergeben, dass das Einprägen der »allgemeinen» Grammatik beim Unterricht in den fremden Sprachen unmöglich ist, falls der muttersprachliche Unterricht nicht mit der möglichst grössten Intensität als Propädeutik des fremdsprachlichen getrieben wird. Die Muttersprache aber eine direkt dienende Stellung in dem gesamten Unterricht einnehmen zu lassen, das hiesse, wenigstens hier im Lande, wo diesem Unterrichtszweige leider nur eine unbedeutende Zahl wöchentlicher Stunden eingeräumt werden kann, aus dem Regen in die Traufe kommen.

Der Vorschlag, nach welchem der Unterricht in der »allgemeinen» Grammatik sich am besten dadurch ordnen lasse, dass er unter die verschiedenen Sprachen verteilt würde, fusst wahrscheinlich auf einer Konfusion zwischen den elementaren grammatischen Begriffen beim muttersprachlichen Unterrichte auf der einen und der speziellen Grammatik einer fremden Sprache auf der anderen Seite. Aus oben angegebenen Gründen muss dieser Vorschlag als in der Schulpraxis

unausführbar angesehen werden; ausserdem gilt auch hierbei das bekannte Wort: viele Köche verderben den Brei.

Die Sprachlehrer an unseren Reallyzeen sollen sich nicht mit Palliativen begnügen lassen, sondern den ganzen Schritt machen: sie müssen dem Jagen nach den aus dem Mittelalter herstammenden Phantomen, der sprachlich-logischen Schulung und der »formalen Bildung» ein Ende machen und den Unterricht in ihren respektiven Fächern nach den Prinzipien der modernen psychologischen Pädagogik treiben. Es ist die höchste Zeit, dass dies geschieht, sonst wird es zu spät. Das alte Dogma, dass speziell der Sprachunterricht das Monopol besässe, »formal bildend» zu sein, wurde im Laufe des letzten Jahrhunderts von den hervorragendsten pädagogischen Schriftstellern wiederholt mit so grosser Schärfe kritisirt, dass man sich darüber verwundern muss, dass der Glaube daran noch in unseren Tagen so allgemein ist. So sagte bereits Herbart unter anderem: »Mögen die Philologen ihre alte bekannte Ausrede von der formal bildenden Kraft des Sprachstudiums in die neuesten Phrasen kleiden; das sind leere Worte, wodurch niemand überzeugt werden wird, der die weit grösseren bildenden Kräfte anderer Beschäftigungen kennt und der die Welt mit offenen Augen ansieht, worin nicht wenige und nicht unbedeutende Menschen leben, die ihre geistige Existenz keiner lateinischen Schule verdanken». [1]) Über dieselbe Sache schreibt unter anderen ein bekannter einheimischer pädagogischer Schriftsteller folgendes: »Tarkastuksemme johtaa siis siihen päätökseen, että tuo yleinen vuosisatoja vanha luulo puheenalaisten opintojen (= die Sprachstudien und die Mathematik) etevämmyydestä järkeä kehittävinä opetusaineina perustuu vaillinaiseen ja erehdyttävään käsitykseen sielunt oimintamme laadusta.» [2])

Und was versteht man denn unter dem Ausdrucke »die formale Bildung»? Diese Frage möchte ich mit dem berühmten Professor W. Rein in Jena folgendermassen beantworten:

---

[1]) *Fr. Paulsen*, a. a. O. II, 241.

[2]) *M. Johnsson*, Opetusoppi I, 40.

»Eine solche giebt es im allgemeinen gar nicht, sondern es bestehen so viele Arten derselben, als wesentlich verschiedene Gebiete geistiger Beschäftigung bestehen.» [1])

Werden aber unsere Sprachlehrer in nicht ferner Zukunft sich von der Wahrheit ähnlicher Äusserungen überzeugen lassen? Werden sie ihren Schülern, derentwegen sie da sind, ein williges Ohr leihen, die ohne Zweifel, wenn sie es nur verständen, wie ein Mann in betreff der abstrakten, inhaltlosen sprachlich-logischen Schulung in das Goethesche Wort einstimmen würden:

Mir ist von alle dem so dumm
Als ging mir ein Mühlrad im Kopf herum!

Das wage ich nicht zu glauben; denn es würde allzu optimistisch sein, eine solche Geweckтheit der grossen Mehrzahl zuzumuten. Das *iurare in verba magistri* ist bei der Mehrzahl zu tief eingewurzelt, die Gewohnheit ist zur zweiten Natur geworden; und bereits Horaz sagte: *naturam expellas furca, tamen usque recurret.* Auch was Finland anbelangt, wird wol das Wort zur Wahrheit: »In Deutschland gehören zwei Jahrhunderte dazu, um eine Dummheit abzuschaffen; eines, um sie einzusehen, das andere, um sie zu beseitigen.»

Weg mit allen mittelalterlichen afterwissenschaftlichen Spekulationen! Nur unter dieser Bedingung, so viel ich sehen kann und so weit mein Wissen reicht, ist dem besagten Übelstande in unseren Sprachverwirrungsanstalten mit der bereits in der untersten Klasse beginnenden äusserst *confusa variatio lectionum* einigermassen abzuhelfen.

Ich sage: einigermassen. Vorausgesetzt nämlich, dass sowol die Lehrer der Muttersprache als auch diejenigen in den fremden Sprachen in vollkommen rationeller Weise den Unterricht in ihren Fächern treiben und alles tun, was auf sie ankommt, so soll man sich doch nicht allzu grossen Hoffnungen auf das Abhelfen des mangelhaften Sprachunter-

[1]) *W. Rein*, Pädagogik im Grundriss, Seite 39.

richts hingeben. Die wichtigste Ursache zu den obwaltenden Übelständen des Sprachunterrichts soll nicht ausschliesslich innerhalb der Schule gesucht werden, denn da ist sie zum grössten Teil nicht zu finden. Der zarte Punkt liegt einerseits in unseren Stundenplänen, denen es an einem zweckmässigen System vollständig ermangelt, und andrerseits in der jetzigen Maturitätsprüfung, die den ohnedies verworrenen fremdsprachlichen Unterricht immer mehr verwirrt.

Wenn sowol der Unterricht in der Muttersprache als der in den Fremdsprachen in jeder Hinsicht den vollen Erfolg haben soll, so ist es unbedingt notwendig, dass der erstere sich ohne Unterbrechung und von fremden Einflüssen unberührt einige Jahre lang fortsetzen kann. Je später der fremdsprachliche Unterricht innerhalb der Mittelstufe begonnen wird, desto grösser wird der Erfolg, der von ihm erwartet werden kann. In dem dänischen »Forslag til Lov om højere Almenskoler m. m.» vom Jahre 1902 steht es mit recht Seite 27:» Undervisning i fremmede Sprog er nu for Børn i deres tidligste Skoleaar pædagogisk set en Uting; den kan ikke begynde med nogen som helst Udsigt til at bœre Frugt, før Barnet er naaet hen til Alderen omkring de 11 Aar.»

Zieht man aber unsere sonderartigen politischen und kulturellen Verhältnisse in betracht, so ist es natürlicherweise utopistisch, auf eine Verbesserung unserer Stundenpläne in dieser Beziehung zu hoffen.

Die Frage von der Umgestaltung der jetzigen Maturitätsprüfung gehört nicht hierher.

* *
*

Man muss wol darauf verzichten, bei den Älteren, die in allzu hohem Grade von der Tradition suggerirt sind, neuen wissenschaftlichen und pädagogischen Bestrebungen Eingang verschaffen zu können. Bei den Jüngeren vermag man leichter Verständnis für Neuerungen zu finden. Aber wo und wie sollten die Jüngeren und die Jungen, die unter dem Einflusse

der Vertreter der altüberlieferten sprachpädagogischen Auffassung stehen, die neuen Gedanken und die neue Reformmethode kennen lernen? Denn — *mutatis mutandis* führe ich die folgenden Worte hier an — »diese Methode — die Methode der Natur — verbauen uns die grossen Pharisäer und Schriftgelehrten, die jetzt auf Mosis Stuhle sitzen: die Fenster an ihrem Rathause haben sie vergessen wie dort in Schilda und wollen nun das Himmelslicht in einer Mausefalle fangen». [1])

Axel Rosendahl.

Besprechungen.

Abbé Rousselot et F. Laclotte. Précis de prononciation française. Paris et Leipzig, Welter, 1 v. 8⁰ 256 p., 83 fig. 7 frcs 50. La 2:e partie seule 4 frcs.

Ce manuel est ce qu'on pouvait attendre des auteurs, qui ont à la fois les connaissances théoriques et la pratique de l'enseignement phonétique: il est clair, succinct, précis quoique élémentaire. — La division de l'ouvrage est la suivante. Une première partie est consacrée à l'étude des sons du français isolés ou combinés, mais considérés en eux-mêmes (articulations isolées et groupées, accent etc.). Dans la deuxième partie, les auteurs donnent les règles de prononciation, partant, pour la commodité pratique, de la forme écrite. Ils indiquent les lois selon lesquelles varie la prononciation de tel ou tel son (perte d'accent, influence des sons voisins, etc.). Une 3:e partie contient des exercices de lecture. Les deux dernières parties forment un fascicule distinct, qui peut être acheté à part.

Comme on pouvait s'y attendre par le nom des auteurs, le manuel est basé sur la méthode expérimentale, et la 1:ère partie est enrichie de nombreux clichés et photographies. D'autre part il est à remarquer que M. l'abbé Rousselot, sans rejeter bien entendu les notations phonétiques, semble leur accorder moins de place dans ses exercices pratiques que l'école des maîtres phonétistes. Enfin je note comme dernier caractère que le livre est un exposé des résultats acquis et des solutions adoptées par les auteurs, et ne se préoccupe pas de la »littérature» du sujet. C'est avec inten-

[1]) *O. Jäger*, Aus der Praxis. Ein pädagogisches Testament, Nr. 48.

tion que M. l'abbé R. a procédé de la sorte; il ne faut donc pas lui faire sur ce point une critique en l'air. Cette manière de faire a l'avantage de rendre l'exposition plus courte et plus facile; elle a l'inconvénient qu'on est obligé néanmoins de consulter les autres ouvrages.

Le *standart* de pronociation adopté est celui des Parisiens cultivés. Mais les auteurs indiquent les divergences entre générations différentes (évolutions phonétiques) et les divergences provinciales. Ils font en autre des remarques sur les défauts contre lesquels ont à lutter les étrangers. Un certain nombre de ces remarques concernent les personnes de langue suédoise.

Je passe maintenant aux remarques de détail. La classification des voyelles participe du système de Bell et de celui de Winteler. Les auteurs partent de l'*a moyen* (Paris), et établissent une double série *antérieure* (e, i, u, eu) et *postérieure* (â, o, u, ou). Les termes *antérieur* et *postérieur* ne sont peut être pas très heureux, la série antérieure étant en même temps supérieure et même un peu postérieure, mais c'est un détail. — Dans l'étude des voyelles labialisées (p. 41), on aurait désiré une indication plus claire de la différence entre le français et les langues germaniques, qui tient surtout à une différence dans le degré d'avancement des lèvres (Vorstülpung). — L'indication que les voyelles nasales sont labialisées (p. 44) est précieuse et, je crois, nouvelle. — Au sujet de *r* (p. 56), on ne voit pas chez les auteurs la distinction des deux *r* qu'on entend à Paris. Outre *r* uvulaire, on a, chez le peuple surtout, une *r* très voisine du *r'ain* arabe, et nettement distincte de celle des classes cultivées. Quant à la question des vibration de la luette, elle reste encore un peu obscure. — A propos des sifflantes et chuintantes (p. 61), il eût été bon de parler du timbre tout spécial et caractéristique qu'elles ont en français. — P. 59 sur le *v* bilabial: »Ce défaut n'est pas rare en Allemagne». Phrase à supprimer d'une seconde édition. Le *b* fricatif est normal dans les dialectes du *mitteldeutsch*, et ne peut pas être qualifié de défaut sans plus d'explication. — P. 70 fig. 59: les lettres ne sont pas indiquées sur les clichés. — Les renseignements sur les phénomènes de coupe syllabique (p. 80) sont excellents et très utiles. La phonétique de la syllabe est un chapitre trop souvent dédaigné et dans les manuels et dans l'enseignement. — P. 89: L'abrègement d'une même articulation dans des groupes de longueur croissante est un fait général, qu'il eût été bon de rattacher à son principe. C'est une des lois dominantes de la rythmique générale, que la mesure du débit s'accélère dans les rythmes irrationnels, quand croît le nombre des éléments compris dans l'unité rythmique. Cette loi,d'une importance capitale en métrique (théorie de la dipodie), joue également un grand rôle

en phonétique. Les tracés du précis en question en sont une illustration frappante. — P. 90. On ne voit pas, dans les indications sur la durée, si les auteurs ont tenu compte des pauses, dont le rôle est essentiel dans le rythme du vers. — P. 91. Si le tracé 3 de la fig. 80 *(papa)* est exact, la note 2 est fausse: le 1:er *p* est visiblement plus fort que le second. — P. 92. La remarque d'orthoépie sur la prononciation *mainnant* qualifiée de *négligence choquante* étonne un peu. N'est-ce pas une évolution commençante et à laquelle appartient peut-être l'avenir? — P. 101 et suiv. les remarques sur *l'e muet* sont pleines de justesse et de bon sens pratique.

Je ne saurais trop recommander cet ouvrage aux étudiants et aux maîtres. Je le crois appelé à rendre de grands services, si on en combine l'étude avec la reproduction des expériences qui s'y trouvent indiquées. En particulier l'emploi du palais artificiel est d'une grande simplicité et d'une incroyable utilité.

Je terminerai par une remarque d'ordre commercial. Le 1:er fascicule portait l'indication: »Prix environ 5 francs». La couverture du 2:e fascicule porte: »Prix 7 f. 50». Ce genre de surprise est sur les souscripteurs d'un effet généralement peu agréable. Pareille aventure s'est produite avec les *Principes de phonétique expérimentale* de M. l'abbé Rousselot. Cela se comprenait, à cause du nombre des clichés de la 2:e partie. Mais la 2:e partie du *Précis* ne contient pas une figure. Les frais étaient donc aisés à évaluer, et on ne s'explique pas cette élévation de prix de 50 %. L'inconvénient de ces mesures, c'est que l'auteur risque de pâtir de la surprise de l'acheteur.

J. Poirot.

Ernst A. Meyer. Englische Lautdauer. Eine experimentalphonetische Untersuchung (Skrifter utgifna af K. Humanistiska Vetenskaps-Samfundet i Upsala VIII, 3). Uppsala Akademiska bokhandeln und Leipzig, Harrassowitz, 1903 1 Bd. 8⁰ IV + 111 S. (ohne Preisangabe).

Der Verf. hat sich schon auf dem Gebiete der Experimentalphonetik durch verschiedene Untersuchungen als einen geschickten und gewissenhaften Forscher bewährt. In derjenigen Arbeit, deren Titel oben zu lesen ist, stellt er sich zur Aufgabe die Feststellung der Dauer der englischen Laute. Es ist von vorn herein klar, dass dieses Problem am genauesten durch die graphische Methode gelöst werden kann; und nach den Angaben des Verf. zu beurteilen, so hat er bei den Versuchen die nötige Vorsicht beobachtet.

Die Hauptresultate der Untersuchung gelten die Dauer der Laute im ein-und zweisilbigen Worte unter affektlosem (sogen. lexikalischem) Vortrag. Daneben hat aber der Verf. auch andre phonetische Eigenschaften berücksichtigt, so z. B. die Lippentätigkeit, zu deren Feststellung er ein eigenes, höchst einfaches, und, wie mir scheint, sinnreiches Apparat erfunden und benutzt hat. Die Kurven, die er auf diese Weise erhielt, sind sehr lehrreich, und das Verfahren verdient auf die Untersuchung andrer Sprachen übertragen zu werden. — Auch die Kehlkopftätigkeit, und insbesondere die Hauchverhältnisse sind vom Verfasser untersucht worden; ich bin aber bis jetzt der Frage zu fremd gestanden, um ein persönliches Urteil aussprechen zu dürfen.

In die Einzelheiben einzugehen, würde mich zu weit führen, da das Buch einen mehr wissenschaftlichen als direkt und pädagogisch praktischen Wert besitzt.[1]) Von den Schlussergebnissen will ich zwei besonders hervorheben:

1:o den Einfluss der Stellung im Worte (resp. in der Silbe) auf die Dauer der Laute, der hier sehr klar zu Tage tritt, und

2:o noch mehr den starken Einfluss der Spannungsverhältnisse. Dr. Meyer hat auf diese Verhältnisse eine grosse Aufmerksamkeit gerichtet, und die Resultate, zu denen er gekommen ist, zeigen wie berechtigt dieses Verfahren war. Es ist um so mehr zu betonen, als die Spannungsverhältnisse bis jetzt ungenügend berücksichtigt worden sind; und jedoch ist an eine eingehende Theorie der Silbe so lange nicht zu denken, bis die Lehre von den Spannungsverhältnissen zu einem gewissen Abschluss gekommen ist.

Die Arbeit Dr. Meyers muss mit grosser Anerkennung begrüsst werden, nicht nur von den Anglicisten, sondern auch von den Experimentalphonetikern, die mancherlei gute Winke darin finden können.

J. Poirot.

I. **Emile Faguet.** *André Chénier (Les grands écrivains français). Paris, Hachette, 1902 1 v. in - 18, 189 p., 2 frcs. — II.* **Paul Glachant.** *André Chénier critique et critiqué. Paris, Lemerre, 1902, 1 v. in - 18, IV + 432 p., 3 frcs 50.*

---

[1]) Einen Punkt will ich doch besprechen. Das Untersuchungsmaterial wurde von zwei Engländern geliefert, über welche der Verfasser Kontrollangaben anführt. Eine fehlt aber, so viel ich gesehen habe, nämlich das relative Sprechtempo der beiden Herren; man hätte es immerhin gerade hier erwarten können.

L'intérêt du public et des historiens de la littérature pour André Chénier a beaucoup grandi pendant les cinq ou six dernières années, et il a été redoublé par la publication en 1899 d'une partie des manuscrits inédits en prose. Plusieurs études, d'ensemble ou de détail, ont été publiées sur Chénier, et d'autres sont encore en vue. Pour cette fois, c'est de celles de M. Faguet et de M. Glachant que je voudrais rendre compte.

I. C'est une heureuse idée que d'avoir demandé à M. Faguet d'écrire le *Chénier* des *Grands écrivains français;* et il est encore plus heureux que l'ouvrage n'ait été écrit que maintenant. M. Faguet avait déjà dans son *XVIII:e Siècle* publié une étude très vigoureuse et nourrie sur le poète. Dans le présent ouvrage, l'auteur a pu profiter des publications de M. Abel Lefranc, et consulter les manuscrits. De toutes les études que j'ai lues sur Chénier, c'est peut-être la meilleure.

M. Faguet s'est écarté du plan ordinairement suivi dans la collection où paraît son livre. Au lieu de ramasser toute la biographie en un chapitre, et d'étudier ensuite les oeuvres et le style, il fait marcher ces trois études de front, et divise la carrière de Chénier en périodes correspondant à des dates importantes de sa vie. De cela on ne peut que le louer sans réserves. L'autre plan a quelque chose d'artificiel, qui me gâte un peu même les remarquables études de M. Lanson sur Corneille et de M. Larroumet sur Racine. Appliqué à Chénier, il eût été tout à fait faux; car la personne de Chénier se reflète à tel point dans sa production littéraire qu'on pourrait presque refaire sa biographie par son oeuvre: et, pour bien dire, nous en sommes le plus souvent réduits là. Le poète est donc ici inséparable de l'homme.

M. F. distingue dans la carrière de Chénier trois manières, ou trois sources d'inspiration dont chacune a été dominante dans une période de sa vie. La première manière est proprement antiquisante. C'est l'époque où il écrit la plus grande partie de ses poésies imitées des anciens. — La seconde manière, qui suit le voyage en Italie, est surtout celle des élégies. — Le séjour à Londres prépare une troisième manière, qui, interrompue par les polémiques de presse, se manifeste dans la reprise de *l'Hermès* pendant la retraite à Versailles, en attendant que l'emprisonnement lui fournisse l'occasion de nouvelles poésies, les *Iambes*. — Peut-être est-ce préciser par trop les dates, surtout pour *l'Hermès;* mais dans l'ensemble on peut se rallier à cette division.

Je signale les études très fines et approfondies que fait M. F. de ces trois manières, où il montre le caractère grec des poésies antiques, et aussi, malgré leur caractère XVIII:e siècle, les promesses d'avenir des élégies. — Il se montre très admirateur de

l'Hermès. J'ai beau y réfléchir, je ne puis partager cette manière de voir. Nous ne possédons de *l'Hermès* que des fragments de valeur inégale, qui sont souvent des imitations, des reprises de thèmes classiques, en un mot des »épisodes». Chénier n'a pas eu le temps d'aborder la vraie difficulté, l'exposition elle-même. Et quant à la question de principe, le scepticisme de M. L. Bertrand me paraît ici tout à fait de mise. Non que les conceptions scientifiques soient aussi fragmentaires que le dit M. Bertrand. La science contemporaine est au contraire dominée par le mécanisme: mais le mécanisme est la négation même de la poésie. La science antique était avant tout qualitative; la nôtre est devenue purement algébrique. Tout essai de poésie scientifique est condamné à échouer misérablement, ou à donner de la science une interprétation qualitative, et par suite fausse. M. Faguet cite un passage de Musset sur la gravitation universelle: mais la personnification des forces astronomiques à laquelle se livre le poète est puérile, pour ne pas dire grotesque; alors, à quoi bon? Ne regrettons pas »le grand poème philosophique synthétique qui manque à la France»: car quelle est la littérature qui le possède, et qui surtout pourra le posséder, à mesure que la science ira se perfectionnant!

Sur la biographie de Chénier et l'histoire de ses œuvres, on ne pouvait apporter beaucoup de faits nouveaux après les travaux de Becq de Fouquières. — Je me contenterai de relever un détail: c'est l'histoire des manuscrits du groupe de Latouche. On sait que ces manuscrits, conservés par M:lle de. Flaugergues avec la bibliothèque de de Latouche, disparurent pendant la guerre de 1870—71. On en accuse les Allemands. Ne serait-il pas plus sage de dire qu'on ne sait rien à cet égard? M:lle de Flaugergues quitta sa maison (située près de Sceaux) le 19 septembre, et n'y revint qu'»au pritemps de 1871», dit Becq de Fouquières. Elle trouva la maison incendiée et pillée. Mais quand l'avait-elle été, et par qui? M:lle de Flaugergues n'a dû revenir qu'après la Commune. Est-on sûr que l'incendie ait eu lieu pendant le premier siège, et peut-on affirmer avec certitude que ce sont des Allemands qui ont mis le feu? Et pourquoi s'est-on obstiné à vouloir que les manuscrits fussent passés outre-Rhin?

II. L'ouvrage de M. Glachant se compose de deux parties, dont le lien est très fragile: les opinions d'André Chénier sur les questions littéraires, et les opinions des critiques sur les oeuvres de Chénier. Le seul trait d'union entre ces deux parties est dans le titre; c'est un peu mince, et on eût préféré un titre plus simple ou plus vague.

La première partie est précédée d'une introduction sur la critique en général, qui est une profession de foi impressionniste.

Pourtant la méthode suivie par l'auteur dans son étude sur Chénier ne m'a pas paru être spécialement impressionniste. Dans la question de savoir si Chénier est »classique ou romantique», il adopte une solution intermédiaire. Il montre l'originalité de Chénier à travers ce qu'il a conservé de son siècle. Il insiste, après M. Morillot, sur les différences que présentent, dans la conception de la poésie, *l'Epître à Le Brun* et *l'Invention;* il me semble même aller trop loin dans cette voie. Puis il passe à l'examen des genres en particulier, étudiant la conception classique pour confronter avec elle les opinions de Chénier. M. G. insiste sur les théories littéraires de l'Encyclopédie; peut être s'est-il laissé aller à en exagérer l'influence sur Chénier. — Je signalerai surtout le chapitre sur le théâtre, l'un des plus neufs de tout l'ouvrage, et celui sur la satire, genre où Chénier a été vraiment créateur.

La seconde partie est un »essai de bibliographie», où l'auteur relève à leur date les ouvrages et articles parus en langue française sur Chénier, et en donne une analyse succincte. Cette biographie est très complète; je n'y ai relevé qu'une omission, celle du petit livre de *M. Todeschini: Etude sur André Chénier, Milan 1891.* Quant à la bibliographie étrangère, il eût mieux valu la supprimer; car elle ne contient que quelques ouvrages, dont le choix n'est pas très heureux.

Le livre apportera à l'étude de Chénier une contribution importante. Il est écrit dans un style aisé, mais qui gagnerait à être plus simple. Appeler Chénier un *impressionniste* me paraît plus que risqué.

J. Poirot.

Protokolle des Neuphilologischen Vereins für das akademische Jahr 1902—1903.

Protokoll des Neuphilologischen Vereins vom 21 Februar 1903, bei welcher Sitzung 17 Mitglieder anwesend waren. — In der Abwesenheit des Vorstandes und des Sekretärs wurde das Wort vom Ehrenpräsidenten Prof. Söderhjelm und das Protokoll von Dr. Palander geführt.

§ 1.

Das Protokoll der letzten Sitzung wurde verlesen und geschlossen.

§ 2.

Professor *Mandelstam* hielt einen Vortrag unter dem Titel »Ein Weg dem Schaffen eines Schriftstellers näher zu kommen», wobei er besonders das vor kurzem erschienene Buch Ewald A. Buckes über »Wort und Bedeutung in Goethes Sprache» berücksichtigte. — Der Vortrag veranlasste eine Diskussion zwischen dem Vortragenden und Professor *Söderhjelm,* der u. a. auf die Gefahr hinwies, welche bei derartigen Untersuchungen nahe liegt, die aus dem Wortgebrauch eines Dichters Schlüsse in Bezug auf den Charakter desselben zu ziehen versuchen. Er warnte deshalb vor allzu weitgehenden Untersuchungen, die sich mit Kleinigkeiten abgeben. Nur wirklich begabte Menschen könnten solche Stiluntersuchungen unternehmen; bei anderen würden sie sehr leicht ein oberflächliches Gepräge erhalten. — Lektor *Öhqvist* schloss sich den von Prof. S. ausgesprochenen Ansichten an.

§ 3.

Um das Programm für das Jahresfest zu besorgen wurde ein Komitée ausersehen, in welches ausser dem Vorstand Frl. *Ekholm* und Herr *Långfors* gewählt wurden.

§ 4.

Dr. *Palander* gab ein Referat von Hermann Pauls Abhandlung 'Die Umschreibung des Perfektums im Deutschen mit »haben» und »sein»'.

§ 5.

Als neues Mitglied des Vereins wurde vorgeschlagen und gewählt Mag. phil. J. F. Lindström.

In fidem:

Hugo Palander.

Protokoll des Neuphilologischen Vereins vom 15 März 1903, bei welcher Sitzung (Jahresfest) das Ehrenmitglied Prof. F. Gustafsson, der Vorstand und 39 Mitglieder anwesend waren

§ 1.

Dr. *Wallensköld* hielt eine Rede zum Andenken Gaston Paris'. Auf Vorschlag des Vorsitzenden wurde ein Telegramm folgenden Inhalts an Madame Paris abgesandt:

La Société néophilologique de Helsingfors, réunie pour sa fête annuelle, Vous adresse l'expression de sa profonde sympathie à l'occasion de la mort de Monsieur Paris, notre maître vénéré et aimé.

Le Président:

Wallensköld.

§ 2.

Der Festvortrag wurde von Prof. *Söderhjelm* gehalten und behandelte das Tema: Die Legende der Doppelehe.

§ 3.

Es folgte ein animirtes geselliges Beisammensein. — Während des Soupers wurden mehrere Reden gehalten. Der Vorsitzende verlas einen an den Verein angelangten Brief von Prof. C. G. Estlander und brachte im Zusammenhange damit einen Toast für die Ehrenmitglieder des Vereins aus. Auf den Toast antwortete Prof. Gustafsson. — Dr. Palander hielt eine Rede an Prof. Söderhjelm, dessen sehr bedeutungsvolle Tätigkeit für den Verein und die neuphilologischen Studien an unserer Universität überhaupt von ihm hervorgehoben wurden. Prof. Söderhjelm dankte für die an ihn gerichteten Worte und schloss mit einem Toast für den Vorsitzenden. — Nach dem Souper wurde eine für diese Gelegenheit verfasste parodische Dramatisirung von »Tristan und Isolde», eine Tragödie in 21 Akten, zur grossen Heiterkeit der Anwesenden aufgeführt.

In fidem:

Matias Wasenius.

Protokoll des Neuphilologischen Vereins vom 4 April 1903, bei welcher Sitzung ausser dem Vorstande 27 Mitglieder anwesend waren.

§ 1.

Die Protokolle der zwei letzten Sitzungen wurden verlesen und geschlossen.

§ 2.

Der Vorsitzende teilte mit, dass der Verein für die Publikationen, womit derselbe an der Weltausstellung in Paris 1900 teilgenommen, ein Diplom mit einem »Mention honorable» empfangen hatte.

§ 3.

Der Verein hatte von »Selskabet for germanisk filologi i Kjøbenhavn» die Publikation der Gesellschaft über Karl Verner empfangen. Es wurde beschlossen den 3. Band der »Mémoires» als Gegengeschenk zu senden.

§ 4.

Dr. *Uschakoff* sprach von der neuen deutschen Ortographie, durch deren Annahme Einheitlichkeit in der Rechtschreibung der deutschen Sprache zu gewinnen sei, und machte auf die Abweichungen aufmerksam, welche zwischen derselben und der Schulortographie von 1880 existirten. Nach einer kürzeren Diskussion zwischen Dr. Uschakoff, Lektor Öhqvist und Frau Freudenthal beschloss der Verein als seine Ansicht auszusprechen: 1) die neue Ortographie bezeichne einen Fortschritt; 2) nach derselben sollten Anfänger unterrichtet und neue Bücher gedruckt werden; 3) die alte Ortographie solle nicht unnötigerweise verboten werden, sondern könne von Schülern, welche die deutsche Sprache früher nach dieser Ortographie gelesen und geschrieben hätten, gebraucht werden.

§ 5.

Prof. *Söderhjelm* ref. die Frage über die Litteratur und Litteraturgeschichte im Schulunterricht. Mit der geringen Stundenzahl, die nach unseren Lehrplänen den modernen Sprachen zur Verfügung steht, hielt Prof. S. es nicht für möglich, Zeit für eine umfassendere Lektüre zu finden. Vor allem gilt es ja die betreffende Sprache gut verstehen zu lernen. Da die Lektüre mit leichteren Lesestücken und nicht mit litterarischen Meisterwerken anfangen

muss, empfahl Prof. S. die Chrestomathie als die geeignetste Lektüre auf der ersten Stufe. Erst wenn die Schüler ziemlich gut die Sprache verstehen, kann davon die Rede sein, bedeutendere Litteraturwerke zu lesen; auch dann wird es schwer tiefer in dieselben einzudringen eben wegen der kurzen Zeit und der geringen Empfänglichkeit, die man oft bei einer Anzahl der Schüler findet. Es soll aber denjenigen Schülern, die wirklich Lust und Sinn für eine umfangreichere Lektüre haben, Gelegenheit bereitet werden, diese Lust ausserhalb der Schule, während der Ferien zu befriedigen. Der Lehrer soll ihnen Winke in Bezug auf die Wahl der Lektüre geben und die Bibliothek der Schule soll mit guter fremdsprachlicher Litteratur versehen sein. — Was die Litteraturgeschichte betrifft, so meinte Prof. S., dass es nicht notwendig sei, diese im Zusammenhange mit dem Sprachunterricht zu treiben; die Schüler werden dadurch die Geschichte der Litteratur nur einseitig und fragmentarisch kennen lernen. So bleiben die grossen litterarischen Geister der Länder, deren Sprache in den Schulen nicht unterrichtet wird, völlig unbekannt, wie z. B. Shakespeare und Dante. Die Litteraturgeschichte gehörte viel mehr zu dem Geschichts- als dem Sprachunterricht.

Dr. *Wallensköld* war derselben Ansicht wie Prof. S., doch wollte er als ein Palliativ in den höchsten Klassen beim Sprachunterrichte ein ganz kurzes litterarhistorisches Lehrbuch mit Litteraturproben aus der älteren Litteratur eingeführt wissen. — Frau *Freudenthal* hob hervor, dass die Litteraturkenntnisse der Schüler durch Vorlesung des Lehrers bereichert werden könnten. Auch die hervorragendsten Werke der Weltlitteratur könnten die Schüler in deutscher Übersetzung auf diese Weise kennen lernen.

Lektor *Öhquist* glaubte, wie Prof. Söderhjelm, dass es nicht möglich sei ein gutes, litterarhistorisches Lehrbuch derart wie Dr. Wallensköld es vorgeschlagen, zu Stande zu bringen. Was die Bedürfnisse der Schüler nach Kenntnissen auf dem Gebiete der Litteraturgeschichte betrifft, so könnte die Schule während der jetzigen Verhältnisse dieselben nicht befriedigen, wol aber die ästhetischen beibringen. Aber um dies tun zu können, müsste der Unterricht der Grammatik eingeschränkt und das praktische Element beim Unterricht mit viel grösserem Nachdruck getrieben werden.

§ 6.

Als neue Mitglieder des Vereins wurden vorgeschlagen und gewählt: Frau Aina Thillot, Stud. Fräulein Adèle Burjam, Stud. Felix Brofeldt.

In fidem:

Matias Wasenius.

Mitteilungen.

Die schriftlichen Maturitätsproben im Frühjahr 1902.

Anm. *l.* = laudatur, *c.* = cum laude appr., *a.* = approbatur, *i.* = improbatur. Die sog. Privatisten sind in die Schülerzahl miteinberechnet.

Name der Schule	Deutsch				Summe Skribenten	Französisch				Summe Skribenten
	l.	c.	a.	i.		l.	c.	a.	i.	
H:fors: Svenska normallyceum	—	1	2	—	3	—	1	1	—	2
» » reallyceum	2	4	5	—	11	—	—	—	—	—
» Suomalainen reaalilyseo	6	14	6	3	29	—	1	—	—	1
» Nya svenska lärovärket	5	4	7	—	16	—	1	—	—	1
« Lärovärket f. gossar o. flickor	10	6	8	2	26	—	—	—	—	—
» Nya svenska samskolan	7	7	2	2	18	—	—	—	—	—
» Suomalainen yhteiskoulu	4	9	10	—	23	—	—	—	—	—
» Uusi yhteiskoulu	7	15	8	1	31	—	—	—	—	—
» Privata svenska flickskolan	1	—	—	—	1	1	2	2	1	6
» Svenska privata lärovärket f. flickor	3	—	—	—	3	—	—	—	—	—
Borgå: Lyceum	1	1	2	—	4	—	—	—	—	—
» Suomal. yhteiskoulu	1	2	5	1	19	—	—	—	—	—
Tavastehus: Suom. jatkoluokat	4	4	5	1	14		—	—	—	—
Tammerfors: Reaalilyseo	5	12	5	1	23	—	—	—	—	—
» Svenska samskolan	—	2	1	3	6	—	—	—	—	—
» Suom. tyttök. jatkoluokat	3	2	2	—	7	—	—	—	—	—
Åbo: Svenska klass. lyceum	1	5	1	—	7	—	—	—	—	—
» Suomalainen lyseo	—	5	5	1	11	—	—	—	—	—
» Svenska reallyceum	7	3	1	—	11	—	—	—	—	—
» Heurlinska skolan	5	—	—	—	5	—	—	—	—	—
» Svenska samskolan	1	3	—	1	5	—	—	—	—	—

Åbo: Svenska frunt.-sk fortsättningskl.	6	—	-	—	6	—	1	—	—	1
» Suomalainen jatko-opisto	2	6	1	—	9	—	—	—	—	—
Mariehamn: Sv. fortsättningskl.	1	6	3	—	10	—	—	—	—	—
Nystad: Suom. lyseo	3	4	2	—	9	—	—	—	—	—
Raumo: Yhteislyseo	1	4	5	—	10	—	—	—	—	—
Björneborg: Suom. lyseo	—	—	—	1	1	—	—	—	—	—
» Svenska samskolan	3	1	—	—	4	—	—	—	—	—
Lahtis: Suom. yhteiskoulu	2	2	1	—	5	—		—	—	—
Kotka: Svenska samskolan	—	1	—	2	3	—	—	—	—	—
» Suom. yhteiskoulu	2	3	5	1	11	—	—	—	—	—
Wiborg: Svenska lyceum	4	2	—	1	7	—	1	—	—	1
» Suom. reaalilyseo	4	4	3	—	11	—	—	—	—	—
» Svenska frunt.-skolan	2	3	—	—	5	1	2	1	—	4
» Suom. jatko-opisto	—	2	3	1	6	—	—	—	—	—
Willmanstrand: Suom. yhteiskoulu	1	3	3	1	8	—	—	—	—	—
St. Michel: Lyseo	—	—	1	—	1	—	—	—	—	—
Nyslott: Reaalilyseo	1	2	1	2	6	—	—	—	—	—
Sordavala: Reaalilyseo	4	3	—	1	8	—	—	—	—	—
Kuopio. Priv. sv. reallyceum f. gossar o. flickor	4	2	4	—	10	—	—	—	—	—
» Suom. yhteiskoulu	1	4	5	3	13	—	—	—	—	—
Wasa: Svenska lyceum	2	4	2	1	9	—	—	—	—	—
» Reaalilyseo	5	6	3	—	14	—	—	—	—	—
Uleåborg: Svenska lyceum	2	3	—	—	5	—	—	—	—	—
» Suom lyseo	—	1	1	—	2	—	—	—	—	—
Summe	123	165	118	30	436	2	9	4	1	16

Es folgen einige auf das oben mitgeteilte Material gegründete statistische Ergebnisse betreffend die deutschen Skripta.

Der Prozent der Improbirten beträgt für das ganze Land 6,9. Von den improbirten Skribenten wurden mehrere auch in anderen Fächern improbirt.

Wenn die Note »laudatur» = 3 points, »cum laude» = 2, »approbatur» = 1 und »improbatur» = 0 gesetzt wird, beträgt die

durchschnittliche Pointzahl für jeden Skribenten für das ganze Land d,87. Für die einzelnen Schulen — wobei nur diejenigen in Betracht gezogen werden sollen, die wenigstens 10 Schüler zählen — gestaltet sich diese Zahl für jeden Schüler folgendermassen: Åbo Sv. reallyceum 2,55; Wasa Suom. reaalilyseo 2,14; Wiborg Suom. reaalilyseo 2,09; H:fors Nya sv. samskolan 2,06; Kuopio Sv. privata reall. f. goss. o. fl. 2,00; Tammerfors Suom. reaalilyseo 1,93; H:fors Lärov. f. goss. o. fl. 1,92; H:fors Uusi yhteiskoulu 1,90; H:fors Nya sv lärovärket 1,88; Mariehamn Sv. forts. kl. 1,80; H:fors Suom. reaalilyseo 1,79; Tavastehus Suom. jatkoluokat 1,79; H:fors Suom. yhteiskoulu 1,74; H:fors Sv. reallyceum 1,73; Raumo Yhteislyseo 1,60; Kotka Suom. yhteiskoulu 1,55; Åbo Suom. lyseo 1,36; Kuopio Suom. yhteiskoulu 1,23. — Für die Schüler der schwedischen Schulen (i. S. 175) beträgt die durchschnittliche Pointzahl 2,03; für diejenigen der finnischen Schulen (261) 1,77. — Für die männlichen Skribenten (298, wovon 25 improb.) ist die Pointzahl 1,80; für die weiblichen Skribenten (138, wovon 5 improb.) 2,04.

Professor *Kr. Nyrop* hat in dem 3. Heft von Nordisk Tidskrift för vetenskap konst och industri 1903 über den dritten Band der *Mémoires* des Neuphilologischen Vereins Bericht erstattet. Die warm geschriebene und sehr anerkennende Besprechung schliesst mit folgenden Worten: »Alles in allem legen die drei Bände der Mémoires das vorteilhafteste Zeugnis davon ab, wie hoch die finnische Wissenschaft heutzutage steht. Alle Fachgenossen im Auslande hegen für den Neuphilologischen Verein die wärmsten Sympathie und wünschen, dass er ungestört eine Wirksamkeit fortsetzen könnte, die schon so ausgezeichnete Früchte getragen und die Namen vieler Jüngeren Philologen in Europa ein so vorteilhafter Weise bekannt gemacht hat».

Das letzterschienene Heft von Paul-Braunes »Beiträge zur deutschen Sprache und Literatur» enthält u. a. von Dr. *T. E. Karsten* einen Artikel: Zur Scheidung der kurzen E-Laute im Mittelhochdeutschen. — Derselbe Verfasser behandelt in den Finnisch-Ugrischen Forschungen Bd. II, 3 einige germanische Lehnwörter im Finnischen.

Dr. *Hugo Palander* hat in der Zeitschrift für deutsche Philologie XXXV, 2 den dritten und vierten Band der von Steinmeyer und Sievers herausgegebenen althochdeutschen Glossen besprochen.

Inhalt der Neuphilologischen Mitteilungen $^{15}/_{1}$—$^{15}/_{3}$ 1903: Gaston Paris. In memoriam, von W. Söderhjelm. S. 1. — Die Ferienkurse im Auslande, von H. Andersin. S. 11. — Protokolle des Neuphilologischen Vereins. S. 34. — Der Bericht der Revisoren. S. 37. — Mitteilungen. S. 38.

Inhalt: The mystery of William Shakespeare, von A. Bohnhof. S. 39. — Vom Unterrichte der s. g. allgemeinen Grammatik, von Axel Rosendahl. S. 49. — *Besprechungen:* Abbé Rousselot et F. Laclotte, Précis de prononciation française, von J. Poirot. S. 66. — Ernst A. Meyer, Englische Lautdauer, von demselben. S. 68. — Emile Faguet, André Chénier; Paul Glachant, André Chénier critique et critiqué, von demselben. S. 69. — Protokolle des Neuphilologischen Vereins. S. 72. — Mitteilungen. S. 77.

NEUPHILOLOGISCHE MITTEILUNGEN

Herausgegeben vom Neuphilologischen Verein in Helsingfors.

15/9— 15/10 | Acht Nummern jährlich. Preis 4 Fmk. Zahlende Mitglieder des Vereins erhalten das Blatt unentgeltlich. — Abonnementsbetrag, Beiträge, sowie Bücher zur Besprechung bittet man an die Redaktion (Adr. Dr. H. Palander, Lotsg. 2) zu senden. | 1903

Karl Verner.

Karl Verner. Afhandlinger og Breve udgivne af Selskab for germansk Filologi. Med en Biografi ved Marius Vibæk. Kopenhagen, J. Frimodt, 1903. XCII + 372 S., gr. 8°.

Der germanistische Verein in Kopenhagen hat den glücklichen Gedanken gehabt, in einem gross angelegten Werke eine möglichst vollständige Darstellung des Lebens und Wirkens des grossen dänischen Sprachforschers zu geben. An der Spitze steht die von Vibæk sehr anregend geschriebene Biographie Verners, die sich teilweise auf ganz unbekanntes Material stützt. Darauf folgt ein Abdruck der meisten philologischen Schriften (Abhandlungen und Rezensionen) des verstorbenen Forschers. An dritter Stelle findet man (auf 218 Seiten) Auszüge aus seiner Korrespondenz mit anderen Gelehrten, insofern sprachliche Fragen darin erörtert werden. Schliesslich giebt Karl Verners Bruder, Ingenieur Rudolf Werner, eine Beschreibung des Apparates, den Verner für seine phonometrischen Untersuchungen sich konstruirt hatte. Von diesen vier Teilen des Werkes sind der erste (die Biographie) und besonders der dritte (die Briefe Verners) für die jetzige philologische Welt unzweifelhaft die interessantesten, da sie viele neue Beiträge zur Charakteristik Verners als Mensch und Gelehrter enthalten.

Aus dem biographischen Teile, sowie auch aus den Briefen, erhellt in deutlichen Zügen Verners begabte, aber allzu schüchterne und bedächtige Persönlichkeit. Man bekommt den lebhaften Eindruck, dass Verner mit etwas mehr Energie und etwas weniger Misstrauen zu eigener Kraft weit mehr als philologischer Schriftsteller zum Nutzen der Wissenschaft hätte wirken können, als es tatsächlich geschehen ist. Allerdings lebte er ja lange Zeit unter sehr drückenden ökonomischen Verhältnissen, und seine wissenschaftliche Tätigkeit wurde dadurch einigermassen erschwert, aber die Hauptursache zu seiner verhältnismässig geringen schriftstellerischen Produktivität ist doch der Umstand, dass es ihm grosse Mühe kostete, seinen Gedanken eine ihn befriedigende für die Öffentlichkeit bestimmte Form zu geben. Nicht dass sein Stil ursprünglich schwerfällig oder unklar wäre; im Gegenteil, er ist durchaus leichtfliessend und deutlich, und das Schreiben selbst war ihm wol auch nicht zuwider, denn sonst hätte er kaum alle die langen gelehrten Briefe seinen Lehrern und Freunden nur des Vergnügens wegen verfasst. Es war wol so, dass er aus lauter Bescheidenheit und wissenschaftlicher Skepsis sich scheute, eine endgültige Form einem Gedanken zu geben, so lange er noch nicht alles, was zur Sache gehörte, erwogen hatte. Und konnte er das aus irgend welchen Ursachen nicht tun, so liess er lieber die ganze Sache liegen und wandte seine Aufmerksamkeit anderen Dingen zu. Seine Briefe, besonders diejenigen, welche Probleme der slavischen Philologie behandeln, zeigen uns jetzt, wie viel Neues er damals der gelehrten Welt hätte mitteilen können, und was er doch nur einigen Gelehrten, und wol später seinen Zuhörern an der Universität Kopenhagen, zum Besten gab.

Karl Adolf Verner wurde im Jahre 1846 als Sohn bürgerlicher Eltern in Århus (Dänemark) geboren. Student 1864, widmete er sich philologischen Studien, indem er sich mit klassischer, orientalischer und nordischer Philologie beschäftigte. Die slavische Linguistik wurde jedoch allmählich sein Spezialfach, und er brachte sogar seiner Sprachstudien wegen ein Jahr in Russland zu. Nach seiner Rückkehr (1873) bestand

er ein von der Familie gewünschtes Universitätsexamen in den slavischen Sprachen und Litteraturen. In der darauf folgenden Zeit verfasste er seine Aufsätze, *Eine Ausnahme der ersten Lautverschiebung* und *Zur Ablautsfrage,* welche seinen wissenchaftlichen Ruhm begründeten. Nach einem Studienaufenthalt in Westpreussen, um die in der Nähe von Danzig gesprochene kassubische Sprache kennen zu lernen, widmete er sich aus ökonomischen Gründen dem Bibliothekswesen, und war sechs Jahre lang (1876—1882) an der Universitätsbibliotek zu Halle angestellt. Nachher wirkte er als a. o. Dozent der slavischen Philologie an der Universität zu Kopenhagen, und wurde daselbst im Jahre 1888 zum a. o. Professor ernannt. Er starb 1896 als Junggeselle.

Das sind die wichtigsten äusseren Umrisse seines Lebens. Fassen wir jetzt seine sprachwissenschaftliche Entwicklung und Tätigkeit etwas näher ins Auge.

Schon in der Schule interessirte sich Verner für deutsch und französisch, aber seine philologischen Instinkte wurden eigentlich zufälligerweise durch den grossen klassischen Philologen Madvig geweckt, der als Inspektor im Jahre 1860 die Schule in Århus besuchte, wo Verner Schüler war. Madvig sprach nämlich einen so ausgeprägten Bornholm'schen Dialekt, dass der junge Verner dadurch angeregt wurde, über den Unterschied zwischen Aussprache und Schrift zu grübeln. Rask's dänische Rechtschreibungslehre gab seinen Spekulationen neue Nahrung, und es ist sehr bezeichnend für den gründlichen und gewissenhaften Charakter Verners, dass es ihm nachher eine Zeit lang einen Spass machte, entweder zu sprechen, wie man schreibt, oder zu schreiben, wie man spricht.

Schleichers *Compendium der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen,* auf das er zufällig stiess, war es aber, das seine Augen für die eigentliche Sprachwissenschaft öffnete. Auf der Universität studirte er zwar zwei Jahre, aus praktischen Rücksichten, klassische Philologie, aber die komparative Linguistik ward doch allmählich seine Lieblingsbeschäftigung. Einen Lehrstuhl für vergleichende Sprachforschung gab es damals nicht in Kopenhagen; er beschäftigte

sich daher teils mit Sanskrit, teils mit den nordischen Sprachen, schliesslich mit den slavischen Sprachen, deren eigentümliche Betonungsverhältnisse ihn besonders fesselten. Slavist wollte er jetzt werden, und sein Aufenthalt in Russland war dazu bestimmt, eine praktische Basis zu seinen hauptsächlich theoretischen Kenntnissen der verschiedenen slavischen Sprachen zu legen. In Petersburg und Moskau studirte er auch mit Eifer u. A. russisch, polnisch, serbisch und lettisch, indem er die ganze Zeit seine spezielle Aufmerksamkeit auf die Akzentverhältnisse der slavischen Sprachen richtete. Dass er dabei von den russischen Philologen, wie Kunik, Grot, u. A., sehr freundlich behandelt wurde und oft Gelegenheit hatte, mit ihnen über Punkte der slavischen Philologie sich zu unterhalten, war natürlich seiner wissenschaftlichen Ausbildung zu grossem Nutzen. Aus seinen Briefen an seinen Lehrer der slavischen Philologie zu Kopenhagen, Professor C. W. Smith, sowie auch an Andere, sieht man, wie tief Verner schon um jene Zeit in die slavische Sprachwissenschaft eingedrungen war. Jene Briefe sind wahre Vorlesungen über verschiedene Punkte der slavischen Laut- und Betonungslehre. Irgend welche Arbeit aber als direktes Resultat seiner sprachlichen Forschungen in Russland erschien leider nicht.

Wieder zu Hause, beschäftigte er sich zuerst mit seinem Magisterexamen, und als das Examen gegen Ende des Jahres 1873 glücklich bestanden war, zog er sich nach Århus zurück, wo er sich anderthalb Jahre, ohne feste Beschäftigung, linguistischen Studien allerlei Art hingab. Dieser Aufenthalt in Århus ist vielleicht der wichtigste Abschnitt in dem wissenschaftlichen Leben Verners. Hier war es, wo er, während seiner Spekulationen über die Akzentverhältnisse der idg. Sprachen, welche ihm besonders am Herzen lagen, das epochemachende »Verner'sche Gesetz» entdeckte, und die beiden schon angeführten Aufsätze, welche später im XXIII. Bande der Kuhn'schen Zeitschrift erschienen, entwarf. In dem ersten Aufsatze, dem Verner den Titel *Eine ausnahme der ersten lautverschiebung* gab, trägt er in einfachen, klaren Worten das neue »Gesetz» vor. In dem anderen, *Zur ablautsfrage,* sucht er die

Unmöglichkeit der von 1844 stammenden Holtzmann'schen Ablautstheorie zu beweisen. Holtzmann hatte u. A. aus dem Umstand, dass einem idg. betonten *a* bisweilen ein germ. *e* entspricht (z. B. idg. *bhárāmi*, goth. *baira)*, den Schluss gezogen, dass es, mit Verschiebung des ursprünglichen Akzentes, eine Übergangsstufe **bharāmi* gegeben hatte, denn nach ihm könnte nur unbetontes idg. *a* im Germanischen *e* geben. Verner weist nun nach, dass der von Holtzmann angenommene Akzentwechsel unannehmbar ist, und erklärt die Sache so, dass das Idg. zwei verschiedene *a*-Laute besessen hatte, von denen der eine sich im germ. *e* fortsetzt. Verners Auffassung des Sachverhaltes ist richtig; nur ist man seitdem ja weiter gegangen und schreibt dem Idg. geradezu ein *e* zu (idg. **bhérō*).

Während seines Aufenthaltes in Århus hatte Verner seine spezifisch slavischen Forschungen ein bischen vernachlässigt, hauptsächlich wol weil er zu keiner endgültigen Lösung der schwierigen slavischen Akzentfrage kommen zu können glaubte, so lange er nicht das Kassubische, in welcher Sprache nach Schleicher freie Betonung existiren sollte, an Ort und Stelle studirt hätte. Sein lebhaftester Wunsch war daher, nach Westpreussen reisen zu können. Es gelang ihm auch das nötige Reisegeld zu bekommen, und im Juli 1875 fuhr er nach Danzig. Das Kassubische lernte er schnell genau kennen, kam aber, in Betreff der Betonungsverhältnisse, zu dem negativen Resultate, dass das Kassubische nur ein altertümlicher polnischer Dialekt sei. Seine sprachlichen Erfahrungen aus Kassubien hat Verner nicht veröffentlicht; man kennt sie jetzt aus seinen Briefen an C. W. Smith.

Während dieser kassubischen Studienreise erschienen seine beiden ersten Abhandlungen. Mit einem Male ward er ein berühmter Mann. Dank dieser Berühmtheit bekam er den Bibliotheksplatz in Halle; der wolwollende Scherer, entzückt von Verners genialer Entdeckung, hatte ihn dazu vorgeschlagen. Und als er sich in Halle ansiedelte, hatte wiederum sein Ruf als hervorragender Linguist zur Folge, dass Sprachforscher, wie Sievers und Delbrück aus Jena, ihn auf-

suchten, und dass er von den Linguisten in Leipzig, Osthoff, Brugmann, Braune, Hübschmann, Leskien, u. A., mit offenen Armen empfangen wurde. Auch der Bopp'sche Preis für vergleichende Sprachforschung kam ihm jetzt zu Teil (1877), obgleich seine ganze wissenschaftliche Produktion nur aus den zwei Zeitschriftartikeln bestand.

In Halle stand Verner auf der Höhe seiner wissenschaftlichen Berühmtheit, und seine Gönner und Freunde stellten grosse Hoffnungen auf ihn. Man erwartete viel von seiner künftigen Arbeit über die slavischen Betonungsverhältnisse, und wollte unterdessen wissenschaftliche Beiträge von seiner Hand für verschiedene Zeitschriften haben. Man kann aber leider nicht sagen, dass Verner die auf ihn gestellten Hoffnungen erfüllte. Was er während seines Aufenthaltes in Halle veröffentlichte, beschränkt sich auf einen kürzeren Aufsatz und einige Rezensionen. Die Hauptursache zu dieser Improduktivität lag natürlich darin, dass es Verner so grosse Mühe kostete, etwas fertig zu bringen. Um ein Beispiel zu nehmen, so arbeitete er an einer Rezension über Axel Kock's *Språkhistoriska undersökningar om svensk akcent*, welche nur 13 Seiten lang ist, beinahe ein ganzes Jahr. Seine slavischen Forschungen, mit denen er sich noch immer eifrig beschäftigte, hatten noch kein ihn befriedigendes Resultat ergeben. Einen ganzen Winter interessirte er sich fast nur für die Anfertigung eines bulgarischen akzentuirten Wörterbuches mit Hilfe eines bulgarischen Neuen Testamentes, wo der Akzent angegeben war. Nachher gab er sich wieder ausschliesslich der polabischen Sprache hin, und exzerpirte eifrig polabische Handschriften, die er aus den deutschen Bibliotheken zugesandt bekam. Was aber dann noch seine litterarische Leistungsfähigkeit verhinderte, war sein Biblioteksamt in Halle. Mit gewöhnlicher Gewissenhaftigkeit lag er seinen amtlichen Pflichten ob, und tat dabei weit mehr als von ihm gefordert wurde, so dass er als das Muster eines echten Bibliotheksbeamten galt. Alle diese Umstände trugen dazu bei, dass seine litterarische Produktion während des sechsjährigen Aufenthaltes in Halle nicht sehr bedeutend war.

Der oben erwähnte Aufsatz, den Verner in Halle für die *Zeitschrift für deutsches alterthum*, Band XXI (1877), schrieb, trägt den Titel: *Germanisch* nn *in verbindung mit nachfolgendem consonanten.* Verner suchte darin eine Erklärung darüber zu geben, dass diejenigen germanischen Präterito-Präsentia, deren Stamm auf *nn* endigte (wie *kunn-an*), in ihren schwachen Präteritalformen ein *þ*, und nicht ein *d*, hatten *(kunþa)*, und dass die von ebendenselben Verben gebildeten abstrakten Substantive auf *-t* (idg. *-ti*) ein parasitisches *s* vor *t* aufzuweisen haben *(kunst, brunst, gunst*, u. s. w.). Verner erklärt die Sache so, dass in dem *þ*, sowie in dem *s*, ein ursprüngliches *v* stecke (in der Verbindung *nv*: idg. **ganv-ti* > germ. *kuns-t*). Dieser Erklärungsversuch hat nicht die Lösung der schwierigen Frage gegeben; noch sind ja die Meinungen über die Enstehung der Präteritalendung *-þa* sehr geteilt.

Für den *Anzeiger für deutsches alterthum* schrieb Verner während seines Aufenthaltes in Halle zwei bedeutendere Rezensionen, über J. F. Kräuters *Zur Lautverschiebung* (Bd. IV) und A. Kocks *Språkhistoriska undersökningar om svensk akcent* (Bd. VII). In der ersten bekämpft er Kräuters an Grimm sich anschliessende Auffassung von der Entwicklung der idg. Mediaaspiraten, wonach diese unmittelbar in tönende Verschlusslaute übergegangen wären, und äussert sich sehr scharf gegen Kräuters wunderliche Theorie, dass, wenn ein Lautübergang ($x > y$) vorkommt, der entgegengesetzte Lautübergang ($y > x$) auch vorkommen soll. In der zweiten Rezension will er den deutschen Lesern eine klare Vorstellung von den nordischen (schwedischen, norwegischen, dänischen) Akzentverhältnissen geben; sie ist auch wie eine kürzere Vorlesung. Gegen Kock behauptet er mit Recht, dass der eigentümliche Glottisverschluss des Dänischen, der s. g. »Stosston» (dessen wahre Natur er schon 1872 herausgefunden hatte), eine spezifisch dänische (nicht urnordische) Erscheinung ist. Gegen Kock formulirt er auch die Regel über die Akzente des Urnordischen folgendermassen: der akute Akzent bestand in den einsilbigen Wörtern und in den zweisilbigen mit kurzer Endsilbe, der grave Akzent in den übrigen Fällen.

Noch zwei kürzere Rezensionen, für die *Deutsche Litteraturzeitung* (1881), schrieb Verner in Halle, die eine über *Die constitutionellen verschiedenheiten der verschlusslaute im indogermanischen* von H. Kirste, welche Arbeit ziemlich ungünstig beurteilt wird, und die andere über *Tydning af gamla svenska ord* von A. Kock. Und damit ist auch seine litterarische Produktion während der sechs Jahre in Halle erschöpft.

Noch weniger wissenschaftlich produktiv ist aber die lange Zeit (13 Jahre), während welcher er als Lehrer an der Universität zu Kopenhagen wirkte. Nicht dass er faul gewesen wäre; im Gegenteil: er arbeitete fleissig und gewissenhaft wie immer. Aber jetzt waren es hauptsächlich seine Vorlesungen, die ihn in Anspruch nahmen, und er tat gewiss für seine Studenten alles, was man nur von einem akademischen Lehrer erwarten kann. Dazu wurde seine genaue Kenntnis der slavischen Sprachen zu allerlei nicht gerade wissenschaftlichen Beschäftigungen benutzt. So z. B. übersetzte er einzelne Verse verschiedener slavischer Nationalgesänge für ein »geographisches Gesangbuch», und war immer bereit als Dolmetscher slavischer Sprachen Freunden und Fremden zu dienen.

Die interessanteste Publikation aus der Kopenhagener Zeit ist wol sein kleiner Aufsatz *Zur Frage der Entdeckung des Palatalgesetzes*, der 1886 im *Literarischen Centralblatt* erschien. Ganz im Anfang seines Aufenthaltes in Halle hatte Verner seinen Leipzigerfreunden das idg. »Palatalgesetz», auf das er selbständig gekommen war, mitgeteilt, hatte aber zugleich erwähnt, dass Vilh. Thomsen seinerseits zu denselben Resultaten in Betreff des idg. Vokalismus gelangt war. So wurde das Palatalgesetz in aller Stille, ohne irgend welche Veröffentlichung, in Umlauf gesetzt. Später entstand aber unter den deutschen Sprachforschern ein Streit darüber, wer der eigentliche Entdecker des Palatalgesetzes gewesen sei. Während die »Junggrammatiker» auf Verner hielten, meinten die »Alten», dass die Ehre der Entdeckung Johannes Schmidt zukam. Um diesem sonderbaren Streit ein Ende zu machen, veröffentlichte Verner, von seinen deutschen Kollegen dazu eifrig aufgefordert, den erwähnten Aufsatz, worin er den rich-

tigen Sachverhalt schildert, dabei hinzufügend, dass dasselbe Sprachgesetz noch einen dritten selbständigen Entdecker aufzuweisen hatte, nämlich Prof. Esaias Tegnér (in Lund).

Ausser diesem Aufsatze und einigen Artikeln über slavische Philologie in Salmonsens Konversationslexikon veröffentlichte er in Kopenhagen nichts Philologisches. Seine slavischen Akzentforschungen setzte er nur eine kürzere Zeit nach seiner Anstellung als Dozent fort, insofern sie nicht für seine Vorlesungen direkt erforderlich waren. Er war nämlich auf neue Ideen gekommen, die seine ganze Aufmerksamkeit in Anspruch nahmen. Er wollte mit Hilfe eines phonometrischen Apparates, als dessen Grundlage er den Edison'schen Phonograph benutzte, die Sprachlaute analysiren, um eine ganz objektive Darstellung derselben zu erreichen. Während mehrerer Jahre arbeitete er mit dem grössten Eifer an seinen phonetischen Forschungen, und wäre wol zu höchst bedeutenden Resultaten gekommen, hätte er nicht wieder plötzlich die ganze Sache aufgegeben. Es war ihm nämlich ein Anderer zuvor gekommen: unser Landsmann, Dr. Hugo Pipping, hatte im Jahre 1890 seine Arbeiten *Om klangfärgen hos sjungna vokaler* und *Om Hensens fonautograf* veröffentlicht, und Verner verlor dadurch das Interesse daran, seine eigenen Untersuchungen zu Ende zu führen. Der oben erwähnte Aufsatz von Ingenieur Rudolf Werner giebt eine gute Vorstellung von dem phonometrischen Apparate seines Bruders. Sonst findet man eine genauere Beschreibung von Karl Verners phonometrischer Methode und den von ihm gewonnenen Resultaten wol nur in ein Paar Privatbriefen, die er an Pipping schrieb. [1])

Schliesslich sei noch als eine Kuriosität erwähnt, dass Verner gegen Ende seines Lebens (1888) wieder auf die Rechtschreibungsfrage kam, die ihn in seiner Jugend so interessirt hatte. Diesmal zog er ins Feld gegen die Schreibung der dänischen Substanstive mit grossen Anfangsbuchstaben, indem er eine

[1]) Durch die Güte Dr. Pippings ist die Redaktion dieses Blattes im Stande, die Briefe Verners an Pipping unten (als eine Art Supplement zu der vom Germanistischen Verein in Kopenhagen publizirten wissenschaftlichen Korrespondenz Verners) zu veröffentlichen.

Abhandlung *Om store og små bogstave* verfasste. Die Abhandlung blieb jedoch infolge allerlei Umstände unveröffentlicht und ist erst nach Verners Tode nach einem ziemlich übel zugerichteten Manuskripte in *Dania*, Bd. IV, veröffentlicht worden.

Verners wissenschaftliche Produktion ist, wie man sieht, nicht gross. Zu den oben erwähnten Ursachen trat noch in den letzten Jahren seines Lebens sein kränklicher Zustand. Aber trotzdem muss man Verners wissenschaftliche Bedeutung sehr hoch schätzen. Seine geniale Entdeckung der Wirkungen des urgermanischen Akzentwechsels setzte die ganze Germanistenwelt in die lebhafteste Bewegung und gab den Anstoss zu weiterer Arbeit in der gegebenen Richtung. Das »Verner'sche Gesetz» war ein grosser Gewinn für die »junggrammatische» Schule, und obgleich er sich selbst nicht zu den eigentlichen Junggrammatikern rechnete, war doch seine ganze Denkart, seine wissenschaftliche Arbeitsmethode eine solche, dass man ihn entschieden zu den »Jungen» zählen muss. Er war als wissenschaftliche Kapazität eine Zierde seiner Zeit, und das Land, das ihn zu seinen Söhnen rechnete, kann auf ihn stolz sein.

A. Wallensköld.

Zwei Briefe Karl Verners.

Die folgenden zwei Briefe, welche Verner an Dr. H. Pipping schrieb, nachdem er die Inauguraldissertation des letzteren kennen gelernt hatte, geben eine gute Darstellung seiner eigenen phonetischen Untersuchungen.

Kobenhavn F. Dronningens vej 28
24. februar 1890.

Höjt ærede hr. doctor — Jeg beder Dem undskylde, at jeg ikke strax har besvaret den ære og opmærksomhed, De har vist mig ved at sende mig Deres afhandling »om klangfärgen». Jeg vilde gerne ved at sende Dem et udförligere svar (og ikke blot —

som sædvanligt — en almindelig høflighedsfloskel) lægge for dagen, at bogen var kommen en taknemlig læser i hænde, men andet arbejde har holdt mig hen lige til nu. Vi linguistikere har længe gået og ønsket hjælp fra de reale videnskaber: lydfysiologien har hjulpet os endél, men denne disciplin synes ingen perfektibilitét at have, dens iagttagelsesmidler står endnu den dag i dag på et så barnligt standpunkt, at de herrer lydfysiologer udenfor det rént elementære lysteligen ligger i hårene på hverandre, og hver for sig til slut rekurrerer til deres subjektive trommehinder. Det er fra fysiken, fra akustiken at hjælpen skal ventes, men — desværre — har de gode akustikere i mange herrens år ødslet deres store kræfter på at løse gåder på kunstens (musikens) områder og har i altfor höj grad forsömt den side, som dog er udgangspunktet for hin kunst, den menneskelige röst, som alene har interesse for os sprogmænd. Filologerne må derfor være taknemlige for ethvert bidrag fra den side, og jeg tror at kende så meget til sagen, at jeg kan skönne, at *Deres* arbejde er det förste *tillidsvækkende* forsøg på en analyse af svingningskurver, som sproget selv har registreret, thi analyserne hos *Jenkin-Ewing* og hos *Lahr* — den letsindige herre, som De har behandlet altfor humant i Deres bog — er uden tvivl ganske illusoriske: de fører en masse talstörrelser fra forskellige lyd på forskellige tonehöjder frem for læserens næse, men de forholder ham lumskeligen det eneste fuldgyldige bevís for deres kurvers og analysers korrekthed: blot *to* nogenlunde overénsstemmende analyser af samme lyd på samme tonehöjde.

Jeg formoder, at enten Deres landsmand, min ven dr. E. N. *Setälä* eller muligen en anden ven og tidligere kollega ved universitetet Halle, prof. Hugo *Gering* i Kiel har underrettet Dem om, at jeg interesserer mig for denne for fremtidslinguistiken betydningsfulde side af akustiken, og at jeg i mine ledige timer til min adspredelse efter dilettantisk evne selv sysler med disse lydkurver; men hvem det end monne være, så er jeg vedkommende taknemlig derfor. Min interesse stammer allerede fra året 1878, da jeg i udlandet fik lejlighed til at se og höre den förste fonograf, som Edison sendte herover med sin agent Puschka; som alle andre blev jag slået ved at höre de flygtige sproglyd fastholdte og magasinerede i deres væsenlige karakteristiske ejendommeligheder. Men först for et par år siden har jeg realiseret mine tanker og bygget mig et på fonografen baseret måleapparat. Jeg var uvidende om tidligere forsøg i denne retning og först bag efter så jeg — i en anmeldelse af Sievers' Phonetik — *Lahr's* afhandling omtalt, og hos ham fandt jeg henvísning til *Jenkin-Ewing*. Men jeg er tilt böjelig til at betragte denne min aprioriske uvidenhed som et storheld, thi havde jeg i forvejen kendt de nævnte arbejder, vilde jeg, hildet i autoritétstro, neppe være nået udenfor deres idékreds. Nu

har jeg som autodidakt måttet gå ud fra tabula rasa, både hvad apparatet og beregningsmethoden angår, og har gået min egen vej, der i begge henseender har ført mig til *selvstændige* og — som jeg håber — også *bedre* resultater end de tidligere.

Hensens fonautograf må jeg tilstå at være ukendt med; jeg så den første gang omtalt i Paul Wendeler's (temmeligt intetsigende) disputats; men jeg håber at lære den at kende, selv om jeg i dette öjemed skal göre en rejse til Kiel. Såmeget kan jeg forstå af Deres omtale og Deres meddelte kurver, at det må være et særdeles fintfølende apparat, der er i stand til at registrere lydkurver med höjere overtoner end de på Edison's fonograf baserede registrerings-apparater formår det. Det har fra først af været mig klart, at fonografen ikke kan gengive de muligen tilstedeværende höjere partialtoners svingninger (— lad os sige ud over den 10de partialtone —) da disse vil følge så hurtigt på hverandre, at de umuligt vilde kunne afsætte spor i det stive staniol, men på den anden side er det dog uimodsigeligt, at når fonografen, som tilfældet jo er, *tydeligt* kan gengive en lyd som f. ex. *a, u, l, k* osv., så må lydens »*karakteristikon*» være *tilstede* i staniolkurverne; dette berettiger til også at benytte fonografen som undersøgelsesapparat.

Nervus rerum i min konstruktion af det forstörrende måleapparat er — i modsætning til de tidligere — den, at vægtstangen (håfstången), som er uundgåelig og også er tilstede i Hensens apparat, hos mig dannes af det imponderable stof, en *lysstråle;* dens længde og dermed kurvens forstörrelse er altså ikke begrænset af hensyn til materiens tyngde, og når jeg i det under B på bilaget givne exempel er bleven stående ved den der valgte forstörrelse, så skyldes det alene de lokale forhold i mit studereværelse. Forstörrelsen i det givne exempel er omtrent 2000 gange i henseende til kurveamplituden, hvad der ikke kan synes overdrevent, når De erindrer at Jenkin-Ewing ansætter deres mere end 5 gange lavere kurver til en forstörrelse af c. 400 gange. Længdeforstörrelsen er den, at der til 1 m/m i staniolbelægningen svarer 59.02 . . . m/m i reproduktionen (hos J. E. angives længdeforstörrelsen til 7). Apparatet giver mig ikke — som hos Lahr og J. E., kurven *udtegnet;* men det giver mig ordinaterne så tæt som jeg ønsker det, og et öjekast igennem en (astronomisk) kiggert giver mig ordinatlængden (med brøkdél af 1 m/m) således, at denne strax kan lægges til grund for en beregning. Jeg behöver derfor slet ikke at *tegne* kurven, endnu mindre at foretage en mikroskopisk inddeling af x-axen, en oprejsen eller nedfælden af perpendikulærer og en mikroskopisk udmåling af disse: apparatet leverer altså de ordinater, man ønsker at benytte til analysen og med den nöjagtige afstand indbyrdes, og arbejdet bliver ikke synderligt större, om man ønsker 24, 36, 48 . . . 120 eller flere ordinater. — Endelig giver mit apparat mig en axe for ordinatsystemet, nl. den linje, der ligger i måle-

stokkens nulpunkt og hvorfra ordinaterne regnes opad og nedad. L.'s og J.-E.'s apparat giver ikke nogen x-axe, men de må selv forskaffe sig den, idet de drager en ret linje fra maximum til maximum (el. minimum til minimum) og benytter denne som x-axe under den forudsætning, at en sådan linje ligger ⊐⊏ med kurvens indifferenslinje. Men dette er en gal forudsætning: en sådan linje ligger kun rént tilfældigt ⊐⊏ med indifferenslinjen; i alm. danner den én eller anden vinkel til denne. Sagen er den, at fonografens membran under sin aktivitet, på grund af den modstand stiften møder i staniolet, kommer i *private vugninger* (egensvingninger) samtidigt med at den foretager de af lyden fremkaldte svingninger; disse sidste ligger altså op og ned ad de private vugningers bølger og *begge* systemer har en *fælles* indifferenslinje til hvilken *begges* ordinater må stå lodrette. At dette forholder sig således kan man tydeligt se på mine stærkt forstörrede periodiske kurverækker (jeg har taget dem på indtil 10 alens længde): et maximum (el. minimum) i den ene periode ligger i regelen 3—5 m/m höjere (el. lavere) end det tilsvarende i naboperioderne, ja stundom kan differensen stige til over 10 m/m. Også på J.—E.'s små fotolithografiske gengivelser kan man ved at lægge en lineal under kurverne tydeligt öjne dette forhold. Den private vugning fremkalder imidlertid så lange og flade bølger, at man uden stor fejl kan betragte den forholdsvis lille strækning, som en lydperiode indtager som en *ret* linje (hvad både L., J.—E. og jeg gör) men man kan ingenlunde betragte denne linje (eller den dermed mellem maximum dragne paralele linje) som *paralel* med indifferenslinjen; de derfra rejste perpendikulærer vil som regel træffe indifferenslinjen under en större eller mindre vinkel. Målestokkens nulpunktslinje må derimod absolut være paralel med den ideale indifferensaxe og da ordinatværdierne er den lodrette afstand fra denne linje, hvorledes end membranen vugger, må mine ordinater også stå lodrette på den ideale indifferensaxe. Da jeg i ethvert enkelt tilfælde véd hvormeget periodens begyndelsespunkt ligger over eller under dens endepunkt o: hvormeget perioden *helder* i sit forhold til nulpunktslinjen (x-axen), kan jeg — og jeg må göre det, om ellers resultatet skal blive nogenlunde pålideligt — foretage en tilsvarende korrektur i de af apparatet givne ordinatværdier, inden jeg begynder den egenlige analyse. Såmeget om apparatet. Hvis det kan interessere Dem, og De ønsker det, skal jeg gerne sende Dem en udförlig beskrivelse.

Med hensyn til *beregningsmåden* må jeg strax tilstå, at jeg ikke har kunnet nyde så meget godt af Deres bog, som jeg kunde ønsket; jeg kender ikke — jeg vil tilföje: endnu — regningen efter de mindste kvadraters methode, men har fra tabula rasa måttet bygge op med det mathematiske kvantum, jeg for 26 år siden har erhvervet mig i skolen. Derfor er jeg i hovedsagen kommen ind

på den beregningsmåde, som J.—E. og L. følger. J.—E. gör et stort væsen ud af deres ligninger til beregning af de förste 6 (5) partialtoner: de omtaler, at prof. Tait velvilligt har overladt dem denne dyrebare skat, og de beroliger deres læsere med den forsikring, at de selv omhyggeligt har revideret dem. Og den gode L. har haft så meget bryderi med sine ligninger, at han ikke engang, som De også har påvist, har formået at give dem korrekt. Tingen er den, at hverken J.—E. eller L. rigtigt har sat sig ind i de sammensatte periodiske svingningers natur; de vilde ellers ikke have bragt deres ligninger frem i en så ubehjælpsom form, der påbyrder den regnende mindst det dobbelte arbejde af det, som er fornødent ved en fornuftig opstilling af ligningerne.

Når man regner med 12 24 36. osv., kortsagt med et antal ordinater, der er deleligt med 4, altså 4 n ordinater, møder ordinaterne op i de forskellige ligninger i led på 4 og 4 (sjældnere 2 og 2) ordinater med en bestemt sammenhørighed. Man får disse led ved at opstille ordinaterne i 4 kolumner *βουστροφηδὸν* efter hosstående skema. Ledenes antal bliver $n + 1$; förste og sidste (*o*'te og *n*'te) led indefatter kun 2 ordinater. Med hensyn til *fortegnene* henhører disse led til 4 forskellige grupper, som jeg kalder *C D E* og *F* og hvis fortegn for hver af de 4 kolumner er angivet under skema'et. Grupperne *C* og *D* indgår i ligningerne for de *ulige* partialtoner, *E* og *F* i ligningerne for de *lige* partialtoner, og det således at *C*, resp. *E* ingår i *A* ligningerne (efter Lahrs terminologi, hos Dem *b*), *D*., resp. *F* i *B*-ligningerne (hos Dem *a*). Hvorledes man i praxis let og hurtigt får ordinaterne sorterede til de forskellige gruppeled er i regneexemplerne på bilaget vist for 24 ordinater, og fremgangsmåden er analog i alle andre tilfælde.

led					
»	0:	y_0	↗	y_{2n}	
»	1:	y_1	y_{2n-1}	y_{2n+1}	y_{4n-1}
»	2:	y_2	y_{2n-2}	y_{2n+2}	y_{4n-2}
	⋮	⋮	⋮	⋮	⋮
		↓	↑	↓	↑
	⋮	⋮	⋮	⋮	⋮
»	$n-2$:	y_{n-2}	y_{n+2}	y_{3n-2}	y_{3n+2}
»	$n-1$:	y_{n-1}	y_{n+1}	y_{3n-1}	y_{3n+1}
»	n:	y_n	↗	y_{3n}	↗
gruppe	C:	+	+	÷	÷
»	D:	+	÷	÷	+
»	E:	+	÷	+	÷
»	F:	+	+	+	+

De alméngyldige formler for A- og B- ligningen for en hvilkensomhelst partialtone *k* i en sammensat periodisk svingningskurve er nu:

når k er *ulige*

$$\left|\begin{array}{l} 2\,n\,A_k = C_0 \sin\left(\frac{0.k.90^0}{n}\right) + C_1 \sin\left(\frac{1.k.90^0}{n}\right) + C_2 \sin\left(\frac{2.k.90^0}{n}\right) + \ldots C_{n-1} \sin\left(\frac{(n-1).k.90^0}{n}\right) + C_n \sin\left(\frac{n.k.90^0}{n}\right) \\ 2\,n\,B_k = D_0 \cos\left(\text{———}\right) + D_2 \cos\left(\text{———}\right) + D_2 \cos\left(\text{———}\right) + \ldots D_{n-1} \cos\left(\text{———————}\right) + D_n \cos\left(\text{———}\right); \end{array}\right.$$

når k er *lige* indtræder E i st. f. C og F i st. f. D. *Men samtidigt med* A_k *og* B_k *finder man* A_{2n-k} *og* B_{2n-k} *ved blot at skifte fortegn i* A*-lign. foran de lige led, i* B*-ligningerne foran de ulige led.* Heri ligger den overordentlige arbejdslettelse, som J.-E. og L. har været blinde for.

Nogle exempler:

a) Ligningerne for ptt. I med 12 ordinater: $k = 1, n = 3, \frac{90^0}{3} = 30^0$

	0	1	2	3
	0^0	30^0	60^0	90^0
$6\,A_1 =$		$C_1 \sin 30^0$	$+ C_2 \sin 60^0$	$+ C_3$
$[6\,A_5 =$		$+ (\,,,\,) \div (\,,,\,)$		$+ (,,)]$
$6\,B_1 =$	D_0	$+ D_1 \cos 30^0$	$+ D_2 \cos 60^0$	$-$
$[6\,B_5 =$	$+ (,,) \div (\,,,\,)$		$+ (\,,,\,)$	$-]$

b) Lign. for ptt II med 12 ord.: $\frac{2.90^0}{3} = 60^0$

	0	1	2	3
	0^0	60^0	120^0	180^0
$6\,A_2 =$	$-$	$E_1 \sin 60^0$	$+ E_2 \sin 60^0$	$\leftarrow$
$[6\,A_4 =$	$-$	$+ (\,,,\,) \div (\,,,\,)$		$-]$
$6\,B_2 =$	F_0	$+ F_1 \cos 60^0$	$- F_2 \cos 60^0$	$\div F_3$
$[6\,B_4 =$	$+ (,,) \div (\,,,\,)$		$\div (\,,,\,)$	$+ (,,)$

c.) Ligningerne for ptt. V med 36 ordinater. $k = 5, n = 9$; $k.\ \frac{90^0}{n} = 50^0$

0	1	2	3	4	5	6	7	8	9
0^0	50^0	100^0	150^0	200^0	250^0	300^0	350^0	400^0	450^0
								40^0	90^0

$$18\,A_5 = C_1 \sin 50^0 + C_2 \sin 80^0 + C_3 \sin 50^0 - C_4 \sin 20^0 - C_5 \sin 70^0 + C_6 \sin 60^0 + C_7 \sin 10^0 + C_8 \sin 40^0 + C_9$$

$$[18\,A_{13} = +(\ ,,\ ) - (\ ,,\ ) + (\ ,,\ ) + (\ ,,\ ) - (\ ,,\ ) - (\ ,,\ ) + (\ ,,\ ) - (\ ,,\ ) + (\ ,,\ )]$$

$$18\,B_5 = D_0 + D_1 \cos 50^0 - D_2 \cos 80^0 - D_3 \cos 50^0 - D_4 \cos 20^0 - D_5 \cos 70^0 + D_6 \cos 60^0 + D_7 \cos 10^0 + D_8 \cos 40^0 -$$

$$[18\,B_{13} = +(\ ,,\ ) - (\ ,,\ ) - (\ ,,\ ) + (\ ,,\ ) - (\ ,,\ ) + (\ ,,\ ) + (\ ,,\ ) + (\ ,,\ ) + (\ ,,\ ) -]$$

d) Ligningerne for ptt XVI med 48 ordinater. $k = 16, n = 12$; $k\ \frac{90^0}{n} = 120^0$

0	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
0^0	120^0	240^0	360^0	120^0	240^0	360^0	120^0	240^0	360^0	120^0	240^0	360^0

$$24\,A_{16} = (-)\ E_1 \sin 60^0 - E_2 \sin 60^0\ (^0) + E_4 \sin 60^0 - E_5 \sin 60^0\ (^0) + E_7 \sin 60^0 - E_8 \sin 60^0\ (^0) + E_{10} \sin 60^0 - E_{11} \sin 60^0\ (^0)$$

$$[24\,A_8 = +(\ ,,\ ) + (\ ,,\ ) + (\ ,,\ ) + (\ ,,\ ) + (\ ,,\ ) + (\ ,,\ )\ 0 + (\ ,,\ ) + (\ ,,\ )\ (^0)]$$

$$24\,B_{16} = F_0 - F_1 \cos 60^0 - F_2 \cos 60^0 + F_3 - F_4 \cos 60^0 - F_5 \cos 60^0 + F_6 - F_7 \cos 60^0 - F_8 \cos 60 + F_9 - F_{10} \cos 60^0 - F_{11} \cos 60^0 + F_{12}$$

$$[24\,B_8 = +(,,) + (\ ,,\ ) - (\ ,,\ ) - (,,) - (\ ,,\ ) + (\ ,,\ ) + (,,) + (\ ,,\ ) - (\ ,,\ ) - (,,) - (\ ,,\ ) + (\ ,,\ ) + (,,)]$$

$$\left.\begin{matrix} 24\,A_8 \\ 24\,A_{16} \end{matrix}\right\} = (E_1 + E_4 + E_7 + E_{10}) \sin 60^0 \pm (E_2 + E_5 + E_8 + E_{11}) \sin 60^0$$

$$\left.\begin{matrix} 24\,B_8 \\ 24\,B_{16} \end{matrix}\right\} = [(F_0 + F_6 + F_{12}) - (F_2 + F_4 + F_8 + F_{10}) \cos 60^0] \pm [(F_3 + F_9) + (F_1 + F_5 + F_7 + F_{11}) \cos 60^0]$$

I *C*-gruppen falder første led bort, i det det bliver = 0; i *D*-gruppen falder af samme grund sidste led bort, i *E*-gruppen både første og sidste led. Kun *F*-gruppen har alle sine led, men alle til denne gruppe hørende ligninger har den natur, at man, uden at regningsresultatet bliver anderledes, kan skaffe første (eller sidste) led bort ved att subtrahere det fra midteleden i fordoblet, fra sidste (resp. første) led i ufordoblet tilstand, altså f. ex.

$$\begin{array}{rccccc} & F_0 & F_1 & F_2 \ldots . & F_{n-1} & F_n \\ - & F_0 & - 2\,F_0 & - 2\,F_0 & - 2\,F_0 & - F_0 \\ \hline \text{Nye led: } - & & F_1' & F_2' \ldots & F_{n-1}' & F_n' \end{array}$$

Lahr's skrækindjagende ligninger får på denne måde følgende mere håndtérlige former.

De *ulige* partialtoner:

A-ligninger:

$$\left.\begin{matrix} 12\,A_1 \\ 12\,A_{11} \end{matrix}\right\} = (C_1 \sin 15^0 + C_3 \sin 45^0 + C_5 \sin 75^0) \pm (C_2 \sin 30^0 + C_4 \sin 60^0 + C_6)$$

$$\left.\begin{matrix} 12\,A_3 \\ 12\,A_9 \end{matrix}\right\} = (C_1 + C_3 - C_5) \sin 45^0 \pm (C_2 - C_6)$$

$$\left.\begin{matrix} 12\,A_5 \\ 12\,A_7 \end{matrix}\right\} = (C_1 \sin 75^0 - C_3 \sin 45^0 + C_5 \sin 15^0) \pm (C_2 \sin 30^0 - C_4 \sin 60^0 + C_6)$$

B-ligninger:

$$\left.\begin{matrix} 12\,B_1 \\ 12\,B_{11} \end{matrix}\right\} = (D_0 + D_2 \cos 30^0 + D_4 \cos 60^0) \pm (D_1 \cos 15^0 + D_3 \cos 45^0 + D_5 \cos 75^0)$$

$$\left.\begin{matrix} 12\,B_3 \\ 12\,B_9 \end{matrix}\right\} = (D_0 - D_4) \pm (D_1 - D_3 - D_5) \cos 45^0$$

$$\left.\begin{matrix} 12\,B_5 \\ 12\,B_7 \end{matrix}\right\} = (D_0 - D_2 \cos 30^0 + D_4 \cos 60^0) \pm (D_1 \cos 75^0 - D_3 \cos 45^0 + D_5 \cos 15^0)$$

De *lige* partialtoner:

A-lign.

$$\left.\begin{matrix} 12\,A_2 \\ 12\,A_{10} \end{matrix}\right\} = [(E_1 + E_5) \sin 30^0 + E_3] \pm \pm (E_2 - E_4) \sin 60^0$$

B-lign.

$$\left.\begin{matrix} 12\,B_2 \\ 12\,B_{10} \end{matrix}\right\} = [(F_1 - F_4) \cos 60^0 - F_6] \pm \pm (F_1 - F_5) \cos 30^0$$

$$\left.\begin{matrix} 12\,A_4 \\ 12\,A_8 \end{matrix}\right\} = (E_1 - E_5) \sin 60^0 \pm (E_2 - E_4) \sin 60^0$$

$$12\,A_6 = E_1 - E_3 + E_5$$

$$\left.\begin{matrix} 12\,B_4 \\ 12\,B_8 \end{matrix}\right\} = [F_0 - (F_2 + F_4) \cos 60^0 + F_6] \pm \pm (F_1 + F_5) \cos 60^0 - F_3]$$

$$12\,B_6 = F_0 - F_2 + F_4 - F_6$$

Gruppeledene indefatte her følgende ordinater:

C.

$$C_1 = y_1 + y_{11} - y_{13} - y_{23}$$
$$C_2 = y_2 + y_{10} - y_{14} - y_{22}$$
$$C_3 = y_3 + y_9 - y_{15} - y_{21}$$
$$C_4 = y_4 + y_8 - y_{16} - y_{20}$$
$$C_5 = y_5 + y_7 - y_{17} - y_{19}$$
$$C_6 = y_6 - y_{18}$$

D.

$$D_0 = y_0 - y_{12}$$
$$D_1 = y_1 - y_{11} - y_{13} + y_{23}$$
$$D_2 = y_2 - y_{10} - y_{14} + y_{22}$$
$$D_3 = y_3 - y_9 - y_{15} + y_{21}$$
$$D_4 = y_4 - y_8 - y_{16} + y_{20}$$
$$D_5 = y_5 - y_7 - y_{17} + y_{19}$$

E.

$$E_1 = y_1 - y_{11} + y_{13} - y_{23}$$
$$E_2 = y_2 - y_{10} + y_{14} - y_{22}$$
$$E_3 = y_3 - y_9 + y_{15} - y_{21}$$
$$E_4 = y_4 - y_8 + y_{16} - y_{20}$$
$$E_5 = y_5 - y_7 + y_{17} - y_{19}$$

F.

$$F_0 = y_0 + y_{12}$$
$$F_1 = y_1 + y_{11} + y_{13} + y_{23}$$
$$F_2 = y_2 + y_{10} + y_{14} + y_{22}$$
$$F_3 = y_3 + y_9 + y_{15} + y_{21}$$
$$F_4 = y_4 + y_8 + y_{16} + y_{20}$$
$$F_5 = y_5 + y_7 + y_{17} + y_{19}$$
$$F_6 = y_6 + y_{18}$$

Som ovenfor omtalt går jeg ud fra den forudsætning, at der i staniolets kurvefordybninger neppe er nedlagt svingninger for højere partialtoner end den 10de. Derfor må en beregning af de 11 første partialtoner, som hos Lahr være tilstrækkelig. Regningen med 24 ordinater er (på grund af det ofte mødende $\sin 30^0 = \cos 60^0 = {}^1/_2$) meget bekvem; da man snart får formlerne og de faste logarithmer ind i hovedet, går regningen tildels hélt mekanisk, let og sikkert: jeg kan foretage en analyse i løbet af omtrent 2 timer. Vilde jeg nu blive stående ved regning med ovenstående formler, så vilde jeg vel nå resultaterne med ulige større lethed end L., men resultaternes *nöjagtighed* vilde ikke være större end hos ham. Den fordél mit måleapparat har fremfor hans, den store lethed, hvormed det furnerer mig med så mange ordinater, jeg kan ønske, vilde ikke komme mig til nytte. Jeg kunde regne med et större antal ordinater f. ex. 60 eller 72, men regningen bliver jo med et större antal ordinater progressivt möjsommeligere, og den vundne större nöjagtighed syntes mig købt for dyrt. Jeg måtte derfor stille mig den opgave at finde en måde, på hvilken det var muligt at inddrage et stort antal observationer (f. ex. 120).

i regningen uden samtidigt at göre denne vidtløftigere og besværligere. Dette mål har jeg søgt at realisere ad følgende vej.

Når jeg lægger en sammensat svingningsperiode oven på en aldeles homoform, således at grundtonens o-punkter falder sammen og adderer begge, fremkommer en ny periodisk svingning, der har samme fasestilling, men i hvilken de enkelte partialtoners amplitude er bleven fordoblet. Forskyder jeg den ene kurve et lidet stykke henad den anden, fremkommer en periodisk svingning, hvor fasestillingen er en anden og partialtonernes amplitude ikke længere er fordoblet, men noget mindre, nemlig $2 \sin x$, hvori x er mindre end 90^0. Denne störrelse (μ) er forskellig for de forskellige partialtoner, idet den bliver mindre, jo höjere partialtonen er. Men både faseforandringen og störrelserne μ_1, μ_2 osv. kan man bestemme af forskydningsstykket. Den oprindelige fasestilling kan jeg fastholde, når jeg lægger 2 kurver (eller 4, 6 osv., altså bruger et *ulige* antal kurver), på en 3dje (5te, 7de osv.) og forskyder dem et bestemt stykke i modsat retning for den til grund liggende. Det er denne sidste methode, jeg anvender: jeg tager mine kurveperioder med 120 ordinater, bundter dem sammen 5 og 5, hvorved jeg får 24 ordinater, som jeg regner med. Ved hjælp af störrelserne μ_1, μ_2 osv. rehabiliterer jeg i slutresultaterne værdierne for den oprindelige periode.

For at dokumentere principets rigtighed har jeg analyseret adskillige af Deres kurver med 48 ordinater, i det jeg har bundtet 3 og 3 sammen, nl. $y_{47} + 2\,y_0 + y_1$, $y_1 + 2\,y_2 + y_3$, $y_3 + 2\,y_4 + y_5$ osv., hvorved jeg får de 48 ordinater inddragne i regningen hver 2 gange; μ_1 er ved denne kombination $= 4 \sin^2 86^0\,15'$, $\mu^2 = 4 \sin^2 82^0\,30'$ osv.; se på foden af bilaget under A. Analysen af Deres kurve no. IX er givet på bilaget (med angivelse af hovedstadierne i beregningen for det tilfælde, at De skulde önske at kontrolere min regning). De vil se, at vore resultater stemmer fuldstændigt ved ptt. I (2.20), II (16.07), III (2.38), IV (1.17), V (0.27), VI (0.09), IX (0.10); de afviger lidt i VII (hos Dem: 0.05, hos mig 0.06) og VIII (0.05 imod 0.06), noget mere i X (0.08 imod 0.11) og XI (0.05 mod 0.02). På lignende måde forholder det sig med andre af Deres kurver. I no. XII, hvor De efter Deres princip har afbrudt regningen ved den 5te ptt. er forholdet således:

Ptt	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII	IX	X	XI
hos Dem:	1.51	4.15	5.05	6.03	6.61	—	—	—	—	—	—
» mig:	id.	id.	id.	6.02.	id.	0.10	0.05	0.09	0.12	0.25	0.13

Sluttelig̃en giver jeg på bilaget en analyse af en af mine egne kurver. De 120 ordinater er kombinerede således: $y_0 + 2\,y_1$

$+ 2\,y_2 + 2\,y_3 + y_4, y_5 + 2\,y_6 + 2\,y_7 + 2\,y_8 + y_9, y_{10} + 2\,y_{11} + 2\,y_{12} + 2\,y_{13} + y_{14}$ osv. De 3 midterækker angiver altså ordinaterne i fordoblet størrelse. Apparatet giver mig ordinaterne med *én* decimal, denne taget efter skön; ved den oven berørte korrektur tager jeg den anden decimal med.

Nu må jeg bede Dem være overbærende med min ikke-fagmæssige og derfor vistnok kejtede udtryksmåde og skrive den på dilettantens regning. — Hvis min formodning om, at hr. dr. *E. N. Setälä* har givet Dem anvísning på mig, [er rigtig], må jeg bede Dem bringe ham min venligste tak derfor. Selv takkes De endnu engang for den tilsendte afhandling, der, som dette brev vil dokumentere, ikke så lidt har taget mine tanker fangen. Jeg er

med megen höjagtelse

Deres hengivne

Karl Verner.

København d. 30. juni 1890.
Dronningens vej. F.

Höjt agtede og kære hr dr. Pipping

Jeg håber, att De har givet mig absolution for min forsömmelighed i besvarelse af Deres kærkommende og venlige brev. Dem og Deres hustru bringer jeg min venligste tak for indbydelsen til at gæste Helsingfors, men så gerne jeg end vilde, tillader forholdene mig ikke at give mig ud på en så lang rejse i denne sommer; jeg husker, hvilket venligt og hjemligt indtryk den finske hovedstad gjorde på mig da jeg i høsten '1872 vendte hjem efter halvandet års ophold i Petersborg og Moskva og på den finske banegård i Petersborg kunde bestille jærnbanebilletten på dansk.

Hvad der forbavsede og glædede mig mést i Deres brev, var den oplysning, att De ikke, som jeg antog, er fysiker ex professo, men, ligesom jeg, lingvist, thi déls fik jeg derved endnu större respekt for Deres arbejde, déls føler jeg mig ikke så stærkt trykket som dilettant, om jeg i mit brev til Dem blotter min dilettantisme i en utilbørlig grad; non omnes omnia possumus.

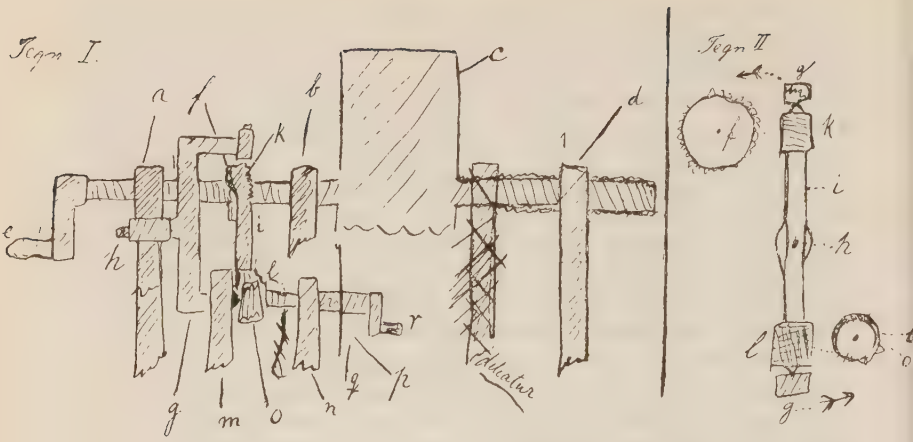
Jeg meddelte Dem i sidste brev min beregningsmethode, — som jeg senere har simplificeret noget, idet jeg ikke behøver at regne med et *multiplum* af 24 ordinater (96, 144, 192 . . .), for at finde de 11 partialtoner, men kan tage et hvilketsomhelst ordinattal f. ex. 149 — og skal nu efter løfte søge at beskrive Dem mit apparat, så godt jeg formår; jeg er, som De vil sé, en dårlig tegner.

Mit måleapparat er ligesom Skotternes og Lahr's baseret på Edisons fonograf. Da den förste fonograf i 1878 kom herover fra Amerika og af E's agent en hr *Puschka* var bleven præsenteret for Pariserakademiet, havde jeg, der dengang var ansat ved universitetet i Halle, leilighed til at sé og høre den vidunderlige maskine i Leipzig. Jeg var led och ked af den uforbederlige lydfysiologi, som sprogmændene hidtil havde taget deres tilflugt til; det var mig klart, at her var et nyt vehikel for lingvistiken, idet de flygtige lydbølger her var fastholdte og magasinerede; det er jo enhver videnskabs opgave at göre sig de mødende fænomener så konkrete som muligt: fra den temmelig ufuldkomne høresans måtte man ved hensigtssvarende midler kunne overføre lyd och toner til vort skarpeste sanseområde, synet; man måtte, så at sige, kunne tage og føle på lydene. Jeg udkastede da idéen til mit apparat, således som det er nu, men omstændighederne har först tilladt mig att realisere tanken for et par år siden, da jeg var kommen til ro herhjemme.

Min fonograf er af Edison's förste udgave, da den forbedrede udgave endnu ikke var kommen til verden for 2 år siden, kun med nogle småændringer af hensyn til öjemedet: cylinderen har et temmeligt stort omfang (454 mm), rillerne på cylinderens overflade (yta) står videre fra hverandre, for at staniolindtrykkene i den ene rille ikke skal influere på og forstyrre indtrykkene i naborillerne. Som svingningsmembran brugte jeg först almindeligt tyndt brevpapir, men dettes konsistens krævede stadig fornyelse, og senere valgte jeg derfor en ganske tynd guldslagerhinde, skyttet imod åndens indflydelse ved en fin glimmer- (marienglas-) flise på talesiden (bedre er åbenbart, som hos Dem, en gummihinde).

Intet öjeblik dukkede den tanke op hos mig at få en mindre forstörrelse ved hjælp af en vægtstang, og derefter igen at forstörre forstörrelsen under mikroskop som De andre gör; jeg søgte en *direkte* forstörrelse, som strax kunde indgå i regningen. Det gjaldt om 1:0) at forstörre staniolindtrykkenes *længde* ɔ: svingnings*tiden,* og 2:0) staniolindtrykkenes *dybde* ɔ: svingningspunktets bevægelse i *rummet*, men begge forstörrelser kunde være uafhængige af hverandre; Skotterne angiver jo deres *længde*-forstörrelse = 7 og *dybde*-forstörrelsen = 4—500 gange.

Staniolindtrykkenes *længdeforstörrelse* opnår jeg på følgende måde: I den kejtede tegning på modstående side sés bagtil fonografaxen, hvilende på opstanderene *a, b* og *d* med fonografcylinderen *c*, der under fonografens gang bevæger sig fra opstanderen *h* til *d*, og med håndtaget *e*. Ved *f* er der på denne axe anbragt et tandhjul (med *56* tænder), der ved en kappe om axen vel følger cylinderens rundgående bevægelse, men ikke dennes frem- og tilbagegående bevægelse, altså stadigt holdes fast på sin plads emellem opstanderne *a* og *b*.



Foran fonografcylinderen, men med sit drejningspunkt *h* anbragt på fonografaxens opstander *a*, findes en jærnramme *g*, der tilhöjre på sin åbne side bærer en spindel *i*, forsynet med en endeløs skrue foroven *(k)*, der i skruegang stemmer overens med tandhjulet *f* og ved rammens drejning fakultativt kan sættes i eller ud af forbindelse med hint; forneden ved *l* bærer spindelen *i* et tandhjul (med *24* tænder).

Foran rammen hviler i *2* opstandere, *m* og *n*, en lavere axe, på hvis ende, lige ud for tandhjulet *l*, der er anbragt en anden endeløs skrue *o*, ved *p* findes en deleskive, hvis indikator *q* er fæstnet på fonografens grundflade; denne axe drejes med håndtaget *r*. Denne lavere axe ligger, for at komme uden om den store fonografcylinder, icke ⫫ med fonografaxen men i en vinkel. [1]

I tegn. II har jeg skitseret den måde, hvorpå fonografaxen og måleaxen kobles sammen. Står rammen *(g)* med sin spindel *(i)* lodret, er skruen *k* og tandhjulet *l* ude af forbindelse med resp. tandhjulet *f* og skruen *o;* cylinderen *c* kan nu bevæges ved håndtaget *e* ɔ: jeg kan fylde den med lydstof. Lægger jeg derimod ved en ved rammens drejningspunkt *h* anbragt mekanisme rammen i skråstilling, er fonografaxen og måleaxen koblede sammen, således at cylinderen ikke længere kan sættes i bevægelse med håndtaget *e*, men kun — og det umærkeligt langsomt — med håndtaget *r*.

Da det store tandhjul *f* har 56 tænder, det mindre *l* 24 tænder, må måleaxen drejes $56 \times 24 = 1344$ gange rundt, inden

[1] Die Grösse des Winkels wird durch eine Zeichnung angedeutet.

et punkt på cylinderen *(c)* er nået én omgang (454 mm) rundt. Den på måleaxen anbragte måleskive *p* har 20 inddelingsstreger; for hver gang én af disse 20 delestreger passerer indikatoren *(q)* antager jeg på millimeterpapir (s. vedlagte lap) et fodpunkt for en ordinat. For hver 20 millimeter (d. e. ordinatpunkter) på papiret har måleskiven *(p)* altså bevæget sig én omgang, men till én omgang af måleskiven svarer der en bevægelse af $^{454}/_{1344}$ mm = 0,33779 . . . mm af fonografcylinderen med staniolindtrykkene, og fra delestreg til delestreg på måleskiven, passeres i staniolindtrykket en strækning af $^{1}/_{20}$ gange denne störrelse = 0,016889 . . . mm. Eller — taget omvendt: Til 1. omdrejning af fonografcylinderen *c* svarer der, som nævnt, 1344 omdrejninger af måleskiven *p* eller 20 × 1344 = 26880 delestreger (og millimetre på papiret); til 1 mm staniolindtryk svarer altså $^{26880}/_{454}$ = 59.2070 . . delestreger, ordinater og millimetre på papiret. Dette er altså den *længdeforstörrelse* som kurverne får på mine tegninger (hvis jeg vil give sådanne, hvad der jo ikke behøves for beregningens skyld) i modsætning til Skotternes forstörrelse med 7 gange.

Men *længden* er her udtryk for *tiden*. Bruger jeg, når jeg fylder fonografen med lydstof, en omdrejningshastighed af 60 gange i minutet [1]), altså 1 omdrejning i secondet, så representerer 1 omdrejning af måleskiven $^{1}/_{1344}$ sec. = 0,74405 . . *milli*seconder, og $^{1}/_{20}$ omdrejning af måleskiven (ɔ: fra delestreg til delestreg på skiven og fra ordinat til ordinat = 1 mm på papiret) et tidsrum af 0,03720 . . . *milli*seconder (μ).

Den anden side af målningen *dybde*målningen (ordinatmålningen) har voldet mig noget mere bryderi, men jeg kom dog omsider til et resultat, der i det mindste må kaldes originalt. Det var mig klart, at jeg måtte bruge et vægtstangssystem, men det var mig også hurtigt indlysende, at en mindre vægtstang ikke gav tilstrækkelig forstörrelse, og en meget stor vægtstang var ikke tænkelig. En kombination af 2 eller flere vægtstænger opgav jeg også: den vilde vanskelig blive praktikabel, vilde blive mindre precis, og forstörrelsen vilde alligevel ikke blive tillfredsstillende. Så kom jeg en dag til at tænke på at jeg ofte som skoledreng i den lille provinsby havde moret mig med ved hjælp af ett lille stykke spejlglas fra den solbeskinnede lejlighed på den ene siden af gaden at sende en blinkende lysplet over i genbohusenes værelser, at lade pletten danse en lystig galop på den mörke baggrund, at belyse stueuhrets skive for at sé, hvor mange klokken var, hvad de den-

[1] Jeg bruger i virkelighed ved hjælp af et metronom en hastighed af 80 omdrejninger i minutet.

gang skarpe öjne tillod, nysgærrigt att tage alt i det fremmede værelse i nöjagtigt öjesyn, tobakspiberne på væggen, nipsgenstandene på kommoden o. s. v.; når genboeren eller genboersken opdagede den næsvise plet, så var den ved en ubetydelig håndbevægelse ude af værelset og ilede med lynets hast langs husrækken ned i den anden ende af gaden. Senere lærte jeg i skolen at en sådan lysplet er et strålebundt, og at en sådan stråle går i en aldeles lige linje og har en vægtfylde = 0. Hvad, tænkte jeg, om man kunde benytte et sådant lille spejl og en så letbenet Mercurius som et strålebundt? Øjet kan man jo skærpe med en kikkert. Herpå har jag baseret mit apparat hvis princip altså er benyttelsen af lysstrålen som vægtstang ved hjælp af spejlmålning. Jeg har indrettet det på følgende måde:

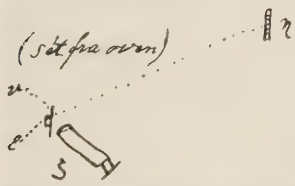
Bagved fonografcylinderen *(c)* er i grundfladen anbragt en solid opstander *(t)*, der foroven bærer en tværarm *u*, der rager ud over fonografcylinderen. Denne tværarm kan, for ikke at genere, når fonografcylinderen fyldes, hæves op, idet den er anbragt drejeligt på opstanderen *t*:s øverste gaffeldannede ende, imellem 2 stilleskruer *x x*, der tillige tjener til at indstille tværarmen *u* på rette sted over cylinderen. En anden stilleskrue *x*, er anbragt på tværarmen *u* og støtter sig imod et stålindlæg i opstanderen *t;* den tjener til at indstille tværarmen i den rette afstand fra cylinderen, når den er sænket ned til målning.

Tværarmen *u* er bærer af de lettere dele af det egentlige måleapparat et lille spejl af denne störrelse og en bag ved dette liggende fin nål. Spejlet *v* kan dreje sig om sin midtelinje om en fin stålstiftaxel, der går igen-

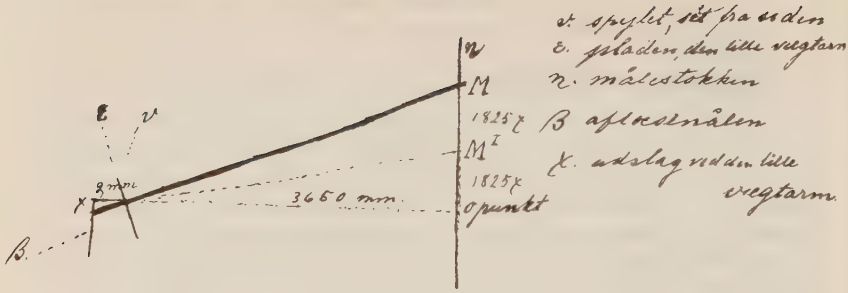
spejl

nem öjne α, som er forbundne med tverarmen u (hvad jeg ikke har kunnet få frem på tegningen til venstre). På bagsiden har spejlet en lille vandret udstående plade ε af denne störrelse , på undersiden belagt med en ganske tynd glasflise for at göre den glat og uslidelig. Under denne plade findes så, lodret anbragt, en fin stålnål β, let bevægelig igennem og styret af 2 tynde stålbrystplader γ, der er fastnede til tverarmen u og til en på dette sted anbragt nedadgående forlængelse af denne (u_1). Nålen har foroven under pladen c en dup, fordi den ellers vilde glide igennem hullerne i brystpladerne γ og falde ud. Forneden bærer nålen ligeledes en dup δ, der har samme, lidt stumpet-koniske form, som svingningsmembranens stift har, der indtrykker kurverne i staniolet, når der tales til maskinen; kun er δ en kende smallere, for at den med sikkerhed kan nå og følge bunden i kurvcrillerne. Nålen er anbragt i en afstand af henved 2 mm fra spejlfladen, når spejlet står lodret. Alle disse finere dele holdes letbevægelige ved smöring med glycerin.

Afstanden mellem nålen og spejlfladen, 2 mm, er vægtstangens *korte* arm; den *lange* vægtstangsarm dannes af en lysstråle på følgende måde.

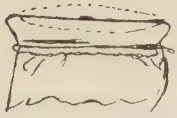


Ganske tæt op imod spejlets flade er anbragt en kikkert, vandret men i en vinkel af 45^0 til den lodrette spejlflade. Kikkerten kan med stilleskruer indstilles i alle retninger. Igennem kikkerten, der har astronomisk okular og forstörrer 8—10 gange, sér man i spejlbillede en elfenbéns målestok η, inddélt i millimetre med nulpunkt i midten og + 5, + 10, + 15 ... el. — 5 - 10 - 15 ... regnet resp. nedad eller opad. Målestokken er ophængt i vindueskarmen under godt lys, og lyset forstærkes endnu ved en simpel hjemmelavet heliostat. Igennem kikkerten kan man med lethed aflæse indtil brøkdele af millimeteren. Når spejlet står lodret, og kikkerten er indstillet, vil kikkertens trådkors falde på målestokkens nulpunkt. Men den ubetydeligste ændring af spejlets stilling ved at pladen ε hæver sig eller sænker sig med den underliggende aflæsenål (β), bevirker, at trådkorset falder på en anden millimeterstreg, og udslagets störrelse indicerer så spejlfladens hældning, når man kender afstanden imellem spejlet og målestokken (η). Denne er hos mig 3,650 meter. Jeg har altså en vægtstang, hvis korte arm, som ovenfor nævnt, er = 2 mm men



hvis lange arm er 1825 gange større, nl. 3650 mm. Antages der et udslag $= x$ ved den lille arm så vilde med en almindelig vægtstang (uden spejling) udslaget på målestokken vise på $M^1 = 1825\,x$, men da ifølge spejlingsloven reflexionsvinkelen er = indfaldsvinkelen, bliver udslaget fordoblet og falder på målestokken ved $M = 3650\,x$. Det hele virker altså som en vægtstang, hvis korte arm er = 2 mm, medens den lange arm er $= 3650 \times 2$ mm, altså efter forholdet 1 : 3650. Så stor er altså ordinatforstørrelsen ved mit apparat. Når jeg tidligere til Dem har angivet en forstørrelse af »over 2000 gange» så var dette dels efter et skön, dels for ikke at tage munden for fuld; efter nöjagtig målning af afstandene mellem spejlfladen og resp. aflæsenålen og målestokken, må ovennævnte tal være rigtigere. Når derfor trådkorset i kikkerten indicerer 1 mm på målestokken, vil dette sige, at aflæsenålen har hævet (eller sænket) sig $^1/_{3650}$ mm $= 0{,}0002739\ldots$ mm, men da jeg ved kikkertens hjælp kan aflæse brokdele af millimetren f. ex. $^1/_{10}$ mm på målestokken, vil jeg kunne öjne den ubetydeligste ændring i niveau'et.

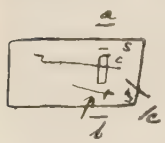
De vil se, at dybdemåleapparatet er et ret fintfølende nivellometer, om jeg må kalde det så, der uden tvivl må kunne finde anvendelse også på andre områder og særlig må kunne virke med god precision, hvor grundlaget ikke — som her — er *glidende*, men hvor nålen bliver stående på stedet og kun har at indicere en hæven eller sænken. Dette er f. ex. tilfældet vid fluktuationerne i lufttrykket, og jeg har selv forsøgt apparatets sensibilitét ved dette middel. Overbinder man et lille sylteglas med en ikke altfor stram gummihinde, har man et aneroidbarometer af simpleste konstruktion, idet gummilåget efter det vexlende lufttryk snart er konvext, snart konkavt. Jeg lagde en tynd stålpaillet på midten af gummihinden, bragte glasset under aflæsenålen, og kunde nu, så at sige, følge lufttrykket med öjnene, idet jeg kunde bedöme,



om det var stigende eller faldende, og ved observationer med visse minuters mellemrum kunde jeg beregne fald- eller stigningshastigheden. Idéen har jeg overladt en meteorologisk ven til nærmere undersøgelse.

Jeg håber, at De, trods min ubehjælpsomme udtryksmåde og mine elendige tegninger, vil have forstået beskrivelsen og skal til slut korteligen gennemløbe hele fremgangsmåden fra först til sidst.

Har jeg valgt den lyd, jeg ønsker at undersøge, kobler jeg måleapparaterne fra fonografen ved at bringe rammen *g* i sin lodrette hvilestilling og løfte tverarmen *u* op. Jeg tager plads foran opstanderen med talemembranen (*s*) ved *a*, belægger cylinderen med staniol, sætter metronomet igang og indøver hånden til drejning efter takten, idet jeg samtidig vænner munden til en tydelig udtale af lyden. [Nu får jo Edison den konstante omdrejning langt sikrere ved hjælp af elektriciteten.] Så sætter jeg cylindern igang uden at tiltale maskinen de förste omgange, hvorved jeg får en *bølgelos* rille, og så gentager jeg lyden med en (bølgelos) pause imellem hver gentagelse, sålænge der er plads på cylinderen. Er cylinderen fyldt, og jeg vil aflæse en af kurverne (hvortil jeg naturligvis vælger den, som synes tydeligst for öjet), slår jeg membranopstanderen *(s)* fra, går om til pladsen *b*, drejer cylinderen tilbage til de bølgelose begyndelsesomgange og sænker tverarmen *u*. Jeg kan nu imod lyset bedömme nålens stilling til staniolrillen; ved svage tryk på pladen *ε* lader jeg nålens dup göre svage hulninger i rillen, og lysreflexionen på siderne af disse hulninger vejleder mig til ved hjælp af de 2 stilleskruer *x x* på opstanderen *t*:s gaffelformede ende at bringe aflæsenålen lige i midten af rillen. Er dette skét, drejer jeg cylinderen frem så langt, at aflæsenålen, når tverarmen sænkes, vil falde i den (bølgeløse) pause foran den kurverække, jeg ønsker at aflæse. Jeg tager så endelig sæde ved *c* foran kikkertens okular, kobler måleapparaterne til fonografen ved at bringe rammen *g* i skråstilling og sænke tverarmen *u*. Et blik i kikkerten vil nu vise trådkorset ved en eller anden millimeterstreg men ikke ved nulpunktet. Men hertil må trådkorset føres, og dette skér ved indstilling, dels med stilleskruen *x*, på tverarmen, dels med kikkertens stilleskruer.



Når nu måleaxen med måleskiven *p* drejes (*venstre* om, medens fonografaxen ved fyldningen drejes *högre* om), og aflæsenålen fra den glatte rille kommer ind i staniolbølgerne, begynder målestokken *η* tilsyneladende inde i kikkerten en meget livlig spadseren op og ned, til stor forbavselse for ikke indviede venner, der ikke

lægger mærke til det lille spejl og dets for blotte öjne usynlige vibreren og forgæves søger det lyse »lebendige» elfenbénsmål *foran* kikkertens objektiv, ikke anende, at det hænger ubevægeligt 7 alen *bag* deres ryg.

Med öjet for kikkertens okular, med venstre hånd drejende måleaxen, nedskriver jeg med en blyant i höjre hånd for hver delingsstreg på måleskiven p den millimeterstreg på målestokken η, som trådkorset indicerer; men skulde jeg for hver gang kaste öjet både på måleskiven p med dens indikator q og i kikkerten, vilde det forvirre synet og langsommeliggöre processen; jeg har derfor öjet udelukkende rettet ind i kikkerten, idet jeg ved et tryk på en mekanisme med venstre hånd nöjagtigt drejer måleaxen $^1/_{20}$ rundt, altså fra delestreg til delestreg. — Brøkdelene på målestokken η tages efter et skön: jeg kan sé om trådkorset står f. ex. nöjagtigt på millimeterstregen 45, om det står $^1/_4$, $^1/_2$, $^1/_3$ over 45, om det står lidt *over* eller *under* 45, $45^1/_4$, $45^1/_2$, $45^3/_4$; dette noterer höjre hånd således: $\underline{45}$, 45, $\overline{45}$, $45._1$, $45._1$, $\overline{45._1}$, $\underline{45._2}$ o. s. v., i alt 12 brøkdele efter skön imellem millimeterstregerne.

x-axen til beregning af kurverne er givet: det er kikkertens nulpunkt; ordinatlængderne koster mig hver kun en håndbevægelse og et blik i kikkerten; jeg kan strax fra de erholdte tal give mig til analysen, uden at jeg behöver at tegne kurven op på papiret, hvad jeg dog for sikkerheds skyld gör for at lade öjet revidere kurven. Erfaringen har nemlig lært mig, at en af de hyppigere forekommende observationsfejl er den, at öjet i kikkertens målestoksbillede let forvexler de med tykkere delestreger betegnede millimeterlinjer 5, 10, 15, 20 o. s. v. og lader f. ex. hånden nedskrive $33^{\overline{3}}$ istedenfor $38^{\overline{3}}$ eller omvendt, men 5 mm er en så stor diskrepans, at öjet let, hvor ordinaterne tages i så rigelig mængde, kan opdage fejlen, *når* kurven er overført på millimeterpapiret; se den vedlagte lille prøve på kurveoptegnelse.

Erfaringen har også lært mig adskillige små forbedringer som jeg ikke her er gået ind på, da de kun er accessionelle. Således er f. ex. partiet ved kikkertens objektivglas og spejlapparatet under observationen dækkede med en hætte, der holder det forstyrrende sidelys ude og igennem et indvendigt svärtet rør kun lader lyset fra målestokken nå ind til spejlet, hvorved spejlbilledet bliver skarpere og tydligere.

Jeg gad vide, om det af Dem omtalte patent på målning ved hjælp af en lysstråle i det væsentlige er identisk med det her fremstillede; der er jo al sandsynlighet for det, men i udførelsens enkeltheder kan der jo være forskel.

Jeg antager, at De nu så nogenlunde forstår både min beregningsmethodes og mit apparats mysterier; skulde der endnu

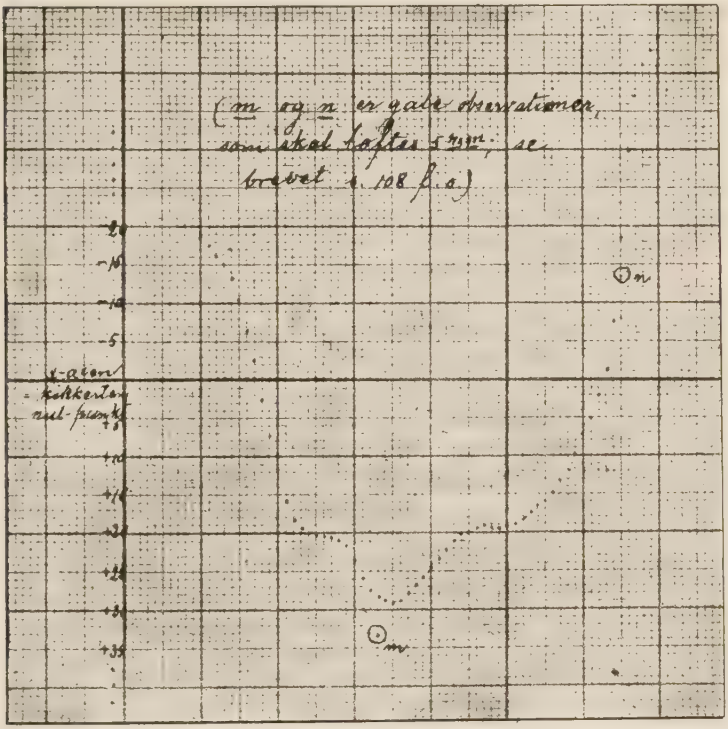
være noget, der er uklart for Dem, er jeg rede til at give videre oplysning.

Endnu engang må jeg til Dem og Deres hustru udtale min taknemlighed for Deres gæstfri tilbud, som jeg desværre må give afkald på.

Iøvrigt forbliver jeg

Deres hengivne

Karl Verner.



Besprechungen.

Förhandlingar vid Sjätte Nordiska Filologmötet i Upsala 14—16 augusti 1902, utgifna af Erik Staaff, mötets generalsekreterare. Upsal, Almqvist & Wiksell, 1903, in 8°, 244 pp.

Parmi les vingt-huit conférences de ce congrès il y en a six qui rentrent directement dans le domaine de la philologie moderne.

M. G. Rydberg (Upsal) traite des principes du développement de l'article en français (*Principerna för artikelns utveckling i franskan,* résumé pp. 144—5). Selon lui, les différentes formes de l'article défini résultent d'une lutte entre les formes proclitiques et les formes enclitiques. Les formes enclitiques de illum, illos, illas *(le, les)* sont dues surtout à leur emploi fréquent avec les prépositions ad, de, in *(délto pádre,* etc.). Par contre, le féminin *la* est une forme proclitique, ainsi que l'ancien cas-sujet *li,* qui a été plus tard supplanté par le cas-régime. L'auteur constate que l'article défini et le pronom personnel de la 3:e personne se sont influencés mutuellement. La conférence paraîtra dans l'ouvrage de M. Rydberg intitulé *Zur Geschichte des französischen a.*

M. Fr. Wulff, le célèbre professeur de Lund, consacre deux conférences à Pétrarque. Dans l'une, il donne des renseignements topographiques très détaillés sur Vaucluse et ses alentours *(Bilder och scener från Petrarcas Vaucluse,* pp. 38—45, avec un plan; résumé en français); dans l'autre, il cherche à retrouver l'auteur de la mutilation de l'ancien feuillet de garde du *Virgile* de l'Ambrosienne, célèbre par les notes manuscrites de Pétrarque *(Hvem har utfört stympningen af Petrarcas minnesanteckningar i Virgiliushandskriften?* pp. 126—43, avec deux photographies du feuillet de garde; résumé en français). Pour ce qui est de cette dernière conférence, M. Wulff suppose que celui qui a mutilé le feuillet est identique avec cet habitant de Pavie qui, vers l'an 1500, vola le volume et qui a dû coller le feuillet en question sur la couverture du volume.

M. A. Erdmann, professeur à l'Université d'Upsal, étudie les noms géographiques anglais désignant des localités et des peuples non-anglais *(Främmande geografiska namn i engelska språket,* pp. 115—25). Il y a d'abord la vieille couche anglo-saxonne avec ses noms, communs aux langues germaniques du continent; de cette période viennent *Denmark* et *Norway.* L'invasion danoise a introduit quelques noms, tels *Dane* et *Norse.* Puis vient la conquête normande avec une foule de mots géographiques français: *France, Greece, Venice, Rome, Naples,* etc. Dès le moyen âge beaucoup de mots géographiques ont été pris au latin, la langue de l'érudition; on a donc *Belgium, Russia, Prussia, Austria* ou, avec

changement partiel, *Germany*, *Saxony*, etc. Le bas-allemand a naturellement fourni sa part: *Dutch*, *Flemish*, *Sweden*. Enfin, certains noms du haut-allemand ont gardé leur forme indigène: *Baden*, *Unterwalden*, *Hanover*. En général, la nomenclature géographique anglaise est, pour les noms étrangers, le plus fortement influencée par le français et le latin.

L'anglais a également fourni la base linguistique de la conférence de M. E. Björkman (Upsal) sur les langues mixtes et les mots d'emprunt *(Blandspråk och lånord, några synpunkter med särskild hänsyn till engelskan,* pp. 145—60). C'est le mélange des éléments nordiques et anglo-saxons qui occupe M. Björkman. Il tâche de démontrer, en opposition à M. Max Förster *(Beiblatt zur Anglia* XI, 242), que ce sont les Danois qui, en apprenant l'anglo-saxon, y ont introduit les éléments nordiques et non pas les Anglo-Saxons qui ont enrichi leur idiome, en apprenant l'idiome scandinave, et que l'introduction de ces éléments nordiques a eu lieu surtout après la conquête normande. A ce propos, M. Björkman constate que plus deux langues qui se trouvent en contact sont apparentées entre elles, plus la langue apprise est facilement influencée par la langue de ceux qui l'apprennent.

Une question pédagogique, l'enseignement intuitif du français, a été traitée par M. D. Elfstrand, de Gefle *(Åskådningsundervisning i franska på nybörjarstadiet,* pp. 189—97). M. Elfstrand décrit les expériences qu'il a faites lui-même pendant deux années, en enseignant le français dans une école de Gefle. Le résultat en est qu'il est persuadé des grands avantages de la méthode intuitive. Après la conférence, notre compatriote, Mme Freudenthal, a appuyé les conclusions de M. Elfstrand, en faisant connaître comment elle se sert, dans son enseignement de l'allemand, de la méthode intuitive.

En dehors des questions qui rentrent directement dans le domaine des langues modernes, il convient de nommer la conférence de notre latiniste bien connu, M. F. Gustafsson, sur la possibilité d'une langue universelle *(Om möjligheten af ett universalspråk,* pp. 23—32). Comme on pouvait s'y attendre, M. Gustafsson plaide la cause du *latin,* dont il croit qu'on exagère les difficultés. Afin de régler toutes les questions de détail, il faudrait un institut international pour le latin comme »langue centrale.» Dans la discussion qui s'ensuivit, M. V. Lundström, philologue classique lui aussi, appuya la thèse de M. Gustafsson. Mais la plupart de ceux qui firent connaître leur opinion (MM. Fr. Wulff, Ludv. Wimmer, Ad. Noreen, R. Törnebladh, D. Elfstrand, G. Finnbogason et Mme Freudenthal) parlèrent en faveur d'une langue vivante, *l'anglais,* cette langue étant si universellement répandue et

en même temps si facile à apprendre. Enfin, quelques »jeunes», MM. K. I. Holm, Rolf Nordenstreng et Hj. J. Runeberg (ces deux derniers Finlandais) défendirent avec conviction la langue *esperanto*. Sans discuter en détail cette question brûlante, je me permets de dire en deux mots mon opinion à moi. Je suis théoriquement partisan convaincu d'une langue artificielle, esperanto ou autre. Une langue artificielle a le très grand avantage d'être infiniment facile à apprendre (je le sais par expérience). Sur l'anglais, elle a en outre l'avantage de ne pas éveiller de susceptibilités nationales. La seule difficulté sérieuse, c'est qu'il y a grande concurrence dans le domaine des langues artificielles. Espérons qu'on finira par se mettre d'accord! [1]

Dans la section pour les langues classiques, enfin, a été donnée une conférence qui a provoqué une grande sensation, parce qu'elle tendait à renverser complètement les théories reçues sur la nature de l'accent dynamique. C'était la conférence de M. E. Rosengren (Norrköping) sur l'identité de la quantité prosodique et de l'accent dynamique *(Om identiteten af antikens kvantitet och den modärna fonetikens s. k. dynamiska accent*, résumé pp. 71—7). On a dit jusqu'ici que le vers latin est basé sur la quantité syllabique, tandis que le vers moderne (germanique) est basé sur l'accent d'intensité. Or, M. Rosengren a cru pouvoir prouver, au moyen d'expériences avec le phonographe, que ces deux choses ne font qu'une. Si l'on prend un groupe de phonèmes, p. ex. *sórragis*, où l'accent dynamique tombe sur la première syllabe, et que l'on fasse, par le phonographe, reproduire ce mot à rebours, on reçoit, non pas *sigarrós*, mais *sigárros*, et cela parce que la seconde syllabe est longue grâce à la longueur de l'*r*. La syllabe la plus longue est donc *eo ipso*, d'après M. Rosengren, la plus accentuée. M. Rosengren démontre ce fait par plusieurs exemples. Il n'y a, certes, pas lieu de douter de l'exactitude des expériences de l'auteur, mais il me semble, néanmoins, permis de douter que M. Rosengren ait raison, quand il affirme que l'accent dynamique est absolument identique à la quantité syllabique. Il est évident qu'il y a erreur de conclusion, et les phonéticiens *ex professo* n'auront certainement pas grand'

[1] Dans le numéro d'août-septembre 1903 du *Maître Phonétique*, M. Paul Passy plaide aussi en faveur d'une langue vivante. Mais comme il croit que certaines susceptibilités nationales ne permettront pas à l'anglais d'obtenir la place de langue internationale, il propose de choisir une langue de petit peuple quelconque. Ses préférences vont au norvégien, mais il discute aussi la possibilité de prendre l'italien ou le finnois (qui »a l'avantage de s'écrire déjà phonétiquement») ou le hollandais des Boers ou le grec moderne. L'idée de M. Passy me semble complètement irréalisable.

peine à démontrer, par où pèche l'argumentation de M. Rosengren. Pour ma part, je vois la solution de l'énigme dans le fait que M. Rosengren a oublié que l'accent dynamique varie pendant la durée de la syllabe. Ainsi, dans *sórragis* l'accent dynamique de la première syllabe me paraît suivre une courbe montante dont le point culminant se trouve dans l'*r* (*sorragis*). En prononçant ce mot à rebours, on a par conséquent le plus fort accent dynamique à la fin de la seconde syllabe de *sigárros,* parce que l'*r* cette fois termine cette syllabe (*sigarros.*) Et ainsi de suite. La conférence a paru en entier dans *Språk och Stil* 1902, pp. 97—121.

Quant au reste des conférences, elles ne sauraient intéresser les néo-philologues. Pour la section pédagogique on avait arrangé une exposition de livres scolaires, où la Finlande était aussi représentée. Le prochain congrès aura lieu à Gothembourg. Dans le comité d'organisation, la Finlande est représentée par MM. A. O Freudenthal, F. Gustafsson et I. A. Heikel.

A. Wallensköld.

Protokolle des Neuphilologischen Vereins für das akademische Jahr 1902—1903.

Protokoll des Neuphilologischen Vereins vom 25. April 1903, bei welcher Sitzung der Vorstand und 18 Mitglieder anwesend waren.

§ 1.

Das Protokoll der letzten Sitzung wurde verlesen und geschlossen.

§ 2.

Lektor *Poirot* besprach Rousselot's und Laclotte's Buch Précis de prononciation française und Ernst Meyers Englische Lautdauer.

§ 3.

Lektor *Poirot* nahm die Diskussion der vorigen Sitzung über die Litteraturgeschichte im fremdsprachlichen Schulunterricht wieder auf, und teilte einige Erfahrungen aus seiner eignen Schulzeit in

Frankreich mit. Lektor P. verhielt sich in Bezug auf den Nutzen des litterarhistorischen Unterrichts sehr skeptisch, wie er auch eine umfassendere Lektüre fremdsprachlicher Schönlitteratur in der Schule nicht für zweckmässig hielt. Will man durch die Lektüre dieser Art den ästhetischen Geschmack und das ästhetische Urteil der Schüler ausbilden, so mag dies am liebsten durch die Muttersprache geschehen. In Bezug auf die fremdsprachliche Litteratur wäre es am ratsamsten, wenigstens für die französische Litteratur, nur Werke aus dem 19. Jahrhundert zur Lektüre aufzunehmen und die klassische Litteratur ganz und gar bei Seite zu lassen, da ja der Gedankenkreis derselben den Schülern zu fern liegt und deren richtige Auffassung sogar der französischen Jugend zu schwer wird. Die Anschauungen der modernen Litteratur sind den Schülern verständlicher und können bei ihnen ein wahrhaft lebendiges und unmittelbares Interesse erwecken. Der litterarhistorische Unterricht sollte also nur das 19. Jahrhundert, vielleicht auch Voltaire und Rousseau umfassen. In der deutschen Litteratur könnte der Anfang mit Lessing gemacht werden. — Ein litterarhistorisches Lehrbuch von etwa 50 Seiten, wie es Dr. Wallensköld früher vorgeschlagen, würde, meinte Lektor P., nur das Aussehen eines Katalogs erhalten; dagegen könnte so ein kurzes Lehrbuch, das nur das 19. Jahrh. umfasste, viel leichter sowol geniessbar als nützlich gemacht werden.

Frau *Freudenthal* opponirte sich lebhaft gegen die Auffassung Lektor Poirots, dass die klassische Litteratur sich nicht dazu eignete, in den Schulen gelesen zu werden. Wenn nur die Auswahl derselben mit Urteil gemacht würde, könnte sie gewiss das Interesse der Schüler erregen. Es müssten doch den Schülern einige Kenntnisse auch von solchen Klassikern wie Corneille und Racine beigebracht werden.

Prof. *Mandelstam* meinte, es sei ganz unrichtig der Jugend die reiche Welt menschlicher Gedanken und Empfindungen, die uns in der klassischen Litteratur entgegentritt, vorzuenthalten. Ebenso gern könnten ja grosse Teile der Geschichte der Menschheit ausgeschlossen werden. Die Schüler müssen die grössten Geister der Weltlitteratur in ihren Werken kennen lernen, sie müssen doch wenigstens von einem Shakespeare lesen, wenn nicht im Original, so wenigstens in Übersetzung. Dies gehört ja zur allgemeinen Bildung.

Dr. *Wallensköld* fand ein Lehrbuch, das nur das 19. Jahrh. umfasste, nicht ansprechend. Das Buch sollte eine Darstellung der Hauptströmungen und der grossen Ideen in der Litteratur geben und aus den verschiedenen Epochen nur die vornehmsten Dichter behandeln. Ein solches Buch brauchte ja gar nicht das Aussehen eines Kataloges zu gewinnen. Die französischen Klassiker, meinte Dr. W., bieten nicht so grosse Schwierigkeiten, dass die Schüler,

sie nicht verstehen könnten. In der französischen Litteratur des 19. Jahrh. giebt es Dichter wie z. B. Hugo, der den Schülern ganz gewiss viel schwerer zu begreifen ist als z. B. Corneille.

In fidem:
Matias Wasenius.

Jahresbericht des Neuphilologischen Vereins für das akademische Jahr 1902—1903.

Das 16. Tätigkeitsjahr des Neuphilologischen Vereins unterscheidet sich in Bezug auf den Plan und Verlauf der Arbeit nicht von den vorhergehenden; sicher und ruhig hat dieselbe fortschreiten können. Ganz ohne Störungen hat aber das Jahr auch nicht für den Neuphilologischen Verein verfliessen dürfen, indem ein grosser Verlust ihn zu treffen drohte, als bei der von der Polizei im April veranstalteter Konfiszirung von s. g. gefährlicher Litteratur in der Hagelstamschen Buchhandlung auch die ganze übrige Auflage des dritten Bandes der Mémoires in Beschlag genommen wurde. Später gelang es jedoch sämtliche Exemplare von der Polizei zurückzubekommen.

Über die Mémoires sind sonst im Laufe des Jahres in mehreren ausländischen Fachzeitschriften oft recht günstige Besprechungen erschienen, worauf auch in den Neuphil. Mitteilungen aufmerksam gemacht worden ist.

Von den »Neuphilologischen Mitteilungen» sind 4 Doppelnummern erschienen, nach demselben Plan wie früher. Der Redaktör der Zeitschrift ist auch in diesem Jahr Dr. *H. Palander* gewesen. Die Zahl der Abonnenten war 79, also 7 weniger als im vorigen Jahr.

Als Vorstand des Vereins fungirten für das Jahr 1902—1903 als erster Vorsitzender Dr. *A. Wallensköld*, als zweiter Dr. *H. Palander* und als Schriftführer Magister *M. Wasenius*.

Ein sehr grosser Verlust war es für den Verein, dass sein voriger, hochgeschätzter Vorsitzender Prof. *W. Söderhjelm*, der zwölf Jahre lang mit so grossem Erfolg an der Spitze des Vereins gewirkt, eine Wiederwahl zu diesem Amte nicht mehr annehmen konnte. Prof. Söderhjelms ausserordentlich bedeutungsvolle Tätigkeit für den Verein wie auch für die neusprachlichen Studien in unserem Lande überhaupt ist im Verein bei mehreren Gelegenheiten hervorgehoben worden. Als Beweis der Hochachtung und Dankbarkeit wählte der Verein bei der ersten Sitzung des vorigen Herbstes mit Acklamation Prof. Söderhjelm zu seinem Ehrenpräsidenten.

Die Ehrenmitglieder des Vereins waren 4 und die Zahl der sonstigen Mitglieder 90, von denen 11 Neugewählte (7 Damen und 4 Herren).

9 Sitzungen fanden statt, im Herbstsemester 4, und im Frühjahrssemester 5. Bei denselben wurden 12 Vorträge gehalten, von denen 4 linguistischen Inhalts waren. 4 Vorträge behandelten pädagogische Fragen und 4 litterarhistorische. Ausserdem sind eine Anzahl Besprechungen und Referate neuerschienener Bücher vorgekommen.

Die Sitzungen des Vereins sind durchschnittlich von 22 Mitgliedern besucht worden. Am 15. März wurde das übliche Jahresfest gefeiert, das diesmal ein Trauerfest wurde, dem Andenken Gaston Paris' geweiht.

Helsingfors den 26. September 1903.

Matias Wasenius.
Schriftführer des Neuphilologischen Vereins 1902—1903.

Mitteilungen.

Von der von Lektor *Johannes Öhquist* herausgegebenen Auswahl von Eckermanns Gesprächen mit Goethe, welche im Verlage der Aktiengesellschaft Otava im Jahre 1900 erschien, ist nunmehr ein Neudruck im Verlage von B. G. Teubner in Leipzig erschienen.

Berichtigung.

In dem Aufsatz Dr. Rosendahls, der in der letzten Doppelnummer ($^{15}/_{4}$—$^{15}/_{5}$) unseres Blattes abgedruckt ist, steht S. 58, Zeile 4 v. u.: einen *intimeren* und planmässigen Unterricht. Es soll heissen: einen *intensiven* u. s. w.

Inhalt: Karl Verner, von A. Wallensköld. S. 81. — Zwei Briefe Karl Verners. S. 90. — *Besprechungen:* Förhandlingar vid Sjätte Nordiska Filologmötet i Upsala 14—16 augusti 1902, von A. Wallensköld. S. 110. — Protokolle des Neuphilologischen Vereins. S. 113. — Jahresbericht des Neuphilologischen Vereins. S. 115. — Mitteilungen. S. 116. — Berichtigung. S. 116.

A. *Analyse af kurve no. IX hos Pipping* (48 ordinater)

	y_0	y_1	y_2	y_3	y_4	y_5	y_6	y_7	y_8	y_9	y_{10}	y_{11}	y_{12}	y_{13}
	$(47 + 2\times 0 + 1)$	$(1 + 2\times 2 + 3)$	$(3 + 2\times 4 + 5)$	$(5 + 2\times 6 + 7)$	$(7 + 2\times 8 + 9)$	$(9 + 2\times 10 + 11)$	$(11 + 2\times 12 + 13)$	$(13 + 2\times 14 + 15)$	$(15 + 2\times 16 + 17)$	$(17 + 2\times 18 + 19)$	$(19 + 2\times 20 + 21)$	$(21 + 2\times 22 + 23)$	$(23 + 2\times 24 + 25)$	$(25 + 2\times$
	9.0	19.0	28.3	35.3	37.0	33.1	25.4	15.9	7.5	1.5	0.0	3.4	11.5	20.
	27.4	48.2	64.4	74.0	71.2	59.2	41.2	22.2	8.4	0.6	2.2	13.4	31.4	48.
	19.0	28.3	35.3	37.0	33.1	25.4	15.9	7.5	1.5	0.0	3.4	11.5	20.2	26.
	55.4	95.5	128.0	146.3	141.3	117.7	82 5	45.6	17.4	2.1	5.6	28.3	63.1	94.
													y_0	y_1
÷	(y_{12})	(y_{13})	(y_{14})											
	63.1	94.9	113 2	115.0	104.1	88.0	70.1	50.3	26.8	7.7	5.2	20.9	55.4	95.
	— 7.7	+ 0 6	+ 14.8	+ 31.3	+ 37.2	+ 29.7	+ 12.4	— 4.7	— 9.4	— 5.6	+ 0.4	+ 7.4	118.5	190.
													÷	
	±	+ 7.4	+ 0.4	— 5.6	— 9.4	— 4.7							+	49
	,,	+ 8.0	+ 15.2	+ 25.7	+ 27.8	+ 25.0	+ 12.4						,,	+ 141.
C.:		*1.*	*2.*	*3.*	*4.*	*5.*	*6.*							
	— 7.7	— 6.8	+ 14.4	+ 36.9	+ 46 6	+ 34.4	,,						+ 118.5	+ 239
D.:	*0.*	*1.*	*2.*	*3.*	*4.*	*5.*							— 118.5	— 237
													,,	+ 2.

Talmateriale for de *ulige* partialtoner.

E.:

(Første led skaffes bort:

F.:

De ulige partialtoner.

Pt I XI: $C_1 \sin 15^0 + C_3 \sin 45^0 + C_5 \sin 75^0 = + 44.3913424$

$\pm\ C_2 \sin 30^0 + C_4 \sin 60^0 + C_6 = + 44.0755060$

$12\,\mu_1\,A_1 = + 88.4668484$

$12\,\mu_{11}\,A_{11} = + 0.3158364$

$12^2\,\mu_1^2\,(A_1^2 + B_1^2) = 7826.3817 + 3192.0330 = 11018.4147$

$\alpha_1 = \sqrt{A_1^2 + B_1^2} = 2.20$ (624 . . . [Pipping]: 2.20)
(19)

$D_0 + D_2 \cos 30^0 + D_4 \cos 60^0 = + 28.0707630$

$\pm\ D_1 \cos 15^0 + D_3 \cos 45^0 + D_5 \cos 15^0 = + 28.4273200$

$12\,\mu_1\,B_1 = + 56.4980830$

$12\,\mu_{11}\,B_{11} = - 0.3565570$

$12^2\,\mu_{11}^2\,(A_{11}^2 + B_{11}^2) = 0.09975264 + 0.12713288 = 0.22688522$

$\alpha_{11} = 0.02$. 755) . . . [P: 0.05]
(1)

$\mu_1 =$
$\mu_2 =$
$\mu_3 =$
$\mu_4 =$

	y_{14}	y_{15}	y_{16}	y_{17}	y_{18}	y_{19}	y_{20}	y_{21}	y_{22}	y_{23}
6 + 27)	(27 + 2×28 + 29)	(29 + 2×30 + 31)	(31 + 2×32 + 33)	(33 + 2×34 + 35)	(35 + 2×36 + 37)	(37 + 2×38 + 39)	(39 + 2×40 + 41)	(41 + 2×42 + 43)	(43 + 2×44 + 45)	(45 + 2×46 + 47)
	26.7	29.3	27.7	24.4	19.6	15.3	9.6	3.8	0.7	2.3
	57.2	58.0	52.0	44.0	35.2	25.4	13.4	3.2	2.2	9.6
	29.3	27.7	24.4	19.6	15.3	9.6	3.8	0.7	2 3	9.0
	113.2	115.0	104.1	88.0	70.1	50.3	26.8	7.7	5 2	20.9
	y_2									+
	128.0	146.3	141.3	117.7	82.5	45.6	17.4	2.1	5.6	28.3
	241.2	261.3	245 4	205.7	152.6	95.9	44.2	9.8	10.8	49.2
	10.8	9.8	44.2	95.9						
	+ 230.4	+ 251 5	+ 201 2	+ 109.8						
	2.	*3.*	*4.*	*5.*	"					
	+ 252.0	+ 271.1	+ 289.6	+ 301.6	+ 152.6					
	— 237.0	— 237.0	— 237.0	— 237.0	— 118.5					
	+ 15.0	+ 34.1	+ 52.6	+ 64.6	+ 34.1					
	2.	*3.*	*4.*	*5.*	*6.*					

Talmateriale for de *lige* partialtoner.

μ's værdier i denne kombinatiön:

$\sin^2 86^0\,15'$ $\mu_5 = 4.\sin^2 71^0\,15'$ $\mu_9 = 4\sin^2 56^0\,15'$
$\sin^2 82^0\,30'$ $\mu_6 = 4.\sin^2 67^0\,30'$ $\mu_{10} = 4.\sin^2 52^0\,30'$
$\sin^2 78^0\,45'$ $\mu_7 = 4.\sin^2 63^0\,45'$ $\mu_{11} = 4.\sin^2 48^0\,45'$
$\sin^2 75^0$ $\mu_8 = 4.\sin^2 60^0$

Faste logarithmer:

$\sin 15^0 = \cos 75^0$: 9.4129962 $12^2\,\mu_4^2$: 3.3022577
$\sin 45^0 = \cos 45^0$: 9.8494850 $12^2\,\mu_5^2$: 3.2677541
$\sin 60^0 = \cos 30^0$: 9.9375306 $12^2\,\mu_6^2$: 3.2249437
$\sin 75^0 = \cos 15^0$: 9.9849438 $12^2\,\mu_7^2$: 3.1734057
$12^2\,\mu_8^2$: 3.1126049
$12^2\,\mu_1^2$: 3.3587589 $12^2\,\mu_9^2$: 3.0418681
$12^2\,\mu_2^2$: 3.3475569 $12^2\,\mu_{10}^2$: 3.9603493

In casu tilbagevendende logarithmer:

C_1 : (+) 0 9030900 D_1 : (—) 0.8325089
C_2 : (+) 1.4099331 D_2 : (+) 1.1583625
C_4 : (+) 1.4440448 D_3 : (+) 1.5670264
C_5 : (+) 1.3979400 D_5 : (+) 1.5365584

Pt III IX: $(C_1 + C_3 + C_5)\sin 45^0$ $= + 6.1518300$

$\pm\ C_2 - C_6$ $= + 2.8000000$

$12\ \mu_3 A_3$ $= + 8.9518300$

$12\ \mu_9 A_9$ $= + 3.3518300$

$12^2 \mu_3^2 (A_3^2 + B_3^2) = \ldots 05739$

$\ldots 35254$ $= 12075.874254$

$\alpha_3 = \mathbf{2.38}\,(996\ldots)$ [P: **2 38**]
(7)

$D_0 - D_4$ $= \ldots$

$\pm (D_1 - D_3 - D_5)\cos 45^0$ $= - 55.2250380$

$12\ \mu_3 B_3$ $= - 109.5250380$

$12\ \mu_9 B_9$ $= + 0.9250380$

$12^2 \mu_9^2 (A_9^2 + B_9^2) = 11.234765 + 0.8556954 = 12.0004604$

$\alpha_9 = \mathbf{0.10}\,(478\ldots)$ [P.: **0.10**]

Pt V/VII: $C_1 \sin 75^0 - C_3 \sin 45^0 + C_5 \sin 15^0$ $= - 3.9747628$

$\pm\ C_2 \sin 30^0 - C_4 \sin 60^0 + C_6$ $= - 4.0755060$

$12\ \mu_5 A_5$ $= - 8.0502688$

$12\ \mu_7 A_7$ $= + 0.1007432$

$12^2 \mu_5^2 (A_5^2 + B_5^2) = 64\ 80066$

$+ 72.33285$ $= 137.13351$

$\alpha_5 = \mathbf{0.27}\,(2085)$ [P.: **0.27**.]

$D_0 - D_2 \cos 30^0 + D_4 \cos 60^0$ $= + 3.1292370$

$\pm\ D_1 \cos 75^0 - D_3 \cos 45^0 + D_5 \cos 15^0$ $= + 5.3756347$

$12\ \mu_5 B_5$ $= + 8.5048717$

$12\ \mu_7 B_7$ $= - 2.2463977$

$12^2 \mu_7^2 (A_7^2 + B_7^2) = 0.010148587 + 5.046303500 = 5.056452087$

$\alpha_7 = \mathbf{0.06}\,(8239\ldots)$ [P.: **0.05**]
(5)

De lige partialtoner.

Pt II/X: $(E_1 + E_5)\sin 30^0 + E_3$ $= + 377.0000000$

$\pm\ (E_2 + E_4)\sin 60^0$ $= + 373.7765100$

$12\ \mu_2 A_2$ $= + 750.7765100$

$12\ \mu_{10} A_{10}$ $= + 3.2234900$

$12^2 \mu_2^2 (A_2^2 + B_2^2) = 563665.390 + 11362.184 = 575027.574$

$\alpha_2 = \mathbf{16.07}\,(185\ldots)$ [P.: **16.07**]

$(F_2 - F_4)\cos 60^0 - F_6$ $= - 52.9000000$

$\pm\ (F_1 - F_5)\cos 30^0$ $= - 53.6935610$

$12\ \mu_2 B_2$ $= - 106.5935610$

$12\ \mu_{10} B_{10}$ $= + 0.7935610$

$12^2 \mu_{10}^2 (A_{10}^2 + B_{10}^2) = 10.390893 + 0.629739 = 11.020632$

$\alpha_{10} = \mathbf{0.11}\,(9882\ldots)$ [P. **0.08**]
(0)

Pt IV/VIII: $(E_1 - E_5)\sin 60^0$ $= + 27.1931940$

$\pm\ (E_2 - E_4)\sin 60^0$ $= + 25.2879410$

$12\ \mu_4 A_4$ $= + 52.4811350$

$12\ \mu_8 A_8$ $= + 1.9052530$

$12^2 \mu_4^2 (A_4^2 + B_4^2) = 2754.27 + 0.04$ $= 2754.31$

$\alpha_4 = \mathbf{1.17}\,(1856\ldots)$ [P.: **1.17**]

$-(F_2 + F_4)\cos 60^0 + F_6$ $= + 0.3000000$

$\pm\ (F_1 + F_5)\cos 60^0 - F_3$ $= - 0.5000000$

$12\ \mu_4 B_4$ $= 0.2000000$

$12\ \mu_8 B_8$ $= + 0.8000000$

$12^2 \mu_8^2 (A_8^2 + B_8^2) = 3.63 + 0.64$ $= 4.27$

$\alpha_8 = \mathbf{0.06}\,(7399\ldots)$ [P. **0.05**]
(5)

Pt VI: $E_1 - E_3 + E_5 = 12\ \mu_6 = A_6$ $= - 0.500$

$12^2 \mu_6^2 (A_6^2 + B_6^2) = 0.25 + 12.25$ $= 12.50$

$\alpha_6 = \mathbf{0.09}\,(6295\ldots)$ [P.: **0.09**]
(8)

$- F_2 + F_4 - F_6 = 12\ \mu_6 B_6 = + 3.500$

B. *Analyse af kurven af en a— stemmeflöjte* (tungepibe

	y_0 (0—4)	y_1 (5—9)	y_2 (10—14)	y_3 (15—19)	y_4 (20—24)	y_5 (25—29)	y_6 (30—34)	y_7 (35—39)	y_8 (40—44)	y_9 (45—49)
	56.00	52.18	44.98	31.80	4.49	— 20.36	— 36.21	— 41.90	— 40.47	— 32.94
	111.22	101.52	86.42	54.40	— 1.08	— 47.74	— 76.04	— 84.28	— 78.68	— 61.90
	109.86	99.06	82.02	43.44	— 10.48	— 54.96	— 79.08	— 84.50	— 76.34	— 57.36
	108.36	96.48	77.94	32.08	— 20.62	— 61.98	— 81.46	— 84.38	— 73.36	— 53.12
	53.28	46.53	35.88	10.34	— 15.53	— 33.77	— 41.42	— 41.50	— 34.83	— 24.36
	+ 438.72	+ 395.77	+ 327.24	+ 172.06	— 52.20	— 218.81	— 314.21	— 336.56	— 303.68	— 229.68
÷	— 37.48	— 52.23	— 104.17	— 154.93	— 169.14	— 133.90	— 51.05	+ 60.33	+ 179.75	+ 295.81
	+ 476.20	+ 448.00	+ 431.41	+ 326.99	+ 116.94	— 84.91	— 263.16	— 396.89	— 483.43	— 525.49
+										
÷		— 499.19	— 518.50	— 525.49	— 483.43	— 396.89				
	,,	**— 51.19**	**— 87.09**	**— 198.50**	**— 366.49**	**— 481.80**	**— 263.16**			
C.:		*1.*	*2.*	*3.*	*4.*	*5.*	*6.*			
	+ 476.20	**+ 947.19**	**+ 949.91**	**+ 852.48**	**+ 600.37**	**+ 311.98**				
D.:	*0.*	*1.*	*2.*	*3.*	*4.*	*5.*				

Talmateriale til beregning af de *ulige* partialtoner.

De ulige partialtoner.

Pt I/XI:

$C_1 \sin 15^0 + C_3 \sin 45^0 + C_5 \sin 75^0 = -618.9927360$

$\pm C_2 \sin 30^0 + C_4 \sin 60^0 + C_6 = -624.0946600$

$12\,\mu_1\,A_1 = -1243.0873960$

$12\,\mu_{11}\,A_{11} = +5.1019240$

$12^2\,\mu_1^2\,(A_1^2 + B_1^2) = 1545266.4 + 10223928.0 = 11769194.04$

$\alpha_1 = \sqrt{A_1^2 + B_1^2} = \mathbf{35.81}\,(9257);\ I_1 = [\mathbf{1.00}]$
(0)

$D_0 + D_2 \cos 30^0 + D_4 \cos 60^0 = +1599.0131900$

$D_1 \cos 15^0 + D_3 \cos 45^0 + D_5 \cos 75^0 = +1598.4560040$

$12\,\mu_1\,B_1 = +3197.4871940$

$12\,\mu_{11}\,B_{11} = +0.5751860$

$12^2\,\mu_{11}^2\,(A_{11}^2 + B_{11}^2) = 26.029618 + 0.33083892 = 26.36045692$

$\alpha_{11} = \mathbf{0.07}\,(936\ldots);\ I_{11} = \mathbf{0.00}\,(0454\ldots)$
(6)

på grundlag af 120 ordinater. Intensiteterne beregnede i forhold til grundtonens intensitet = 1.

y_{10} 50—54	y_{11} (55—59)	y_{12} (60—64)	y_{13} (65—69)	y_{14} (70—74)	y_{15} (75—79)	y_{16} (80—84)	y_{17} (85—89)	y_{18} (90—94)	y_{19} (95—99)	y_{20} (100—104)	y_{21} (105—109)	y_{22} (110—114)	y_{23} (115—119)	
— 21.94	— 11.08	— 5.42	— 5.13	— 9.92	— 17.35	— 21.28	— 20.09	— 11.19	+ 1.65	16.46	31.67	43.80	51.93	
— 39.76	— 18.64	— 9.76	— 11.44	— 23.06	— 36.90	— 42.58	— 37.12	— 17.04	8.70	39.20	69.44	90.94	106.72	
— 34.94	— 15.14	— 8.68	— 12.72	— 26.10	— 39.08	— 42.38	— 33.76	— 13.26	15.40	44.90	74.16	94.54	109.12	
— 30.58	— 13.64	— 8.92	— 14.38	— 29.00	— 40.80	— 42.14	— 29.82	— 8.20	21.02	50.98	78.86	98.00	110.94	
— 13.56	— 6.10	— 4.70	— 8.56	— 16.09	— 20.80	— 20.76	— 13.11	— 1.36	13.56	28.21	41.68	50.44	55.88	$\left(\frac{120}{56.00}\right)$
— 140.78	— 64.60	— 37.48	— 52.23	— 104.17	— 154.93	— 169.14	— 133.90	— 51.05	+ 60.33	+ 179.75	+ 295.81	+ 377.72	+ 454.59	
— 377.72	+ 434.59	+ 438.72	+ 395.77	+ 327.24	+ 172.06	— 52.20	— 218.81	— 314.21	— 336.56	— 303.68	— 229.68	— 140.78	— 64.60	+
— 518.50	— 499.19	+ 401.24	+ 343.54	+ 223.07	+ 17.13	— 221.34	— 352.71	— 365.26	— 276.23	— 123.93	+ 66.13	+ 236.94	+ 369.99	
		÷												
		+												
			+ 369.99	+ 236.94	+ 66.13	— 123.93	— 276.23							
			— 26.45	**— 13.87**	**— 49.00**	**— 97.41**	**— 76.48**							
	E.:		*1.*	*2.*	*3.*	*4.*	*5.*							
		+ 401.24	+ 713.53	+ 460.01	+ 83.26	— 345.27	— 628.94	— 365.26						
(Første led skaffes bort:		— 401.24	— 802.48	— 802.48	— 802.48	— 802.48	— 802.48	— 401.24						
			— 88.95	**— 342.47**	**— 719.22**	**— 1147.55**	**— 1431.42**	**— 766.50**						
	F.:		*1.*	*2.*	*3.*	*4.*	*5.*	*6.*						

Talmateriale til beregning af de *lige* partialtoner.

μ's værdier i denne kombination:

$\mu_1 = 8.\sin^2 88^0\,30'.\sin 87^0$ $\mu_5 = 8.\sin^2 82^0\,30'.\sin 75^0$ $\mu_9 = 8.\sin^2 76^0\,30'.\sin 63^0$

$\mu_2 = 8.\sin^2 87^0\ .\sin 84^0$ $\mu_6 = 8\ \sin^2 81^0\ .\sin 72^0$ $\mu_{10} = 8.\sin^2 75^0.\sin 60^0$

$\mu_3 = 8.\sin^2 85^0\,30'.\sin 81^0$ $\mu_7 = 8.\sin^2 79^0\,30'.\sin 69^0$ $\mu_{11} = 8.\sin^2 73^0\,30'.\sin 57^0$

$\mu_4 = 8.\sin^2 84^0\ .\sin 78^0$ $\mu_8 = 8.\sin^2 78^0\ .\sin 66^0$

Faste logarithmer.

$\sin 15^0 = \cos 75^0$:	9.4129962	$12^2\,\mu_4^2$:	3.9358085
$\sin 45^0 = \cos 45^0$:	9.9484850	$12^2\,\mu_5^2$:	3.9195045
$\sin 60^0 = \cos 30^0$:	9.9375306	$12^2\,\mu_6^2$:	3.8994347
$\sin 75^0 = \cos 15^0$:	9.9849438	$12^2\,\mu_7^2$:	3.8755103
	—	$12^2\,\mu_8^2$:	3.8476205
$12^2\,\mu_1^2$:	3.9627561	$12^2\,\mu_9$:	3.8156303

In casu tilbagevendende logar.:

C_1:	(—) 1.7091851	D_1:	(+) 2.9764371
C_3:	(—) 2.2977605	D_2:	(+) 2.9776825
C_4:	(—) 2.5640621	D_3:	(+) 2.9306842
C_5:	(—) 2.6828668	D_4:	(+) 2.4941268

Pt III/IX: $(C_1 + C_3 - C_5)\sin 45^0 = + 164.1266100$

$\pm C_2 - C_6 = + 176.0700000$

$12\,\mu_3 A_3 = + 340.1966100$

$12\,\mu_9 A_9 = - 11.9433900$

$12^2 \mu_3^2 (A_3^2 + B_3^2) = 115738.72 + 77174.572 = 192908.292$

$\alpha_3 = \mathbf{4.66}\,(09\ldots)\ I_3 = \mathbf{0.15}\,(247\ldots)$

$(D_1 - D_3 - D_5)\cos 45^0 = - 153.6331100$

$12\,\mu_3 B_3 = - 277.8031100$

$12\,\mu_9 B_9 = + 29.4631100$

$12^2 \mu_9^2 (A_9^2 + B_9^2) = 142.64259 + 868\,07520 = 1010.71779$

$\alpha_9 = \mathbf{0.39}\,(309\ldots)\ I_9 = \mathbf{0.01}\,(976\ldots)$ (0)

Pt V/VII: $C_1 \sin 75^0 - C_3 \sin 45^0 + C_5 \sin 15^0 = - 33.7840550$

$\pm C_2 \sin 30^0 - C_4 \sin 60^0 + C_6 = + 11.6846600$

$12\,\mu_5 A_5 = - 22\,0993950$

$12\,\mu_7 A_7 = - 45.4687150$

$12^2 \mu_5^2 (A_5^2 + B_5^2) = 488.38322 + 10517.57800 = 11005.96122$

$\alpha_5 = \mathbf{1.15}\,(096\ldots);\ I_5 = \mathbf{0.03}\,(58\ldots)$ (2)

$D_0 - D_2 \cos 30^0 + D_4 \cos 60^0 = - 46.2611900$

$D_1 \cos 75^0 - D_3 \cos 45^0 + D_5 \cos 15^0 = - 56.2940600$

$12\,\mu_5 B_5 = - 102.5552500$

$12\,\mu_7 B_7 = - 10.0328700$

$12^2 \mu_7^2 (A_7^2 + B_7^2) = 2067.4048 + 100.6585 = 2168.0633$

$\alpha_7 = \mathbf{0.54}\,(7379\ldots);\ I_2 = \mathbf{0.01}\,(0348\ldots)$ (3)

De lige partialtoner.

Pt II/X: $(E_1 + E_5)\sin 30^0 + E_3 = - 100.4650000$

$\pm (E_2 - E_4)\sin 60^0 = - 96.3712890$

$12\,\mu_2 A_2 = - 196.8362890$

$12\,\mu_{10} A_{10} = - 4.0937110$

$12^2 \mu_2^2 (A_2^2 + B_2^2) = 38744.527 + 5437073.750 = 5475818.277$

$\alpha = \mathbf{24.58}\,(7068\ldots);\ I_2 = \mathbf{1.88}\,(42113\ldots)$ (7)

$(F_2 - F_4)\cos 60^0 - F_6 = + 1169.1400000$

$(F_1 - F_5)\cos 30^0 = + 1162\,6131000$

$12\,\mu_2 B_2 = + 2331.7531000$

$12\,\mu_{10} B_{10} = + 6.5269000$

$12^2 \mu_{10}^2 (A_{10}^2 + B_{10}^2) = 16.75847 + 42.60043 = 59\,35890$

$\alpha_{10} = \mathbf{0.10}\,(932\ldots);\ I_{10} = \mathbf{0.00}\,(0769\ldots)$ (09)

Pt IV/VIII: $(E_1 - E_5)\sin 60^0 = + 43.3272500$

$\pm (E_2 - E_4)\sin 60^0 = + 72.3477670$

$12\,\mu_4 A_4 = + 115.6750170$

$12\,\mu_8 A_8 = - 29.0205170$

$12^2 \mu_4^2 (A_4^2 + B_4^2) = 13380.7090 + 3888.1463 = 17268.8553$

$\alpha_4 = \mathbf{1.41}\,(4904\ldots);\ I_4 = \mathbf{0.02}\,(4979\ldots)$

$-(F_2 + F_4)\cos 60^0 + F_6 = - 21.3900000$

$(F_1 + F_5)\cos 60^0 - F_3 = - 40.9650000$

$12\,\mu_4 B_4 = - 62.3550000$

$12\,\mu_8 B_8 = + 19.5750000$

$12^2 \mu_8^2 (A_8^2 + B_8^2) = 842.19058 + 383.18070 = 1225\,37128$

$\alpha_8 = \mathbf{0.42}\,(7199\ldots);\ I_8 = \mathbf{0.01}\,(8686\ldots)$ (1) (0)

Pt. VI: $E_1 - E_3 + E_5 = 12\,\mu_6 A_6 = - 53.9300000$

$12^2 \mu_6^2 (A_6^2 + B_6^2) = 2908.4447 + 1503.8883 = 4412\,333$

$\alpha_6 = \mathbf{0.75}\,(579\ldots)$ (4)

$-F_2 + F_4 - F_6 = 12\,\mu_6 B_6 = - 38.7800000$

$I_6 = \mathbf{0.02}\,(9658\ldots)$ (1)

NEUPHILOLOGISCHE MITTEILUNGEN

Herausgegeben vom Neuphilologischen Verein in Helsingfors.

15/11—15/12 | Acht Nummern jährlich. Preis 4 Fmk. Zahlende Mitglieder des Vereins erhalten das Blatt unentgeltlich. — Abonnementsbetrag, Beiträge, sowie Bücher zur Besprechung bittet man an die Redaktion (Adr. Dr. H. Palander, Lotsg. 2) zu senden. | 1903

Der Gebrauch von haben und sein bei der Umschreibung des Perfektums im Deutschen.

In den germanischen Sprachen, wie auch in den romanischen, werden zur Bildung der Perfektumschreibung die beiden Hilfsverba verwendet, welche im Deutschen als *haben* und *sein* erscheinen. Während aber von den germanischen Dialekten das Englische und die skandinavischen Sprachzweige allmählich die seltenere Umschreibung mit *to be* und *vara* gänzlich beseitigt haben und heute nur die Umschreibung mit *have* und *hafva* kennen, haben sich im Deutschen die beiden Umschreibungsweisen erhalten: *haben* und *sein* wechseln mit einander ab. Und zwar scheint die Entwickelung hier eine andere Richtung zu nehmen als im Englischen und Skandinavischen, indem der Gebrauch von *sein* auf Kosten von *haben* immer mehr um sich greift. Bekanntlich wechseln die beiden Hilfsverba im modernen deutschen Sprachgebrauch derart, dass alle Transitiva ihr Perfektum mit *haben* bilden, während wieder von den Intransitiven einige es mit *sein,* andere mit *haben* umschreiben.

Den Grund zu dieser Doppeltheit der Intransitiva haben die Grammatiker darin zu finden geglaubt, dass einige dieser Verba eine Tätigkeit ausdrücken, während andere wieder einen Zustand bezeichnen. Jene nähmen im Perfektum das Hilfsverbum *haben*, diese dagegen *sein*.

Diese Auffassungsweise, welche bis auf die letzten Jahre ziemlich unumschränkt geherrscht hat, geht auf *Johann Christoph Adelung* zurück, der in seinem 1782 erschienenen »Umständlichen Lehrgebäude» den Gedanken zuerst ausgesprochen hat. Es wird dort (I, 823) gelehrt, dass »diejenigen Intransitiva, wobey das Subject thätig, oder doch mehr thätig als leidend gedacht werden muss, *haben*, diejenigen aber, wobey es leidend, oder doch mehr leidend als thätig vorgestellet wird, *seyn* bekommen.» Diese »Hauptregel» ist aber nicht die Schlussfolgerung aus einer genauen Prüfung der wirklich vorliegenden Tatsachen, sondern vielmehr eine a priori gemachte logische Konklusion, zu welcher Adelung durch den Vergleich mit dem Sachverhältnisse bei den transitiven Verben verleitet wurde. Da nämlich alle Transitiva bei der Perfektbildung nur von *haben* Gebrauch machen, so wurde daraus gefolgert, dass diejenigen Intransitiva, die dieses Hilfsverbum nehmen, den transitiven Verben in der Bedeutung näher stehen als diejenigen mit *sein*.

Die aprioristische Regel, die für Adelungs mechanische und unhistorische Sprachbetrachtungsweise sehr bezeichnend ist, stiess begreiflicher Weise auf Schwierigkeiten, sobald die tatsächlich vorliegenden einzelnen Fälle von diesem Gesichtspunkte aus beurteilt werden sollten. Um diese Hindernisse aus dem Wege zu räumen und seine Regel zu retten, nahm Adelung seine Zuflucht zu gekünstelten Erklärungen und zwängte auf die ihm eigentümliche Weise die Sprache in seinen logisch konstruirten Rahmen hinein.

Wenn es demnach eine grosse Menge von Verben giebt, die der obengenannten Regel widerstreben, so kann auch andererseits nicht geleugnet werden, dass es eine Anzahl Intransitiva giebt, deren Perfektumschreibung sich zur Not von dem Adelungschen Gesichtspunkte aus erklären lässt. Es sind vor allem Verba, die eine aktive Tätigkeit ausdrücken und im Perfektum mit *haben* stehen: *arbeiten, streiten, kämpfen, beten, flehen, sündigen* u. s. w.[1]) Hierdurch ist es wol zu erklä-

[1]) S. *Paul*, die Umschreibung des Perfektums im Deutschen mit *haben* und *sein*, S. 167.

ren, dass die späteren Grammatiker sich von der Anschauung Adelungs irre führen liessen und sich nicht zu einer selbständigen Beurteilung des Sachverhältnisses aufschwingen konnten. Denn findet man auch in ihren Schriften vielfache Modifizirungen der alten Hauptregel, die der richtigeren Beurteilung schon näher kommen, und kann man sogar bei einigen konstatiren, dass sie das wahre Verhältnis, obgleich unbewusst, ganz nahe streifen, so klingt doch fast immer in ihrer Auffassung der alte Grundton von einem Gegensatz zwischen Tätigkeit und Zustand durch.

Dass *Jacob Grimm* in Bezug auf die Beurteilung der Perfektumschreibung wesentlich auf demselben Standpunkte steht, wie Adelung, finden wir aus seinen Äusserungen in der Deutschen Grammatik IV, 187 f., wo er über diesen Punkt handelt. Es heisst dort: »Ein auxiliares *haben* scheint [bei dem verbum substantivum *sein*] um so unlogischer, da das part. prät. dieses verbums weder einer passiven bedeutung noch jener obliquen stellung fähig ist, welche ursprünglich zu dem begriffe *haben* gehört. Inzwischen sind einige mundarten zu der kühnheit einer solchen verbindung gelangt, indem sie den begrif der existenz auf ein bewustsein von selbstthätigkeit gründeten und *sein* = leben oder wohnen setzen.» Und weiter heisst es a. a. O. S. 190: »Bei privativer bedeutung, weil sie leidend ist, wird öfter *sein* angewandt, wo die entsprechende positivthätige *haben* vorzieht: — — — die flamme *hat* geglüht, die flamme *ist* verglüht.»

Aber, wie schon erwähnt, wurde die Adelungsche Anschauung nicht nur für Grimm und die ältere deutsche Grammatik massgebend; sie hat bis auf die letzte Zeit in ihren Grundzügen fortgedauert. So ist von den modernen Syntaktikern noch *Erdmann* von ihr beeinflusst und ebenso *Wunderlich*. Bei dem letzteren wird die alte Regel wieder einmal recht mit Nachdruck hervorgehoben. In der zweiten Auflage des Deutschen Satzbaues (1901) I, 213 formulirt nämlich Wunderlich das Resultat aus den Erörterungen über *haben* und *sein* bei der Perfektbildung folgendermassen:» Nach den vorhergehenden Darlegungen wird sich jedoch die Überzeugung

befestigt haben, dass einerseits weniger die Zeitart als der Gegensatz von Tätigkeit und Zustand für die Auffassung massgebend ist und andererseits, dass in den meisten Fällen nicht die jeweilige Auffassung allein, vielmehr das Zusammenwirken mehrerer Faktoren die Entscheidung brachte.» — Ist es aber schon schwer aus den Darlegungen Wunderlichs, die sich nur auf einige einzelne Verba erstrecken, die Überzeugung zu gewinnen, dass der Gegensatz von Tätigkeit und Zustand für die Wahl der Hilfsverba massgebend sei, so wird diese Behauptung doch ganz auf den Kopf gestellt durch die Beobachtung solcher Verba, wie z. B. *rasten, ruhen, weilen, wohnen, harren, warten, säumen, zaudern, zögern, haften, stocken, ragen, dauern.* [1]) Alle diese Verba und andere ähnliche stehen im Perfektum mit *haben.* Es wird aber wol niemand behaupten wollen, dass sie mehr das Moment der Betätigung als das des Zustandes hervorheben; sie drücken ja im Gegenteil einen dauernden Zustand, das Verbleiben in einem Zustande aus.

Dass Wunderlich durch die Beobachtung dieser und ähnlicher Fälle nicht zu einem anderen Resultate gelangt ist, nimmt um so mehr Wunder, da man schon vor dem Erscheinen der zweiten Auflage des Deutschen Satzbaues mit der alten Anschauungsweise deutlich gebrochen hatte. In einem in der Zeitschrift f. d. Philologie im Jahre 1900 erschienenen Artikel [2]), mit dem sich gerade Wunderlich a. a. O. auseinandersetzt, hatte nämlich *Behaghel* erkannt, dass nicht der Gegensatz zwischen Tätigkeit und Zustand für die Wahl des Hilfsverbums ausschlaggebend ist, sondern die Zeitart, welche durch das betreffende Verbum im betreffenden Falle ausgedrückt ist. Es heisst in dem ebengenannten Artikel, in welchem Behaghel gegen eine syntaktische Untersuchung Jakobs polemisirt: »Die ganze betrachtung von Jakob ist hinfällig, weil er eine sehr einfache tatsache nicht erkannt hat, die freilich überhaupt bis jetzt nicht deutlich ausgesprochen ist. Die verba, die nur mit *sein* und die nur mit *haben* verbun-

[1]) S. *Paul* a. a. O.

[2]) *Behaghel*, Ich habe geschlafen, Zs. f. d. Phil. XXXII, 64 ff.

den werden, sind durchaus nicht gleichartig und ebenso wenig die fügungen, wo beim selben verbum beides erscheint. Von gewissen störungen abgesehen, liegt die sache so, dass *sein* bei den verba perfectiva steht, *haben* bei den verba imperfectiva; wo — wirklich oder scheinbar — ein zeitwort mit *sein* und *haben* verbunden wird, gilt *sein* der perfectiven, *haben* der imperfectiven bedeutung. Beispielsweise heisst: *ich bin geswigen* = ich bin verstummt; *ich hân geswigen* = ich habe den mund gehalten.» Und der Artikel endet mit folgenden Worten: »Es ist aber, wenn ein neutrales verbum mit *haben* verbunden wird, die sicherheit gegeben, dass nicht an den zustand nach abschluss der handlung, sondern an ihre ausführung in der vergangenheit gedacht wird, und das ist es gerade, was bei imperfectiven verlangt werden muss. Bei perfectiven dagegen — soweit sie nicht inchoativa sind — spielt gerade der hinblick auf den abschluss die entscheidende rolle; das ist bei den bildungen mit *sein* die jederzeit mögliche auffassung, eine auffassung, die um so näher liegt, als neben den mit *sein* verbundenen participien sehr zahlreiche fälle stehen, in denen das participium geradezu feste umstandsbezeichnung, d. h. adjectiv geworden ist.» [1])

Den von Behaghel ausgesprochenen Gedanken, dass die Zeitart für die Wahl der Hilfsverba bei der Perfektumschreibung massgebend ist, hat *Hermann Paul* aufgegriffen und ihn näher begründet. Er hat die Sache in ihrem vollen Umfange zum Gegenstand der Untersuchung gemacht und in eine geschichtliche Beleuchtung gestellt. Mit Hinblick auf den Gedanken Behaghels wird zuerst die Entstehung und weitere Entwickelung der Perfektumschreibungen erörtert, und dann auf Grund eines umfangreichen Materials, das teils aus Wörterbüchern und syntaktischen Arbeiten zusammengetragen worden, teils auf eigener Beobachtung der Texte und des lebendigen Sprachgebrauchs beruht, im einzelnen ausgeführt. Diese Untersuchung, die — soweit ich sehen kann — die

---

[1]) *Behaghel* a. a. O. SS. 67f. u. 72.

Richtigkeit der neuen Beurteilung der Perfektumschreibungen mit *haben* und *sein* in überzeugender Weise klarlegt, hat Paul in den Abhandlungen der k. bayerischen Akademie der Wissenschaften I. Cl. XXII. Bd. I. Abth. SS. 161—210 abgedruckt und dann auch als Sonderabdruck erscheinen lassen [1]). Im folgenden werde ich versuchen, die Hauptzüge dieser bemerkenswerten Schrift zu entwickeln.

Um die Perfektumschreibungen richtig beurteilen zu können, muss man die Entstehung und weitere Entwickelung derselben kennen, und dabei hat man natürlich von dem Partizipium perfektum auszugehen und nachzuforschen, welche Funktion in Bezug auf Genus und Tempus diesem zukam. Ursprünglich fehlte dem Partizipium jede Beziehung auf Genus und Tempus und es wurde als reines Adjektiv angesehen. Demnach konnte es sowol attributiv wie prädikativ gebraucht werden und Genus und Tempus wurden durch die finite Verbalform ausgedrückt. Wenn wir dieses Verhältnis durch ein Beispiel aus der jetzigen Sprache uns vergegenwärtigen wollen, so hatte z. B. das Partizipium *geschätzt* in der Fügung *ein geschätztes Buch* oder *das Buch ist sehr geschätzt* genau dieselbe Funktion wie das Adj. *gut* in der Fügung *ein gutes Buch* oder *das Buch ist sehr gut:* es bezeichnete also eine Eigenschaft. Aber im Laufe der weiteren Sprachentwickelung änderte sich diese Sachlage. Die Partizipia nahmen einen verbalen Charakter an, und indem sie sich als besondere Formen in die Verbalkonjugation fügten, nahmen sie auch eine bestimmte Stellung zu dem Unterschied zwischen den beiden Genera, Aktivum und Passivum, und den verschiedenen Zeitformen ein. Was das Genusverhältnis betrifft, so gelangten die Partizipia perfekta der transitiven Verba zu einer passiven Bedeutung, während das Partizipium der intransitiven einen aktiven Sinn erhielt. Wichtiger ist aber noch zu erfahren, welche temporale Funktion dem Partizipium perfektum —

---

[1]) Die Umschreibung des Perfektums im Deutschen mit *haben* und *sein*. Von *Hermann Paul*. München 1902. Verlag der k. Akademie in Commission des G. Franz'schen Verlags (J. Roth).

denn um diese Partizipialform allein ist es ja für uns zu tun — zukam. Und dabei stellt es sich heraus, dass die verschiedenen Verba in Bezug auf das Tempus sich nicht gleichmässig verhalten. Es ist nämlich ein Unterschied bei ihnen zu machen je nach dem Sinne, der dem betreffenden Verbum innewohnt.

Von diesem Gesichtspunkte aus betrachtet lässt sich eine Zweiteilung aufstellen, auf welche man vor einiger Zeit schon aufmerksam geworden und die oben bereits angedeutet wurde, als von dem Artikel Behaghels die Rede war. Je nach der verschiedenen Art und Weise, in welcher man den Verlauf eines Vorgangs sich vorstellt, der durch das betreffende Verbum ausgedrückt wird, lassen sich die Verba in perfektive und imperfektive sondern. Die imperfektiven bezeichnen einen Vorgang in seinem Verlaufe oder seiner Dauer, die perfektiven heben dagegen nur einen bestimmten Moment des Vorgangs hervor und zwar ist es der Moment des Geratens in einen Zustand oder auch der Abschluss des Vorgangs, der ausgedrückt wird [1]). Ein imperfektives Verbum ist demnach z. B. *beben*, weil es einen dauernden Vorgang bezeichnet, ein perfektives dagegen *erbeben*, weil hier an einen einzigen Moment, an das Geraten in einen bebenden Zustand gedacht wird: *die Erde bebte unter seinen Füssen — die ganze Erde erbebte*. Vgl. ferner z. B. *er wacht* (imperf.) — *er erwacht* (perf.); *er hat gelebt* (imperf.) — *er ist aufgelebt* (perf.). Perfektive Verba sind auch z. B. *sterben*, *gelingen*,

---

[1]) Hierbei ist genau zu beachten, dass man sich nicht durch die aus der lateinischen Grammatik bekannten Ausdrücke 'Perfektum' und 'Imperfektum' irreführen lässt und sich den Unterschied zwischen perfektivischer und imperfektivischer Bedeutung etwa in der Weise vorstellt, wie zwischen Passé défini und Imparfait im Französischen. Hier ist zwar auch die Rede von einem Unterschied zwischen einem in seiner Dauer gedachten Vorgang einerseits und einem in einem gewissen Momente gedachten Vorgang andererseits. Aber im Französischen handelt es sich doch um zwei verschiedene Tempusformen eines beliebigen Verbums, wodurch die verschiedene Verlaufsart einer in die Vergangenheit fallenden Handlung zum Ausdruck gebracht wird. Wenn dagegen im Deutschen zwischen perfektiver und imperfektiver Bedeutung unterschieden wird, handelt es sich nicht um verschiedene Tempusformen,

geschehen u. s. w., weil hier der Abschlussmoment hervorgehoben wird. Als Beispiele von imperfektiven Verben können *arbeiten*, *streben*, *trauern, warten* u.s.w. dienen. Es ist aber zu bemerken, dass keine scharfe Trennung zwischen den beiden Arten von Verben zu machen ist, in dem Sinne, dass jedes Verbum sich entweder in die eine oder in die andere Gruppe einreihen liesse. Zwar giebt es Verba, die immer imperfektiven Sinn haben und wieder andere, die immer perfektiv gebraucht werden, aber daneben giebt es in der heutigen Sprache eine grosse Anzahl von Verben, die sowol in imperfektivem wie in perfektivem Sinne auftreten, und früher war diese Anzahl noch grösser.

Es gilt für uns jetzt zu untersuchen, wie es sich mit der zeitlichen Funktion des Partizipium perfektum verhält, wenn man Bezug nimmt auf den obenerörterten Unterschied zwischen Perfektiven und Imperfektiven. Wir wollen dabei zuerst das passive Partizipium der Transitiva und dann das aktive Partizipium der Intransitiva betrachten.

Wenn das Partizipium perfektum eines transitiven Verbums zu einem Verbum mit imperfektivem Sinn gehört, so hat es genau dieselbe zeitliche Bedeutung wie das Partizipium präsens; die beiden Partizipia unterscheiden sich nur durch das verschiedene Genus. Vgl. z. B. *das von Säulen getragene Dach* (= das Dach, welches von Säulen getragen wird); *mein hochgeschätzter Freund* (= der Freund, der von mir hoch geschätzt wird.) Gehört dagegen das Partizipium perf. zu einem Verbum mit perfektivem Sinn, so bezeichnet es einen vollzogenen Vorgang, drückt aber zugleich auch aus, dass der Zustand, der durch diesen Vorgang bewirkt wurde, noch immer fortbesteht zu der betreffenden (durch das Verbum finitum ausgedrückten) Zeit. Das Verbum *besetzen* ist z. B. ein perfektives Verbum, da es den Abschlussmoment eines Vorgangs bezeichnet: *ich besetzte den Platz.* Das Partizipium dieses Verbums in dem

---

sondern nur um den verschiedenen Sinn, der dem Verbum an und für sich anhaftet, abgesehen von dem Tempus, in welchem es gebraucht ist. In diesem Sinne reden wir denn von Verben, die perfektive, und Verben, die imperfektive Bedeutung haben.

Ausdrucke *ein besetzter Platz* besagt also, dass der Vorgang des Besetzens schon vollzogen ist *(der Platz ist besetzt worden)*, zugleich aber, dass dieser Zustand noch immer dauert: *der Platz ist noch nicht frei geworden.*

Betrachten wir nun genauer die Partizipialformen der imperfektiven Verba, so finden wir unter denselben eine grosse Menge, welche in dem obenerwähnten imperfektiven Sinne erscheinen, z. B. *gestützt, geplagt, geführt, geleitet, gezogen, geklagt, geduldet, gehasst, verachtet, vertreten* u. s. w. Vgl. *das von Pfeilern gestützte Haus; ein gehasster, verachteter Mensch; die von mir vertretene Ansicht.* Es giebt aber unter solchen vorzugsweise imperfektiv gebrauchten Verben auch viele, die eine perfektive Auffassung zulassen und von denen daher das Partizipium auch in perfektiver Bedeutung gebraucht werden kann. Vgl. z. B. den Unterschied zwischen imperfektiver und perfektiver Funktion in folgenden Fällen: *ein von vier Pferden gezogener Wagen* (= ein Wagen, der von vier Pferden gezogen wird) und *eine aus dem Wasser gezogene Leiche* (= eine Leiche, die aus dem Wasser gezogen worden ist); *ein steckbrieflich verfolgter Mann* (= ein Mann, der steckbrieflich verfolgt wird) und *der bis an die Grenze verfolgte Feind* (= der Feind, der bis an die Grenze verfolgt worden ist) u. s. w.

Bei den meisten Verben, die sowol imperfektiven wie perfektiven Sinn aufweisen, erscheint jedoch das Partizipium ausschliesslich in perfektiver Bedeutung. So kann man z. B. das Verbum *backen* entweder in perf. oder imperf. Sinne auffassen: *das Mädchen backte den Kuchen* (perf.) und *die Mädchen backten in der Küche* (= waren in der Küche mit dem Backen beschäftigt; imperf.), aber *das von dem Mädchen gebackene Brot* kann nicht imperfektiv aufgefasst werden als das Brot, das von ihr gebacken wird, sondern nur perfektiv als das Brot, das von ihr gebacken worden ist. Ebenso kann man das Wort *schreiben* sowol in imperfektivem wie in perfektivem Sinne sich vorstellen: entweder in der Bedeutung »mit Schreiben beschäftigt sein», oder »zu Ende schreiben»; aber *die geschriebenen Briefe* sind nicht Briefe, die geschrieben werden, sondern Briefe, die geschrieben worden sind.

Aus den Verben, deren Sinn sowol eine imperfektive wie eine perfektive Auffassung zulässt, sind noch als eine besondere Gruppe auszuscheiden diejenigen Verba, die ursprünglich nur perfektiven Sinn hatten, aber später daraus auch eine imperfektive Bedeutung entwickelt haben, indem sie auch den durch die perfektive Handlung zustande gebrachten dauernden Zustand bezeichnen. So bedeutet z. B. *umgeben* ursprünglich »sich um jemand (etwas) herumstellen» und hat also perfektive Natur, z. B. *plötzlich umgaben ihn mehrere Männer:* es bezeichnet aber dann auch den dauernden Zustand, z. B. *die Männer umgaben ihn* = sie standen um ihn herum. Vgl. ferner: *man verband die beiden Ufer durch eine Brücke — eine Brücke verband die beiden Ufer; er verhüllte sich in den Mantel — der Mantel verhüllte ihn* u. s. w. Das Partizipium dieser Verba kann sich natürlich entweder an die ursprüngliche perfektive, oder an die daraus entwickelte imperfektive Verwendung anschliessen, doch ist in beiden Fällen der Sinn des Partizipiums ziemlich gleich. *Der von Räubern umgebene Reisende* kann natürlich so aufgefasst werden, dass die Räuber sich um den Reisenden herumgestellt haben oder so, dass sie um ihn herum stehen, was ungefähr auf eins herausläuft.

In den bisher erörterten Fällen haben wir das Partizipium in seiner attributiven Stellung betrachtet. Als reines Adjektiv wurde es aber auch in prädikativer Stellung gebraucht, wobei natürlich derselbe Unterschied in der zeitlichen Funktion zwischen Verben mit perfektiver und Verben mit imperfektiver Bedeutung bestehen bleibt, den wir oben beobachtet haben. Allmählich ging aus der prädikativen Verwendung des Partizipiums eine Umschreibung des Passivums hervor, wobei die verschiedenen Tempora aus der imperfektiven und perfektiven Funktion des Partizipiums sich entwickelten: aus der imperfektiven Bedeutung des Partizipiums bildete sich mit dem Präsens des Hilfsverbums *sein* das Präsens, mit dem Imperfektum das Imperfektum Passivi; aus dem perfektiven Sinne des Partizipiums bildete sich mit dem Präsens und Imperfektum des Hilfsverbums das Perfektum und das Plusquamperfektum Passivi. So wird denn im Gotischen das Präsens des

Hilfsverbums *sein* zur Umschreibung sowol des Präsens als des Perfektum Passivi verwendet und ebenso wird mit dem Imperfektum des Hilfsverbums das Imperfektum und das Plusquamperfektum umschrieben. Im älteren Althochdeutsch sind die Verhältnisse denen im Gotischen zum grossen Teil noch ähnlich. Im weiteren Verlaufe der Sprachentwickelung beginnt aber die Umschreibung mit *werden*, die neben der mit *sein* nur gebraucht worden war um das Eintreten in einen Zustand auszudrücken, immer mehr um sich zu greifen. Schon im neunten Jahrhundert haben sich die Verhältnisse derart zu ordnen begonnen, dass die Umschreibung mit *werden* im Präsens und Imperfektum stattfindet, während nur das Perfektum und Plusquamperfektum mit *sein* umschrieben wird. Die Umschreibung mit *sein* knüpft also an die perfektive Bedeutung des Partizipiums. In dem umschriebenen Perfektum Passivi hat das Partizipium vorläufig noch immer seine alte Bedeutung und bezeichnet also die dauernde Nachwirkung des Vorgangs oder das Resultat. Aber die Entwickelung geht weiter. Das prädikative Partizipium wird zu einer reinen Tempusform der Vergangenheit, wobei die Vorstellung des dauernden Resultats durch die Vorstellung des in die Vergangenheit fallenden Vorgangs selbst zurückgedrängt wird. In einem Ausdrucke, wie z. B. *die Leiche ist bestattet*, lässt das Partizipium demnach eine doppelte Auffassung zu: einerseits kann es als reine Tempusform aufgefasst werden, wobei man an einen abgeschlossenen Vorgang denkt (= man hat die Leiche bestattet), andererseits kann es als prädikatives Adjektiv in seiner ursprünglichen Bedeutung aufgefasst werden, wobei die Vorstellung von dem dauernden Resultat in den Vordergrund tritt (= die Leiche ist da in bestattetem Zustande). Diese doppelte Auffassung ist noch heutzutage in der norddeutschen Sprache möglich, in der Schriftsprache und in Süddeutschland ist dagegen die Umschreibung mit *werden* auch im Perfektum und Plusquamperfektum durchgeführt und somit ein Unterschied gemacht zwischen der reinen Temporalform und der Resultatsbezeichnung. Die Übertragung der Umschreibung mit *werden* auf das Perfektum lässt sich schon im 13 Jh. beobachten.

Damit wäre die Frage von der ursprünglichen temporalen Bedeutung des Partizipium perfektum der transitiven Verba und der weiteren Entwickelung derselben erledigt. Es erübrigt jetzt eine ähnliche Betrachtung in Bezug auf das Partizipium perfektum der intransitiven Verba anzustellen. — Hierbei muss wieder an demselben Unterschied zwischen Verben mit perfektivem Sinne und Verben mit imperfektivem Sinne festgehalten werden, der oben aufgestellt wurde. Das Partizipium der ersteren bezeichnet, wie bei den transitiven Perfektiven, den fortbestehenden Zustand, der durch den vollzogenen Vorgang erzielt ist, z. B. *das auf den Sand gelaufene oder vom Stapel gelaufene Schiff; der entlaufene Hund.* Was aber die imperfektiven Verba betrifft, so giebt es von ihnen kein Partizipium perfektum und das ist auch ganz natürlich. Dieses Partizipium würde nämlich ganz dieselbe Funktion erhalten haben wie das Partizipium präsens. Bei den transitiven Verben war ja die zeitliche Funktion der beiden Partizipialformen auch dieselbe, aber sie unterschieden sich durch das verschiedene Genus; bei den intransitiven dagegen, wo das Part. perf. aktiv ist, fallen bie beiden Formen gänzlich zusammen. Es wird also z. B. von dem Verbum *laufen* in imperfektiver Bedeutung kein Part. perf. gebildet; man sagt nicht *ein lange gelaufener Hund,* weil für den imperfektiven Vorgang eine Ausdrucksform im Partizipium präsens schon vorhanden ist: *ein lange laufender Hund.*

Aus dem prädikativen Gebrauch des Partizipiums entwickelte sich bei den intransitiven Perfektiven ein umschriebenes Tempus perfektum des Aktivums, indem, wie bei den transitiven, die Vorstellung des vollzogenen Vorgangs die Vorstellung des dauernden Resultats zurückdrängte und somit eine reine Tempusform der Vergangenheit entstand. Bei den imperfektiven Verben konnte sich dagegen keine Perfektform auf diese Weise entwickeln, da ihnen das Partizipium perfektum abging. Sie erhielten erst später ein aktives Perfektum, indem sie es in Analogie mit den transitiven Verben bildeten.

Was nun diese transitiven Verba betrifft, so hatten sie

aus dem Partizipium perf. im Zusammenhang mit dem Verbum *haben* eine aktive Perfektform entwickelt. *Ich habe ihn gebunden* bedeutete ursprünglich »ich habe ihn als einen Gebundenen» und das Partizipium bezeichnete hier also das Endergebnis des Vorgangs. Indem aber das Objekt bei einigen Verben ausgelassen werden konnte, wie z. B. *ich habe (es) gesprochen,* begann sich die ursprüngliche Auffassung dieser Konstruktion zu ändern: in den objektlosen Sätzen konnte *haben* nicht mehr in dem Sinne »besitzen» aufgefasst werden, sondern wurde zum Partizipium gezogen. So entsprang daraus die reine Zeitform: das Perfektum Aktivi *ich habe gesprochen.*

Nun hatten sich also aus dem Part. perfektum allmählich bei allen Transitiven und bei den intransitiven Perfektiven aktive Perfektumschreibungen entwickelt: die intransitiven Perfektiva bildeten sie mit *sein*, alle transitiven Verba mit *haben;* den intransitiven Imperfektiven fehlte aber gänzlich ein aktives Perfektum. Es ist daher leicht zu begreifen, dass auf diese letzteren die Perfektumschreibung der Transitiva übertragen wurde. Die objektlosen Perfektformen, wie *ich habe gesprochen*, gaben wol dazu den ersten Anstoss; da doch Formen wie *ich sprach* und *ich weinte* auch der Bedeutung nach sich ziemlich nahe standen, konnte leicht nach dem Vorbilde der transitiven Form *ich habe gesprochen* ein Perfektum *ich habe geweint* geschaffen werden.

Hiermit sind wir zu dem Endresultate der Untersuchung gelangt: für die Umschreibung des Perfektums der intransitiven Verba gilt die Regel, dass die Perfektiva es mit *sein*, die Imperfektiva mit *haben* umschreiben. Und dieser von Behaghel aufgestellte Satz hat also durch die oben dargelegte Beweisführung ihre geschichtliche Erklärung gefunden. Nachdem die Frage somit im allgemeinen erörtert und geschichtlich beleuchtet worden ist, wird im zweiten Teile der Paulschen Abhandlung das Material im einzelnen untersucht. Von dem oben angegebenen Gesichtspunkte aus werden dort eine grosse Menge Verba besprochen und ihre Perfektbildung wird von

der ältesten Zeit bis auf die heutigen Zeiten verfolgt. Ich gehe hier auf diese ausführliche geschichtliche Untersuchung nicht des näheren ein, sondern halte mich nur an das Endresultat der Sprachentwickelung, den Gebrauch von *haben* und *sein* in dem heutigen Sprachgebrauch. Es zeigt sich da, dass die oben gefolgerte einfache Grundregel an den tatsächlich vorliegenden Verhältnissen in vielen Fällen sich ohne weiteres beobachten lässt. Andererseits giebt es aber auch eine Anzahl Verba, deren Perfektbildung der Regel zu widersprechen scheint. Diese Abweichungen finden jedoch eine natürliche Erklärung, sobald man in Betracht zieht, dass im Verlaufe der Sprachentwickelung allerlei Veränderungen in der Bedeutung des Verbums oder in der Auffassung des Inhalts eintreten können und dass die Analogie die ursprünglich klaren Verhältnisse verwischen kann.

Ein Beispiel dafür, wie die Bedeutung eines Verbums zu verschiedenen Zeiten verschieden aufgefasst werden kann, ist *bleiben*. Dieses Verbum bildet bekanntlich das Perfektum mit *sein* und hat es immer so gebildet. Uns scheint *bleiben* eine imperfektive Bedeutung zu haben, da es ja ein Dauern in demselben Zustande ausdrückt; wir würden demnach nicht *sein*, sondern *haben* erwarten. Aber ursprünglich bezeichnet *bleiben* nicht die Dauer, sondern drückt das Resultat eines Vorgangs aus, der bis zu einem gewissen Zeitpunkt gedauert hat. Dies können wir aus solchen Ausdrücken noch deutlich ersehen, wie *er blieb stehen, er blieb haften* oder *er blieb Sieger im Kampfe*. Mit den beiden ersten Redensarten wird nicht gesagt, dass jemand an einem Orte eine längere Zeit gestanden oder gehaftet hätte, sondern im Gegenteil, dass er in Bewegung gewesen war und dann plötzlich still hielt. Und *er blieb Sieger* besagt nahezu dasselbe wie *er wurde Sieger*. So begreift man denn auch, dass das Wort *blifva* im Schwedischen gleichbedeutend mit dem deutschen *werden* gebraucht wird: *han blef sjuk*. — Ähnlich ist auch bei Verben wie *beharren, verharren, bestehen* der Gebrauch von *sein*, welches neben *haben* erscheint, zu erklären. Das letzte von den drei Verben bedeutet nämlich eigentlich »zum Stehen kommen» und ist

also ganz deutlich perfektiv. Die beiden ersteren bezeichnen zwar das Ausdauern in einem Zustande, zunächst aber nur dann, wenn dies trotz einer Veranlassung zu einem anderen Verhalten geschieht. So z. B. bedeutet *er beharrte dort*, dass er da blieb, trotzdem dass er Veranlassung hatte sich zu entfernen; das Verbum drückt das Resultat eines Bemühens aus und ist ursprünglich perfektiv. Die Umschreibung mit *sein*, die also von Hause aus berechtigt war, erhielt sich dann auch fernerhin, nachdem schon das Sprachgefühl sich verändert hatte; das daneben erscheinende *haben* ist natürlich eben durch dieses neue Sprachgefühl hervorgerufen.

Als Beispiele dafür, wie die Analogie in die ursprünglich klaren Verhältnisse Verwirrung bringen kann, mögen die Verba *liegen*, *sitzen* und *stehen* dienen. Alle drei Verba haben im heutigen Sprachgebrauch imperfektiven Sinn und bilden auch in der Schriftsprache ihr Perfektum der Regel nach mit *haben*. Aber in den süddeutschen Mundarten und auch in der gebildeten süddeutschen Umgangssprache ist die Umschreibung mit *sein* die einzig übliche. Um diesen Tatbestand zu erklären, muss man sich in die älteren Sprachperioden zurückversetzen. In der mittelhochdeutschen Sprache konnten die betreffenden Verba nicht nur in dem jetzt gewöhnlichen imperfektiven Sinne gebraucht werden, sondern sie hatten daneben auch eine perfektive Bedeutung und bedeuteten dann das Eintreten eines Zustandes: *liegen* = niederfallen, *sitzen* = sich setzen, *stehen* = sich stellen, treten. In dem perfektiven Sinne umschrieben sie das Perfektum mit *sein*, im imperfektiven Sinne mit *haben*. Aber im Laufe der weiteren Sprachentwickelung ist die perfektive Bedeutung meist verloren gegangen; nur in Süddeutschland hat sie sich erhalten. Hier ist aber dann die Umschreibung mit *sein* verallgemeinert worden, indem durch Analogie diese Umschreibung auch auf das imperfektive Perfektum übertragen wurde: also südd. *ich bin gesessen* = »habe mich gesetzt», aber auch = schriftspr. »ich habe gesessen».

Unter den Verben, die noch heutzutage eine doppelte (sowol perfektive, wie imperfektive) Auffassung zulassen, sind

besonders die Verba von Interesse, welche eine Fortbewegung ausdrücken. Man kann sich nämlich diese Bewegung entweder perfektiv vorstellen, indem das Eintreten oder der Abschluss derselben hervorgehoben wird, oder auch imperfektiv, wenn man sich die Bewegung in ihrem Verlaufe vorstellt. Im ersteren Falle würde dem Perfektum *sein,* im letzteren *haben* zukommen. Die älteren Wörterbücher und Grammatiken ebenso wie viele moderne Schulgrammatiken verlangen auch, dass in diesem Sinne ein Unterschied in dem Gebrauch des Hilfsverbums gemacht werden soll. [1]) Beobachtet man aber ganz unabhängig von den Lehrbüchern den lebendigen Sprachgebrauch, so findet man, dass der oben erwähnte Unterschied im Gebrauch der Hilfsverba meistenteils nicht aufrecht erhalten wird. In den allermeisten Fällen konstruirt man die Verba der Bewegung nur mit *sein.* [2]) Die Regel von der Perfektbildung der Intransitiva steht also hier wieder im Widerspruch mit dem modernen Sprachgebrauch. In den älteren und ältesten geschichtlich überlieferten Sprachstadien lässt sich aber diese Regel noch ganz deutlich beobachten. Allmählich hat dann wieder die Analogie die ursprünglichen Verhältnisse verwischt, indem aus dem Perfektum mit perfektiver Bedeutung die Umschreibung mit *sein* auf das imperfektive Perfektum übertragen wurde. Bei den verschiedenen Verben ist jedoch die Entwickelung nicht in gleicher Weise fortgeschritten, so dass heutzutage das Hilfsverbum *haben* noch nicht überall zurückgedrängt ist. Auf die Erörterung

---

[1]) Doch haben sie den Kern der Sache nicht richtig getroffen, wenn sie lehren, dass *haben* steht, wenn die Bewegung ohne Angabe des Ausgangspunktes oder des Zieles angegeben ist, im entgegengesetzten Falle dagegen *sein.* Vgl. z. B. *Heyse-Lyon* u. a.

[2]) So wird denn auch in der Schulgrammatik von *Lindelöf* und *Öhquist,* welche sich überhaupt von älteren Vorgängern vielfach unabhängig zeigt, die diesbezügliche Regel folgendermassen formulirt: Intransitive Verba, die eine Bewegung ausdrücken, stehen im Perf. mit *sein.* E i n i g e Verba werden bisweilen auch mit *haben* flektirt, wenn der Ausgangspunkt oder das Ziel der Bewegung nicht angegeben wird. Doch ist auch in diesem Falle im modernen Sprachgebrauch *sein* gewöhnlicher.

der einzelnen Verba, die Paul in seiner Abhandlung durch die verschiedenen Sprachperioden verfolgt, kann hier nicht des näheren eingegangen werden.

Eine von den übrigen Verben der Bewegung abweichende Stellung nimmt *folgen* ein, da es, ausser einigen wenigen Fällen, wo es perfektiv steht [1]), einen durchaus imperfektiven Charakter hat. Eigentlich sollte ihm also im Perfektum *haben* zukommen und diese Konstruktion ist auch bis zum 15. Jahrhundert die allein übliche. Von dieser Zeit an beginnt aber die Umschreibung mit *sein*, die dann die ursprüngliche Umschreibung vollständig zurückgedrängt hat. Nach Paul würde dieser Vorgang dadurch zu erklären sein, dass *folgen* in Analogie mit den übrigen Verben der Bewegung trat, bei welchen, wie oben gezeigt wurde, die Umschreibung mit *sein* zur Alleinherrschaft zu gelangen begann.

Unter den Verben der Bewegung giebt es in der heutigen Sprache einige, welche scheinbar der Regel widersprechen, indem sie das Perfektum mit *haben* konstruiren, obgleich sie eine perfektive Bedeutung haben. So heisst es z. B. von dem Verbum *lenken* in der Bedeutung »kehren«: *er hat heimwärts gelenkt.* Der Grund dieser Störung ist jedoch aus dem erwähnten Beispiel leicht ersehbar: sie ist auf das Konto der Bedeutungsveränderung des Verbums zu schreiben. Von Hause aus war nämlich *lenken* nur ein transitives Verbum und ist es ja in den meisten Fällen noch jetzt. Es ist aber daneben auch zu intransitiver Bedeutung gelangt, dadurch, dass das Objekt ausgelassen wurde: *er hat (den Schritt) heimwärts gelenkt* und da der ursprüngliche Sinn noch nicht verdunkelt ist, steht *haben* hier ganz korrekt. In der älteren Sprachperiode findet man mehrere solche Verba, die ursprünglich Transitiva gewesen und durch die Auslassung des Objekts intransitive Bedeutung angenommen haben. Bei diesen hat sich *haben* oft neben dem neu auftretenden *sein* behauptet. In dem modernen Sprachgebrauch ist meistens aber die anfängliche Bedeutung ganz verdunkelt und die Verba wer-

[1]) z. B. *er ist ihm im Amte gefolgt,* s. Paul a. a O. S. 191.

den dann auch fast immer analog den ursprünglichen Intransitiven, die eine Bewegung bezeichnen, behandelt. Nur ganz wenige haben noch bis heute Spuren der ursprünglichen Verhältnisse bewahrt. Ausser dem schon genannten *lenken* findet man *haben* neben *sein* bei dem Verbum *landen*, das anfänglich transitiv war. Auch *dringen* war ursprünglich ein transitives Verbum = »drängen» und bildete das Perfektum mit *haben*, auch nachdem der Gegenstand, der zurückgedrängt wird, ausgelassen wurde und das Verbum intransitiv geworden war. Dieses *haben* hat sich noch heute im Ausdrucke *ich habe darauf gedrungen* erhalten. — Aus dem transitiven *rücken* ist die intransitive Bedeutung in gleicher Weise entsprungen, indem der Gegenstand, der gerückt wurde (etwa das Lager, die Zelte), nicht erwähnt wird. Das Verbum tritt dann früh in Analogie mit den intransitiven Verben der Bewegung und konstruirt das Perfektum mit *sein*. Man sagt aber noch heutzutage *er hat gerückt*, wenn damit gemeint wird, dass jemand Platz gemacht hat. — Die eigentliche Bedeutung von *jagen* ist = »verfolgen». In der daraus entwickelten intransitiven Verwendung hat sich die Perfektumschreibung mit *haben* erhalten, wenn die Tätigkeit des Jägers bezeichnet wird: *er hat im Walde gejagt.* Wenn das Verbum dagegen die eilige Bewegung bezeichnet, wird es wie die übrigen Verba der Bewegung behandelt: *er ist durch den Wald gejagt.*

In den oben besprochenen Fällen, wo eine Abweichung von der allgemeinen Regel vorhanden gewesen ist, hat sich diese Abweichung nur als eine scheinbare erwiesen, indem immer eine natürliche Erklärung auf der Hand gelegen hat. Es giebt aber auch Fälle, wo der Grund zu der Abweichung nicht so ohne weiteres durchsichtig ist, und wo man nur auf Vermutungen angewiesen ist. So z. B. beim Verbum *tagen*, welches das Perfektum in der Bedeutung »Tag werden» mit *haben* bildet, obwol diese Bedeutung deutlich perfektiv ist. Am wahrscheinlichsten ist wol diese Störung der Regel mit Paul so zu erklären, dass *tagen* sich an die impersonalen Verba, welche Naturerscheinungen bezeichnen, wie *regnen, schneien* u. s. w., angeschlossen hat. Schwieriger ist die Beur-

teilung des Verbum substantivum *sein*, welches, obgleich einen durchaus imperfektiven Charakter zeigend, im Hochdeutschen das Perfektum nicht mit *haben*, sondern mit *sein* bildet. Hier scheint jede Erklärung zu versagen.

Ich habe im Vorhergehenden aus der Masse von Fällen, welche Paul historisch behandelt und beleuchtet, nur einige herausgegriffen, die im modernen Sprachgebrauch der Grundregel zu widersprechen scheinen, die aber, einer genaueren Prüfung unterzogen, leicht in Harmonie mit derselben zu bringen sind. Es ergiebt sich aus der obigen Darlegung, dass die Regel, nach welcher die Imperfektiva das Perfektum mit *haben*, die Perfektiva mit *sein* bilden, einmal klar und ohne Störungen gegolten hat. Wo solche im Laufe der späteren Entwicklung eingetreten, sind sie durch Veränderung in der Bedeutung oder in der sprachlichen Auffassung bedingt, oder aber sind sie den Einflüssen der Analogie zuzuschreiben. Es ist auch das ursprünglich klare Sprachgefühl vielfach schwankend geworden, so dass der Unterschied nicht mehr korrekt aufrecht erhalten wird. Wo aber dieses Gefühl lebendig geblieben ist, da werden auch die feinsten Unterschiede gefühlt und ausgedrückt. Sehr lehrreich ist in dieser Beziehung das hübsche Beispiel aus Senders Chronik, welches Paul nach Wunderlich zitirt: [1]) »*Nach sant Urlichs hat der sterbent angefangen . . . und um sant Michels tag hat es am aller festosten gestorben . . . und sind überall hier in summa in dieser zeit gestorben 2327 personen.* Wo es sich um die Schilderung eines dauernden Zustandes handelt, wird also *haben* gebraucht, um das Resultat zu bezeichnen dagegen *sein*.

Die ursprüngliche Wurzel, aus welcher das umschriebene Perfektum hervorging, war der Gebrauch des rein adjektivischen Partizipiums in prädikativer Funktion und sie ist demnach schon in einer sehr weit entlegenen Zeit der Sprachentwickelung zu suchen. In den meisten germanischen Sprachen lassen sich die beiden Entstehungsweisen des umschriebenen Perfektums, welche oben im Hochdeutschen erörtert worden sind, verfolgen. Sowol im Niederländischen und Englischen

[1]) Vgl. Paul a. a. O. S. 169.

wie auch im Skandinavischen sind in älterer Zeit die Umschreibungen mit den beiden Hilfsverben nachweisbar, die Entwickelung hat aber hier vom Deutschen abweichende Bahnen eingeschlagen und das eine von den Hilfsverben zur Alleinherrschaft geführt. In den älteren Sprachperioden aber, wo noch beide Umschreibungen neben einander vorkommen, gilt in Bezug auf dieselben die allgemeine Grundregel, die oben fürs Deutsche aufgestellt wurde. Sie findet aber Anwendung auch auf aussergermanischem Gebiet. In den romanischen Sprachen sind nämlich die Verhältnisse bei der Perfektumschreibung von einem ähnlichen Gesichtspunkte aus zu beurteilen wie im Deutschen. Dass die oben fürs Deutsche gefolgerte Regel auch an ähnlichen Verhältnissen auf ausserdeutschem Gebiet sich anpassen lässt, macht die Richtigkeit derselben um so gewisser, denn wie Behaghel es ausgesprochen hat, »ist es sehr wol möglich, dass eine syntaktische erscheinung einer sprache aufhellung erfährt durch ähnliche oder gleichartige erscheinungen anderer sprachen, und eine erklärung kann erst dann für gesichert gelten, wenn sie auch für die gleichartigen erscheinungen anderer sprachen zutrifft, es sei denn, dass besondere gründe vorliegen, die den verzicht auf eine einheitliche erklärung rechtfertigen» [1]).

Die Schulgrammatik folgt natürlich der wissenschaftlichen Grammatik in den Spuren. Auch in Bezug auf die oben behandelte syntaktische Frage ist sie daher im wesentlichen von der bis in die letzten Zeiten in der wissenschaftlichen Syntax herrschenden Adelungschen Grundanschauung beeinflusst gewesen. Es wird dort der Gegensatz von Tätigkeit, Selbstwirkung, Absichtlichkeit einerseits, von Ruhe, Absichtslosigkeit und fremder Einwirkung andererseits hervorgehoben. Die modernen Schulgrammatiken, welche den lebendigen Sprachgebrauch mehr ins Auge zu fassen versuchen und nicht ohne weiteres alte traditionelle Regeln weiterschleppen, haben jedoch die Grundregel vielfach nicht aufgenommen. Sie haben ganz davon abgesehen irgend eine allgemeine Erklärung für den Unterschied im Gebrauch von *haben* und

[1]) *Behaghel*, Zs. f. d. Phil. XXXII, 69.

sein zu geben und sich damit begnügt, die Verba, welche *sein* nehmen, in einige bestimmte Gruppen einzuordnen. Ich denke hier besonders an die oben schon erwähnte Grammatik von Lindelöf und Öhquist. Dort wird die Regel betreffs der Andwendung von *haben* und *sein* beim Perfektum der intransitiven Verba folgendermassen formulirt: *Sein* wird als Hilfsverbum gebraucht: a) bei intransitiven Verben, die *einen Übergang von einem Zustand in einen anderen* ausdrücken (zu diesen gehört auch das Verbum *werden)*; b) bei intransitiven Verben, welche eine Bewegung bezeichnen (auch wenn diese Verba in bildlicher Bedeutung verwendet werden); c) bei den Verben *sein*, *bleiben*, *gelingen*, *glücken* und *begegnen* [1]). Diese Kategorien sind im grossen und ganzen richtig, sie sind aber keineswegs erschöpfend. Es bleibt nun abzuwarten, ob die Resultate der Paulschen Abhandlung in irgend welcher Weise für die Schulgrammatik fruchtbar gemacht werden könnten. Der allgemeine Grundgedanke, dass der durative Sinn des Verbums *haben* verlangt, während die perfektive Bedeutung (wo nur ein Moment des Vorgangs hervorgehoben wird) *sein* fordert, könnte in der Grammatik vielleicht angedeutet werden; es ist aber nicht ganz leicht ihn den Schülern verständlich zu machen. Und jedenfalls ist diese Regel nicht genügend, um den Unterschied zwischen den beiden Arten der Perfektumschreibung im modernen Sprachgebrauch klarzulegen. Denn wie wir schon oben gesehen, sind die ursprünglichen Verhältnisse derart getrübt, dass in vielen Fällen eine geschichtliche Beleuchtung notwendig wird. In einer praktischen Schulgrammatik kann davon natürlich nicht die Rede sein. Man müsste daher mit Hinblick auf den richtigen Gesichtspunkt das gesammte Material der heutigen Sprache prüfen und versuchen dasselbe unter einige praktische Regeln zu bringen, welche den Grundgedanken näher bestimmen würden. Die oben erwähnte Einteilung in Lindelöfs und Öhquists Grammatik könnte vielleicht in modifizirter Form im wesentlichen beibehalten werden. *Hugó Palander.*

[1]) Von diesen Verben sind *sein* und *bleiben* im Vorhergehenden schon erörtert worden; die übrigen drei sind ganz deutliche Perfektiva.

***Friedrich Kauffmann. Balder, Mythus und Sage** nach ihren dichterischen und religiösen Elementen untersucht.* (Texte u. Untersuchungen z. Altgerm. Religionsgeschichte. Untersuchungen Bd I.) Strassburg, Trübner, 1902, 8°, XI + 308 Ss. Rmk 9.

Bei der grossen Bedeutung, die Balders Figur in der Geschichte der germanischen Mythologie gespielt hat, ist eine erschöpfende Monographie über den Baldermythus bereits an sich eine willkommene Erscheinung. Das Werk Kauffmanns ist aber mit um so grösserer Freude zu begrüssen, als der Verfasser die Anschauungen der neuesten, sogen. anthropologischen Schule kennt und verwertet. Der Mythus von Balder war bereits in der ersten Auflage von Frazers *Golden Bough* (1890) der Gegenstand einer langen Erörterung gewesen: ja er stand sogar im Centrum des ganzen Werkes, indem Balders Tod von Frazer als ein Analogon zum Morde des Rex Nemorensis dargestellt wird. Das Werk war in Fachzeitschriften recensiert worden (z. B. von Léon Marillier in der *Revue d'histoire des religions,* XXV, S. 71 fgg). Trotzdem wurde diese, »die religionsgeschichtlich förderndste Bearbeitung des Themas» (Kauffmann, S. 13), weder in Golthers *Handbuch der Germanischen Mythologie* (1894), noch in F. Detters Abhandlung über den *Baldermythus* (PBB XIX, 1894), noch in Mogks Behandlung der Mythologie in Pauls Grundriss [2] (1900) erwähnt, geschweige denn berücksichtigt. Diese Tatsache beweist, dass eine totale Umwälzung in der Art und Weise, wie germanische Mythologie von den massgebenden Fachleuten getrieben wird, eine unabweisliche Forderung der Zeit ist; und sollten sogar alle Schlüsse K.s von der späteren Kritik abgewiesen werden, so würde ihm das Verdienst gebühren, in seinem Lande den Weg zu einer Deutung eingeschlagen zu haben, die mit der heutigen Religionswissenschaft im Einklang steht.

Eine Einleitung gewährt einen Rückblick über die bisherigen Deutungsversuche. Das eigentliche Werk zerfällt in zwei Abschnitte: der erstere ist einer Quellenuntersuchung, der letztere einer Erklärung der Bestandteile des Mythus gewidmet.

Die Quellen zum Baldermythus sind öfters, besonders in den letzten Zeiten, der Gegenstand von Untersuchungen gewesen, die der Arbeit K.s sehr zu Gute kamen. Der Verfasser zerteilt die Quellen in 3 Gruppen: Quellen des Mythus, der Sage und des Cultus. Die Quellen des Mythus sind im allgemeinen die isländischen, die Quellen der Sage der pseudohistorische Bericht Saxos, die Quellen des Cultus die spärlichen Traditionen in der Frithjofs Saga und bei Saxo.

I *Mythus.* Im Text der Voluspa 32,2 kehrt K. zu der

alten Erklärung von *folgen* zurück: »Für Balder sah ich das Leben *verborgen*», zweifellos die sprachlich und mythisch richtige Auffassung (pp 22—24). — Die Hauptquelle bleibt die Snorra Edda. Der Urtext muss durch Kombination der Hss rekonstruiert werden, da alle Hss den ursprünglichen Bestand verändert haben (43 – 44). Die Quellenuntersuchung ergiebt für Snorri lauter schriftliche Quellen; mit Niedner verneint K. gegen Müllenhoff die mündliche Überlieferung (53). Die Erzählung Snorris ist unursprünglich: Snorri hat die Quellen im Geiste seines moralischen Systems überarbeitet (54). Jedoch nimmt K. an, dass die Feindschaft zwischen Balder und Hothr, sowie die an Hothr verübte Rache nach Snorris Ausweis dem Urmythus fremd waren (55). Der Zusatz der Rache erklärt sich (Brunner, *Über absichtslose Missethat in dem altdeutschen Strafrechte*), sobald Balders Tod als absichtslose Missetat aufgefasst wird, und muss von diesem juristischen Standpunkte aus beurteilt werden (56 fgg). Das Kolorit der Erzählung zeigt Vieles, was an die romantischen Sögur und die kristlichen Vorstellungen erinnert, ohne dass man jedoch mit Bugge auf eine direkte Entlehnung und Umgestaltung christlicher Legenden schliessen dürfte (57 fgg).

II *Sage.* Der Bericht Saxos ist offenbar unursprünglich, und muss in Bezug auf seine Entstehungsgeschichte untersucht werden. Diese Untersuchung ist bereits von zwei Forschern unternommen worden, nämlich Bugge und später Axel Olrik (*Sakses Oldhistorie*). Bugge hat der Stilistik Saxos seine Aufmerksamheit zugewendet, und einen starken Einfluss des antiken Romans nachgewiesen; er ist aber dabei in den Irrtum verfallen, diese stilistischen Einflüsse als Motiventlehnungen aufzufassen. Viele Züge der Baldersage kehren bei Saxo formelhaft wieder; andere zeitgenössische Produkte haben die Darstellung beeinflusst (66 – 81). Die eigentliche Quellenuntersuchung knüpft an A. Olriks Resultate. K. unterscheidet als Quellen Saxos: eine norwegische Form, welche die Theomachie, den Tod Balders durch das Zauberschwert und die Leichenfeier Balders enthielt, und zwei dänische Lokalsagen von Balder und Höther, eine schleswigsche und eine seeländische. Die norwegische Quelle lässt sich mit den isländischen Berichten zu einem norrönen Mythus rekonstruieren (81—105).

III *Kultus.* Die Quellen fliessen hier sehr spärlich und sind späteren Datums; K. betrachtet sie jedoch als genügend, um das Vorhandensein eines Balderkultus für einige Gegenden von Norwegen und Dänemark wahrscheinlich zu machen.

In einem vierten Kapitel entwirft K. eine Geschichte der Sage auf Grund der gewonnenen Resultate. Nach seiner Meinung kann keine der überlieferten Formen als ursprünglich gelten; jede

ist durch Interpolationen bereichert und verändert worden. Einige Züge bleiben überall bestehen; aus den bei den einzelnen Formen verschiedenen Zügen hat man nun die dem Urmythus gehörigen herauszuschälen. So gelangt man zu einen gemeinnordischen Mythus, den K. in Kürze skizziert (S. 133). Es ist zu bemerken, dass dieser ältesten, philologisch erreichbaren Stufe, wie sie K. ansetzt, ein Element fehlt, das durch eine norröne Interpolation ausgestossen worden ist, nämlich der Anlass zu Hothrs Handlung. Scheidet die Liebesgeschichte als eine Neuerung aus, so muss man zugeben, dass eine Lücke entsteht, die vielleicht nicht einmal durch Hypothesen zu füllen ist. Mir scheint, dass die relative Schwäche der ganzen Konstruktion gerade hierin liegt, oder wenigstens dass die künftige Kritik ihr Augenmerk gegen diesen Punkt zu richten hat. Ich komme weiter unten darauf zurück, da K.s Deutungsversuch vielleicht an dieser Lücke strandet. Jedoch ist die Möglichkeit nicht zu leugnen, dass die Lücke unvermeidlich ist, und dass uns nur eine hoffnungslos verderbte Überlieferung zu Gebote steht.

Der Verf. geht dann zur Erklärung des von ihm erschlossenen Mythus über; und in diesem Teil der Arbeit macht sich der Einfluss der anthropologischen Schule bemerkbar. K. hat die Deutung Balders als Sonnen-, resp. Himmelsgott, wie man wohl hoffen darf, endgiltig aus der germanischen Mythologie weggeschafft. Er geht an ihr vorbei, ohne sich einmal mit ihr auseinanderzusetzen. Vielleicht mit Unrecht: il est des morts qu'il faut que l'on tue. In einer Recension von K.s Buch [1] wird die Sonnentheorie immer und das schöne Haar hat Balder mit den germanischen Häuptlingen gemeinsam, ohne dass man doch die germanischen Könige noch verfochten, und E. H. Meyer hält auch in seiner neuen *Germanischen Mythologie* an seiner Auffassung von Baldr-Hothr als Dioscuren fest. Es wäre also nützlich gewesen, die Unhaltbarkeit solcher Erklärungen zu zeigen. Nur zwei Umstände lassen sich für diese Theorien verwerten: das leuchtende Haar Balders (die Sonnenstrahlen), und die an Hothr von dem neugeborenen Vali verübte Rache (die Morgenröthe rächt an der Nacht den Mord des Sonnenlichtes). Die Rache fällt aber als Interpolation weg; [2] als Sonnensymbole aufzufassen hätte. Der Umstand, dass der Name Balders (= der silberhaarige) zum Epitheton des Königs,

[1] Revue Critique, 1903, von Pinault. Das Werk K.s wird hier unberechtigterweise mit einigen Zeilen abgefertigt.

[2] Wollte man sogar den Zug als ursprünglich behalten, so wäre damit für die Sonnentheorie noch Nichts gewonnen. Hubert u. Mauss haben in ihrer unten citierten Abhandlung überzeugend nachgewiesen, dass aus der Rolle der kämpfenden Götter gar kein Schluss zu ziehen ist.

und geradezu zum Synonymon von »Herren» wurde, spricht auch nicht für die Auffassung als Sonnengott. Allen diesen Deutungen liegt dasselbe Vorurteil zu Grunde, das für die idg. Sprachgeschichte lange Zeit hindurch verhängsnisvoll gewesen ist, näml. die Überschätzung der vedischen Tradition. Der Natursymbolismus der brâhmanischen Theologie, offenbar ein Erzeugnis jüngerer Spekulationen, galt als der primitive Zustand der idg. Stämme. Dabei wird aber ein Element völlig ausser Acht gelassen, nämlich das zauberhafte, während das dichterische, litterarische zu einer unberechtigten Ehre kommt. In vielen Fällen, wo man mythische Personen sieht, liegt einfach ein magischer Glaube vor, wie wir ihn bei primitiven Völkern in seinem reinen Zustand, ohne Beimischung von Symbolismus und Mythus, finden. So wird uns von gewissen Artushelden berichtet, dass ihre Kraft je nach dem Stand der Sonne wechselt, und viele Forscher nehmen daraus Anlass, diese Helden als Sonnengötter zu betrachten. Immerhin schwankt die Überlieferung: bald wächst die Kraft Gawans mit der aufsteigenden Sonne, um nach Mittag wieder abzunehmen; bald ist er zu Mittag am schwächsten. G. Paris (H. L. F. XXX pp 35—36) vermutet, dass die erstere Fassung die echte ist. Die andere lässt sich aber ebenso gut erklären. Eine ähnliche oceanische Sage wird von Frazer (G. B.^{2} 1, 295) angeführt. Die Kraft des Helden wechselt mit seinem Schatten; ein Zauberer, der dieses weiss, greift ihn zu Mittag an, wo der Schatten und infolgedessen die Kraft am geringsten ist, und tötet ihn. Wir haben es hier einfach mit dem Glauben zu tun, dass der Schatten ein Teil der Person ist. Völker, die am Meerestrande leben, glauben, dass ein Kranker nie während der Flut, sondern erst mit der eintretenden Ebbe sterben kann: wird man denn die Helden von Volksmärchen auf einen solchen Zug hin für Meeresgötter halten?

Die Deutung K.s hat nun eben das Verdienst, dass sie diese rituell-magischen Elemente berücksichtigt und von den rein märchenhaften trennt. — Der Verf. teilt den gesammten Mythus in 2 Kapitel: Balders Leben und Balders Tod.

I. *Balders Leben.* Das Thema von Balders Leben ist, wie es bereits Frazer nachwies, in den Rahmen eines weitverbreiteten Volksmärchens hineingegossen worden, näml. des Märchens vom verborgenen Leben oder vom Körper ohne Seele. Nordische Formen sind massenhaft vorhanden, und werden von K. gesammelt. Die norröne Interpolierung der Liebesgeschichte Balders lässt sich auch sehr gut als eine Variante des Märchens erklären. Diese Auffassung des Mythus bietet die weiteren Vorteile, dass die von Bugge herangezogene jüdische Sage von Jesu und Judas nicht mehr als das Vorbild des Mythus, sondern nur als eine Variante

des Märchens erscheint, und dass die verwandte Meleagersage zeigt, wie der Gegenstand, in welchem das Leben des Helden verborgen ist, in den verschiedenen Varianten verchieden werden kann. Diese Erklärung Frazers ist jetzt unerschütterlich festgestellt.

Es sind dann noch die eigentlich mythologischen Vorstellungen herauszugreifen. Die Analyse ergiebt als Züge Balders magische Eigenschaften, und zwar solche, die sonst gewissen, besonders heiligen Personen, wie Königen, Priestern u. s. w. zugeschrieben werden. Hierin liegt, wie ich glaube, der dauernde Ertrag der neuesten Erklärungsmethode. Im Gegensatz zur den anderen Schulen hat die neue Richtung hervorgehoben, dass das Residuum mythischer Vorstellungen materieller Natur ist. Die früheren Theorien, sowohl die meteorologische wie die moralisch-apologische, betrachten den Mythus als eine Art Dichtung, als einen mehr oder weniger bewussten Symbolismus. Dieses setzt aber bei den primitiven Stufen der Entwickelung Anlagen zur Dichtung voraus, die von der vergleichenden Anthropologie gar nicht bestätigt werden. Für den kulturlosen Menschen gilt es nicht zuerst, schöne Gebilde der Phantasie aufzubauen; seine Tätigkeit ist rein praktisch, und er will die Natur beherrschen. Dieses Ziel erreicht er vermöge der Magie, und die magische Stufe lässt sich überall bezeugen, auch da wo eine eigentliche Religion und Mythologie, wenn überhaupt vorhanden, so noch in der Wiege liegt. Dass diese, auf die unmittelbare Wirksamkeit gerichteten Vorstellungen sich nachher mit anderen, weniger eigennützigen verknüpfen, lässt sich gut erklären. Von der reinen Magie ist der Übergang zum dichterischen Mythus leicht denkbar; dagegen ist kein Versuch gemacht worden, die magischen Bestandteile des Mythus von dem symbolistischen Vorstellungskomplex aus zu deduzieren: und ich sehe nicht ein, wie das Unternehmen Einem gelingen könnte. Zwar wird man den früheren Mythologen nicht übel nehmen, dass sie dies nicht getan haben, da die Bedeutung der rituellen Elemente unterschätzt worden war. Sobald aber Mannhardt nachgewiesen hatte, dass der rituelle Teil vieler klassischen Mythen und Kulten heute noch als Volkssitte fortlebt, musste dieser Umstand erklärt werden; und man kam bald zu der Erkenntnis, dass eben diese Mythen nur die Lokalformen waren, in welche sich allgemein verbreitete Zauberriten hüllten.

K. untersucht also die magischen Eigenschaften Balders, vergleicht sie mit denen anderer Götter und Menschen, und entwirft ein Bild altgermanischer religiösen Vorstellungen. Dieser Teil des Buches ist sogar etwas weitläufig ausgefallen, indem der Verf. Vieles heranzieht, was er für eine spezielle Arbeit hätte sparen können. Er kommt zu dem Schlusse, dass Balder ein heroi-

sierter König ist, d. h. diejenigen Züge aufweist, die den germanischen Häuptlingen gemeinsam waren; nur sind diese Züge sozusagen ins Transcendentale versetzt.

II *Balders Tod.* Die analyse des Mythus ist hier leichter, weil man als Mittelpunkt eine Handlung hat, die immer als ein Ritus, und bereits früher als ein Opfer gedeutet worden ist. Bei der Erklärung der Bestandteile fusst K. auf die ausgezeichnete Arbeit von Hubert und Mauss: *Essai sur la nature et la fonction du sacrifice* (Année sociologique, 1899), die Ordnung und Klarheit in das schwierige Thema gebracht hat. Die Verfasser gehen von der Analyse einen vollständigen Opferrituals (des vedischen Tieropfers) aus um ein Schema des Opfers und seiner Zauberwirkungen zu entwerfen: daher war die Arbeit sehr geeignet, die mit dem Tode Balders verknüpfte Magie zu erklären. — Eine Tatsache geht aus den Ausführungen K.s, (der mit Frazer und anderen Forschern z. T. übereinstimmt), sehr klar hervor: nämlich dass B.s Tod einen Opferritus, und zwar einen periodischen darstellt. Was für ein Ritus aber dahinter steckt, darüber gehen die Meinungen auseinander.

K. legt seiner Konstruktion die von ihm angenommene Auffassung von Balder als einem idealisierten König zu Grunde. Weiter weist er mit Bugge auf die Erzählung vom Opfer Königs Vikarr hin. Statt eines Opfers an Odin haben wir ein Opfer an Loki. Die Anwesenheit sämtlicher Asen, die Steinigung Balders (= scherzhaftes Kampfspiel) erinnern an Sühnopfer. Die Asengemeinde befreit sich von dem drohenden Untergang dadurch, dass der reinste Ase Loki als Sündenbock ausgeliefert wird. Von der Götterwelt in die Menschenwelt übersetzt, ist es der Ritus eines Menschenopfers (resp. eines Königsopfers) zu lustralen Zwecken, um die Todeselemente von der Gemeinde zu entfernen. — Steht nun dieses Resultat einmal fest, so erweist sich der Baldermythus nicht nur als gemeinnordisch, sondern als gemeingermanisch überhaupt, indem der Ritus noch als Volksbrauch bei anderen germanischen Völkern fortlebt: es ist das *Todaustreiben,* das am Sonntag *Laetare,* d. h. um die alte Jahreswende vollzogen wird. Der Vergleich dieses Ritus, wovon einige norddeutsche Formen das Motiv der Steinigung aufweisen, mit dem Baldermythus ist die eigene Entdeckung K.s, und man kann nicht umhin, der weitgehenden Übereinstimmung eine tiefe Bedeutung beizulegen. Dann würde sich der Ritus weiter an die Saturnalien und an alle ähnlichen, bei vielen Völkern bezeugten Sühnriten anknüpfen.

So bestechend diese Erklärung auch ist, so werden doch alle Schwierigkeiten dadurch nicht gelöst. Einmal sehen wir nicht, was der Anlass zum Opfer gewesen ist. Wir kommen wiederum

zu der Lücke in der Überlieferung. Entfernt man die Liebesgeschichte, so bleiben nur Hypothesen übrig. K. setzt den Vorgang in Zusammenhang mit der allgemeinen Störung der rechtschaffenen Verhältnisse in Valhall, die dem lauernden Loki den Sieg zu sichern droht. Dann muss aber Balder selbst einen Frevel begangen haben, da man ihn als verantwortliches Opfer wählt: wird doch Odin nach seiner Buhlerei mit Rindr in die Verbannung geschickt. Von diesem Frevel wird uns Nichts berichtet, und die Vermutung K.s (p. 265), dass es sich um einen Treu-, bruch handle, schwebt so ziemlich in der Luft. Der Ausgangspunkt der Erklärung bleibt also etwas im Dunklen. Wie gesagt, ist es aber vielleicht unmöglich, dem Übel zu entgehen.

Zweitens kommt bei der Erklärung K.s ein Element zu kurz, das zweifellos von grosser Bedeutung gewesen sein muss, nämlich der Mistelzweig. Dieser Zweig ist es, an welchem Balders Leben hängt; und Frazer ist von diesem Motiv ausgegangen, um seine Theorie aufzubauen. Möglich, dass seine Deutung einseitig ist; andrerseits darf man wohl dieses Element nicht ablehnen: und bei der Theorie K.s sieht man nicht recht ein, welche Rolle dem Mistelzweig zukommt. Bedenkt man, dass die mit den griechischen Göttern in Verbindung stehenden Tiere und Bäume eigentlich der Gott selbst waren, so lässt sich der Gedanke schwerlich abweisen, dass auch die verhängnisvolle Mistel dasselbe ist, wie der durch die Mistel getötete Ase. Es wäre eine Spur von Baumkultus, und man würde direkt auf Mannhardt zurückkommen.

Andere Elemente werden auch vielleicht eine grössere Bedeutung gehabt haben, als es aus K.s Theorie ersichtlich ist. So ist es z. B. merkwürdig, dass das Pferd in den verschiedenen Formen des Baldermythus eine erhebliche Rolle spielt (Balders Quelle u. s. w.): wäre das Pferd als das heilige Tier Balders aufzufassen, so würde sich der Mythus leicht als ein Agrarritus erklären.

Ich möchte nicht behaupten, dass die obenstehenden Einwände genügen, um die Deutung K.s zu widerlegen. Im Gegenteil scheint sie mir die grösste Wahrscheinlichkeit für sich zu behalten. Ich wollte nur zeigen, wie kompliziert die Probleme sind, die sich bei der Behandlung des Mythus aufdrängen. Dass der Gesichtspunkt Frazers und K.s, die Geschichte Balders als die poetische Umhüllung eines Jahresritus zu erklären, einen wesentlichen Fortschritt bildet, ist zweifellos. Die Überlieferung ist aber derartig schwankend und verderbt, dass eine völlig sichere Wahl zwischen den vorhandenen Riten vielleicht nicht gelingen wird; andrerseits dürfte es wohl bedenklich sein, eine Mischung verchiedener Riten in diesem Falle anzunehmen.

Es ist nun zu hoffen, dass die einmal eingeschlagene Methode auf dem Gebiete der germanischen Mythologie weitere Anwendung finden wird. Damit soll nicht gesagt werden, dass die Theorien Bugges abzulehnen seien. Erst eine streng philologische, kritische Untersuchung der Quellen wird uns in den Stand setzen, die alten Mythen von den neuen Formen zu scheiden, und den unleugbaren Einfluss christlicher Vorstellungen zu bestimmen. Ist man aber zu den germanischen Urmythen gelangt, so wird wohl die Erklärungsweise, die für die klassischen Religionen so fruchtbar gewesen ist, auch hier die befriedigendsten Lösungen bieten.

J. Poirot.

Grammaire historique de la langue française par *Kr. Nyrop*, professeur à l'Université de Copenhague. Tome deuxième. Copenhague, Det Nordiske Forlag, 1903. VIII + 453 pp., gr. in-8°.

Ce volume mérite les mêmes éloges que j'ai adressés, il y a quatre ans (v. *Neuph. Mitt.*, 1899, $^{15}/_{11}$—$^{15}/_{12}$, pp. 10—11), au premier tome de la *Grammaire* de M. Nyrop. On y retrouve cette heureuse alliance d'un style attrayant et d'une érudition à toute épreuve, qui fait qu'on lit les ouvrages du savant romaniste de Copenhague avec autant de plaisir que de profit. Selon moi, c'est précisément ainsi qu'il faut écrire pour rendre plus doux aux novices les fruits souvent si amers de la science. Si cependant, après tout, ce second volume se lit avec moins d'agrément que le premier, la faute en est certainement au sujet, les attraits de la morphologie du français étant difficiles à mettre au jour.

L'auteur a divisé son volume en cinq livres, où sont traités successivement les verbes, les substantifs et les adjectifs, les noms de nombres (*sic*), les articles, les pronoms. Il a soin d'élucider, par de nombreux exemples, le développement historique des différentes formations et ne craint pas la répétition, s'il s'agit d'étudier un fait sous différents points de vue. Comme dans la Phonétique, l'auteur n'oublie jamais que la langue consiste en une série de *sons*, dont les *lettres* ne nous rendent qu'une image imparfaite et vieillie. Pour la commodité des lecteurs, il a, dans ce volume, adopté la notation phonétique de *l'Association phonétique internationale*, ce dont on ne peut que le louer. Pour les détails, je préfère renvoyer à l'ouvrage lui-même.

Voici quelques points pour lesquels je ne suis pas du même avis que M. Nyrop:

P. 66: «*Cheant* aurait dû donner *chant*, mais une telle forme monosyllabe aurait fait disparate avec tous les autres participes

présents, et comme on a voulu distinguer la terminaison d'avec le radical, la synérèse ordinaire n'a pas eu lieu; on la trouve au contraire dans l'adjectif *mescheant* > *meschant* > *méchant*». Je vois ici, comme à d'autres endroits (p. 150, etc.), apparaître cette idée de l'existence d'un »Deutlichkeitstrieb», dont je n'ai jamais pu me convaincre. Il m'est impossible d'entreprendre à cette occasion la réfutation systématique de cette théorie, qui a été le mieux exposée par M. Ivan Uschakoff dans son étude *Zur Erklärung einiger frz. Verbalformen* (*Mémoires de la Société Néophilologique à Helsingfors* I [1893], p. 165, note). Je dois me borner à dire ici que tout ce qu'on met sur le compte de cet »instinct d'intelligibilité» me semble pouvoir être expliqué autrement, en premier lieu par l'hypothèse d'une analogie quelconque. Si l'on n'a jamais dit **chant* (< cadentem), **crant* (< credentem), **sant* (< sedentem), c'est que l'influence des radicaux toniques *chie-, crei-, sie-* s'est fait sentir avait l'amuïssement de l'*e* en hiatus. Au lieu de **chiéant*, **siéant*, on a eu *chéant*, *séant* selon la règle d'après laquelle un *é* (*e*) atone correspond à *ie* tonique (cp. *acquérant — acquiers, venant — viens*, etc.) Si cette hypothèse n'est pas jugée bonne, on pourrait en trouver d'autres. Mais qu'on cherche des explications »par analogie» avant de recourir au mystérieux »instinct d'intelligibilité»!

P. 101: M. Nyrop regarde la forme *fazent* de la Passion (v. 484) comme une forme provençale du prés. de l'ind. du verbe *faire*. C'est plutôt un subjonctif tout régulier (cp. E. Stengel, *La Cancun de saint Alexis*, p. 136[b]).

P. 106: *prendĭam > *prenge*. De la forme hypothétique *prendiam vient régulièrement *preigne* (cp. verecundia > *vergogne*, *rotundiare > *rooignier* > *rogner*). Il est donc difficile de croire que *prendiam ait pu produire la terminaison *-ge*.

P. 115: *puisse* remonterait à une forme latine avec *t* + *j*. Cela est impossible; on aurait **puise* (cp. t. I, § 474, 1°). La forme *puisse* vient probablement de *possiam, et il est par conséquent fort improbable que *puis* provienne de *poteo; on peut choisir entre *posco et *possio.

Pp. 126 et 127: cantāt pour cantavit. Comment est-ce que cantāt aurait pu conserver son *a* en français? Il faut bien admettre une forme [kantat:], écrite cantat, et sortie peut-être de [kantavt], écrite cantaut. D'autre part, [kantavt], devenu [kantaut], a donné naissance aux formes italienne et hispano-romane (it. *cantò*, esp. *cantò*, port. *cantou*). Toujours est-il singulier que la forme latine cantait ne soit pas représentée en roman.

Je signale enfin quelques *lapsus* que j'ai remarqués.

P. 44, l. 10: *vessent*; naturellement *veissent* (cp. angustia

> *angoisse*). — P. 47, l. 8 d'en bas: weidinon; il aurait mieux valu donner comme étymologie le germ. *waiðanjan, puisque la forme haut-allemande n'explique pas la terminaison *-gnier*. — P. 79, l. 8: *fui;* l'infinitif de ce verbe n'est pas en *-uire*. — P. 80, l. 2 d'en bas et p. 86, § 111: strictum; ce part. vit encore dans l'adj. *étroit*. — P. 109, l. 7: *aliam; lisez *alliam (cp. p. 113, l. 17). — P. 112, l. 5: *veinche;* lisez *venche;* — P. 125, l. 11: *iere*, etc.; l'auteur aurait dû mentionner aussi la forme *ere*, etc. — P. 134, l. 5: *tului; lisez *tollui. — P. 190, l. 11: *brace;* ce mot n'est pas un pluriel. — P. 192, l. 15 (cp. p. 207, l. 3—4, etc): *gres — grec;* c'est une formation savante, la forme populaire en est *grieu*, cas-sujet *grieus*. — P. 203, l. 15: *pieur;* pourquoi pas plutôt *peior* ou *poieur?* — P. 267, l. 15: *val* était du masculin au moyen âge, aussi bien que plus tard. — P. 285, l. 5: *porfont, porfonde;* lisez *parfont, parfonde*. — P. 286, l. 19 et 30: *grieis;* est-ce que cette forme a existé? N'a-t-on pas toujours eu *grieis, griès* (à côté de *grezeis*, etc.), fém. *griesche?* — P. 371 § 526, 3°: *ti* ne peut guère venir directement de tibi; c'est une forme calquée sur *mi*. — P. 405, § 570: comme dans l'Est *que* remplace aussi le masc. *qui*, il s'agit probablement d'un affaiblissement postérieur de *qui* en *que*.

A. Wallensköld.

Polemisches.

M. Erik Rosengren, de Norrköping., a bien voulu, dans une lettre privée, m'adresser quelques observations courtoises au sujet de mon compte rendu de sa conférence faite au congrès philologique d'Upsal (v. *Neuph. Mitt.*, 1903, pp. 112—3). Comme cette question de l'identité de la quantité prosodique et de l'accent dynamique me paraît être d'un intérêt capital, je prends, avec le consentement de M. Rosengren, la liberté de transcrire ici les passages de sa lettre qui tendent à réfuter mes objections à sa théorie:

«Les faits suivants parlent contre l'idée que cette énigme du déplacement de l'accent tient à ce que je n'aurais pas tenu compte des variations de l'accent dynamique à l'intérieur de la syllabe:»

«1:o. Il n'est pas prouvé que l'intensité varie dans *sórragis* de telle façon que l'*r* soit le phonème le plus fort.»

«2:o. Quand même il serait prouvé que l'*r* fût le phonème le plus fort, il ne s'ensuit pas que *o* semble être accentué dans *sórragis* et *a* dans *sigárros*.»

«3:o. C'est un fait que l'accent est déplacé, quand on reproduit à rebours les mots dans lesquels la partie moyenne de la consonne médiale ne peut pas être le plus fortement accentuée: *áttigas — sagítta.*

«4:o. C'est un fait que le même déplacement d'accent a lieu, quand la consonne médiale ne s'entend pas. Si l'on prononce dans le phonographe le mot *assessor* avec une voix relativement faible, il arrive quelquefois que l'*s* est reproduite par le phonographe d'une façon indistincte, ou bien pas du tout: *a(ss)é(ss)or.* Pourtant, si l'on fait tourner le cylindre du phonographe à rebours, l'accent se déplace: *ró(ss)e(ss)a.* Dans ce cas, l'accent ne saurait dépendre de la consonne médiale, qu'on n'entend pas; donc, il dépend de — la distance intermédiaire. Il pourrait donc ne pas être si évident que je me sois trompé dans mes conclusions.»

N'étant pas à même de prouver expérimentalement que l'*r* de *sórragis* porte un plus fort accent dynamique que la voyelle précédente, je dois laisser la question ouverte, jusqu'à ce que les phonéticiens *ex professo* se soient prononcés là-dessus. Mais si mon oreille ne s'est pas trompée et que mon opinion sur le point culminant de l'accent dans *sórragis* soit juste, il ne me semble aucunement difficile d'expliquer les déplacements d'accent dans les groupes *áttigas — sagítta, asséssor — róssessa.* C'est qu'il faut ici faire une distinction nette entre la force et la sonorité d'un phonème (v. sur ces termes Ed. Sievers, *Grundzüge der Phonetik*[5], §§ 516—8, Paul Passy, *Les sons du français*, 5:e éd., §§ 100—102 et M. Rosengren lui-même dans *Språk och stil*, 1902, pp. 101—2). Si une voyelle tonique s'entend beaucoup plus distinctement que la consonne qui la suit dans la même syllabe, cela ne prouve pas *eo ipso* que cette voyelle soit prononcée avec une force expiratrice plus grande que la consonne suivante. Cela montre seulement que la voyelle est plus sonore que la consonne. Donc, le *t* dans *sagítta* et la seconde *s* dans *asséssor* peuvent fort bien être plus fortement accentués que les voyelles qui les précèdent, quoique celles-ci, étant des phonèmes d'une plus grande sonorité, frappent notre oreille d'une manière toute particulière. La raison principale qui me force à rejeter la théorie de M. Rosengren, c'est qu'il y a des langues (et des dialectes) où le plus fort accent d'intensité ne coïncide pas, comme en suédois, avec la plus longue syllabe. En finnois p. ex. la première syllabe du mot porte toujours le plus fort accent dynamique, et pourtant elle peut être brève et suivie d'une syllabe plus longue: *menee* (pron.: 'mene:), *kävelee* ('kɛvele:). Est-ce que le plus fort accent dynamique ne resterait pas sur les syllabes *em* et *ɛk*, si l'on reproduisait ces mots à rebours?

A. Wallensköld.

Protokolle des Neuphilologischen Vereins für das akademische Jahr 1903—1904.

Protokoll des Neuphilologischen Vereins vom 26 September 1903, bei welcher Sitzung ausser dem Vorstande 14 Mitglieder anwesend waren.

§ 1.

Das Protokoll der letzten Sitzung des Frühjahrsemesters wurde verlesen und geschlossen.

§ 2.

Der Schriftführer verlas den Jahresbericht für das akademische Jahr 1902—1903.

§ 3.

Man schritt zur Wahl des Vorstandes und der Revisoren. Dabei wurden wiedergewählt: als erster Vorsitzender Dr. *A. Wallensköld*, zweiter Vorsitzender Dr. *H. Palander* und Schriftführer Mag. phil. *M. Wasenius*. Zu Revisoren wurden gewählt: Fräulein *A. Bohnhof* und Stud. phil. *H. Petersen*.

§ 4.

Dr. *Wallensköld* besprach das von »Selskab for germansk filologi» in Kopenhagen herausgegebene Buch über Karl Werner und gab im Anschluss daran eine kurze Lebensbeschreibung des berühmten Sprachforschers.

Dr. *Pipping* las einige Briefe vor, die Werner an ihn geschrieben und die unter den im obenerwähnten Werke publizirten Briefen nicht zu finden sind. Der Verein beschloss dieselben in den Mitteilungen abdrucken zu lassen.

§ 5.

Dr. *Wallensköld* besprach Förhandlingar vid 6. nordiska filologmötet i Upsala 1902. Lektor Rosengrens Aufsatz über die antike Qvantität und den dynamischen Akzent der modernen Phonetik veranlasste eine kürzere Diskussion, woran Dr. Wallensköld, Dr. Pipping, Dr. Uschakoff und lektor Poirot sich beteiligten.

§ 6.

Als Mitglieder des Vereins wurden vorgeschlagen und gewählt: Fräulein Ella Stiehl, Fräulein Ingrid Theslöf und Stud. phil. Karl Wiik.

In fidem:
Matias Wasenius

Protokoll des Neuphilologischen Vereins vom 17 Oktober 1903, bei welcher Sitzung ausser dem Vorstande 16 Mitglieder anwesend waren.

§ 1.

Das Protokoll der letzten Sitzung wurde verlesen und geschlossen.

§ 2.

Der Vorsitzende meldete, der Verein habe von der Bibliothèque méridionale in Toulouse zwei ihrer Publikationen erhalten: J. Calmette, Louis XI, Jean II et la révolution catalone und Voyage au purgatoire de St. Patrice, visions de Tindal et de St. Paul publ. par A. Jeanroy et A. Vignaux.

§ 3.

Lektor *Poirot* hielt einen Vortrag über die Methodik der germanischen Mythologie anlässlich des von Fr. Kauffmann herausgegebenen Buches über den Baldermythus. Nach einer einleitenden Darstellung der verschiedenen Theorien, die von den ersten Forschern auf dem Gebiete der germanischen Mythologie aufgestellt worden, ging Lektor P. zu der von Kauffmann angenommenen Theorie der anthropologischen Schule über, welcher Theorie er sich auch selbst anschloss. Nach dieser Theorie gehen die Mythen in den meisten Fällen auf eine ursprünglich rein mechanische Handlung zurück, die eine rituelle Bedeutung gehabt hat. An diese rituelle Handlung, die oft aus einem Opfer bestand, knüpften sich dann andere Vorstellungen, welche die Volksphantasie und die Dichtung um dieselbe geschaffen und weiter entwickelt haben. Erst dann kann aber von einem Mythus die Rede sein, wenn die in demselben auftretenden und angebeteten Wesen Götter sind.

Dr. *Wallensköld* schloss sich auch dieser Theorie an, machte aber darauf aufmerksam, dass nicht nur rituelle Handlungen Mythen hervorgerufen haben, sondern auch historische Persönlichkeiten, die sich durch hervorragende Eigenschaften und Heldentaten ausgezeichnet haben und später als Götter verehrt worden sind.

Prof. *Söderhjelm* stimmte Dr. Wallensköld bei.

Prof. *Mandelstam* wollte den Begriff Mythologie in einem viel weiteren Sinne als die vorhergehenden Redner fassen. Die Mythologie hat nicht nur mit rituellen Handlungen und religiösen Vorstellungen zu tun, sondern mit dem ganzen Gedankengange des Volkes überhaupt und ihre Aufgabe besteht darin, die Entwickelung der Volksanschauungen darzustellen. Mythologisch sind die Vorstellungen, welche die Völker über die Welt überhaupt gehabt haben; wenn z. B. ein Volk glaubt, dass die Seele nach dem Tode als ein Vogel über die Berge fliegt, so ist diese Volksanschauung als eine mythologische zu betrachten.

Dr. *Wallensköld* und Lektor *Poirot* wollten eine solche Sage als Folklore bezeichnen, sobald keine religiösen Vorstellungen damit verknüpft sind. Nur wenn dies durch das Eingreifen einer höheren Macht geschieht, kann diese Vorstellung als eine mythologische aufgefasst werden.

§ 4.

Als Mitglieder des Vereins wurden vorgeschlagen und gewählt: Fräulein Katri Danielson, Stud. phil. Aina Maria Forsman und Mag. phil. Bruno Sjöros.

In fidem:
Matias Wasenius.

Protokoll des Neuphilologischen Vereins vom 7 November 1903, bei welcher Sitzung ausser dem Vorstande 17 Mitglieder anwesend waren.

§ 1.

Das Protokoll der letzten Sitzung wurde verlesen und geschlossen.

§ 2.

Lektor *Poirot* setzte den bei der letzten Sitzung begonnenen Vortrag über den Baldermythus fort. Kauffmann unterscheidet

zwischen einem Baldermythus, einer Baldersage und einem Balderkultus. Der erste ist in der Edda vertreten, die Hauptquelle der Sage ist in der Darstellung des Saxo Grammaticus zu finden. Von dem Mythus, der dem Norden gehört, giebt es drei verschiedene Versionen: eine isländische, eine norwegische und eine jütländische; aus diesen drei Versionen kann die ursprüngliche Gestalt des Baldermythus rekonstruirt werden. Der Kern desselben liegt in Balders Tod, der als ein ursprüngliches Opfer zu betrachten ist.

Von allen poetischen Zusätzen gelöst, kann der ganze schöne Baldermythus auf einige einfache Züge zurückgeführt werden, die ihre Entsprechung in der ursprünglichen Opferhandlung haben. So zeigt es sich, dass die Asengötter das Volk vertreten, das sich durch ein Opfer gegen das Unglück, d. h. Loke, schützt; das Schwert, womit das Opfertier, Balder, geschlachtet wird, ist in die Mistel verwandelt worden, durch deren unglücksbringende Kraft Balder getötet wird.

Prof. *Mandelstam* konnte keineswegs diese Theorie billigen, die er weder anthropologisch, da ja Kauffmann Anthropologie mit Euhemerismus Hand in Hand gehen lässt, noch ethnologisch fand. Die ganze Beweisführung wird nicht objektiv genug geführt. Es lässt sich gar nicht beweisen, dass der Tod Balders nur aus einer früheren Opferhandlung herzuleiten wäre; diese Annahme findet keine Stütze in irgendeinem historischen Faktum. Wenn in der Frithiof-Sage von dem Balderhag die Rede ist, so ist dadurch auf eine Kultusstätte keineswegs zu schliessen. Ausserdem hat Kauffmann zu subjektiv Schwert und Mistel als eins aufgefasst, da ja im Volksglauben der ganzen germanischen Welt die Mistel als etwas Glückbringendes und Schützendes betrachtet wird. Ferner kann es kaum bewiesen werden, dass ein Gott anderen Göttern als Opfer dargebracht werde, wie es auch eigentümlich scheine, dass der Mythus die Mistel individuell belebt hat.

Unrichtig sei es zu behaupten, dass die Mythen ausschliesslich aus Opfern herzuleiten seien. Sie haben sich aus irgend einer Idee, aus gewissen Vorstellungen, die das Volk gehabt hat, entwickelt; später habe auch ein Ritus dabei entstehen können. Eine grosse Menge Tatsachen unterstützen diese Auffassung.

Lektor *Poirot* machte darauf aufmerksam, dass die Vorstellungen, welche gewisse Handlungen hervorriefen, nur dann als mythologisch zu bezeichnen sind, wenn man glaubte durch diese Handlung einen Gott zum Eingreifen bewegen zu können. Wenn z. B. der Wilde vor dem Kampfe eine Wespe tötet, dieselbe zermalmt und sich dann Gesicht und Hände damit bestreicht, um eben so gut wie die Wespe den Feind stechen zu können, so ist dies

nicht als eine mythologische, sondern als eine magische Vorstellung zu betrachten.

Nach Prof. *Mandelstam* gehörte auch die Magie den mythologischen Anschauungen an, da sowol der Magie als der Mythologie dasselbe psychologische Prinzip zu Grunde liegt. Überhaupt sei es unmöglich, eine bestimmte Grenze einerseits zwischen Sage, Folklore und Mythus wie andererseits zwischen Magie und Kultus zu ziehen. Dafür spreche schon der Umstand, dass Kauffmann selbst vergebens bemüht ist, Baldermythus, Baldersage und Balderkultus von einander zu trennen.

Doktor *Lindelöf* hielt es, wie Kauffmann, für sehr wahrscheinlich, dass die Religion bei den alten Völkern ursprünglich nur praktischen Zwecken gedient habe. Sie bestand aus praktischen rituellen Handlungen, durch welche man sich gewisse Vorteile verschaffen wollte. Von mehreren dieser Handlungen seien noch in den Religionen der heutigen Zeit Spuren zu finden.

Doktor *Wallensköld* sprach sich auch für die Kauffmannsche Theorie aus.

§ 3.

Als Mitglieder des Vereins wurden vorgeschlagen und gewählt: Stud. phil. Helmi Antman, Stud. phil. Greta v. Born, Stud. phil. Gerda Engblom, Stud. phil. Anna Fieandt und Stud. phil. Tony Hall.

In fidem:
Matias Wasenius

Mitteilungen.

In der Novembernummer des Literaturblatts für germanische und romanische Philologie hat Professor *G. Ehrismann* (Heidelberg) den in Mémoires de la Société néo-philologique à Helsingfors tome III erschienenen Aufsatz Dr. *J. E. Karsten's* »Beiträge zur germanischen Wortkunde» besprochen.

Ausländischc Adresse: M. Louis Tarrou, pasteur, Mantes-la-Jolie (Seine-et-Oise), 31 avenue de Magnanville (à une heure de distance de Paris par chemin de fer); recommandé par M. Verner Reims, Helsingfors, Anneg. 2.

Inhalt: Der Gebrauch von *haben* und *sein* bei der Umschreibung des Perfektums im Deutschen, von Hugo Palander. S. 117. — *Besprechungen:* Friedrich Kauffmann, Balder, Mythus und Sage, von J. Poirot. S. 138. — Kr. Nyrop, Grammaire historique de la langue française, von A. Wallensköld. S. 145. — Polemisches. S. 147. — Protokolle des Neuphilologischen Vereins. S. 149. — Mitteilungen. S. 154.